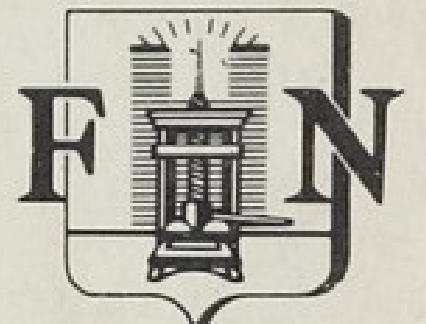
Relais Kéra

ANTICIPATION



FICTION

M.A. RAYJEAN

# RELAIS "KERA"

FLEUVE NOIR

# RELAIS "KÉRA"

# DU MEME AUTEUR

## Dans la même collection :

Attaque sub-terrestre.
Base spatiale 14.
Les parias de l'atome. (Grand prix du roman science-fiction 1957. Traduit en italien, espagnol, portugais).
Chocs en synthèse.
La folie verte.
L'anneau des invincibles.
Soleils : échelle zéro.
Le monde de l'éternité.
Ere Cinquième.
Le péril des hommes.
L'ultra-univers.
Invasion « H ».
Puissance : facteur 3.
Les magiciens d'Andromède.
L'étoile de Goa.
Planètes captives. (Traduit en espagnol.)
L'oasis du rêve.
Terrom : âge « Un ». (Traduit en espagnol.)
La fièvre rouge.
Projet « Kozna ».
Round végétal.
L'escale des Zulhs.
L'astre vivant.
Les forçats de l'énergie.
Le cerveau de Silstar. (Traduit en espagnol, portugais.)
Le Zoo des Astors.
Plan S. 03. (Traduit en espagnol.)
Les clés de l'univers. (Traduit en espagnol.)
Les anti-hommes. (Traduit en espagnol.)
Le septième continent.
Le quatrième futur.
Contact Z.
Civilisation Oméga.
Le Zor-Ko de fer.
L'an Un des Kréols.

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

# RELAIS "KÉRA"

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel - PARIS-XIII[e]



## CHAPITRE PREMIER

Un, deux, quatre, six, sept points lumineux apparaissent sur l'écran de l'amplificateur de brillance. Exactement sept, pas un de plus ni un de moins. Un compte d'une précision arithmétique. Sept points qui s'allument, s'éteignent, clignotent, signalent indubitablement une présence humaine. Quelque chose de contrôlable à distance.

John Clexon soupire. Il soupire non pas parce qu'il se désintéresse de son boulot, parce qu'il le trouve monotone, sans attrait. Non. Au contraire, il se passionne pour sa mission. Il n'accuse jamais le moindre fléchissement, s'impose une discipline de travail rigoureuse.

Il sait que de lui, de lui seul, dépend la sécurité des hommes dont il assume la charge. Aussi, pas une seconde il ne relâche sa sur-

veillance. Il contrôle tout, minutieusement, avec une sorte de délectation maladive qui crispe perpétuellement son visage, assombrit son expression, burine son front, plisse ses lèvres, lui communique une attitude de sévérité peu en rapport avec son caractère.

Un maniaque. Un maniaque du règlement. Ses camarades le lui reprochent, mais il demeure inflexible, prétend que tôt ou tard sa vigilance portera ses fruits, aura le mérite d'être constructive et préviendra certains désagréments.

Un maniaque, sûr. Un fonctionnaire zélé. Trop zélé. En fait, tout le monde à la base néglige un peu les précautions et se déleste sur Clexon. Tous les techniciens. Et même Nora Gordoff, le médecin-biologiste de l'équipe.

L'officier de la S.S. (Section Sécurité) soupire parce qu'il redoute toujours l'accident. L'accident stupide, imprévisible. C'est sa hantise. Il vit dans une perpétuelle angoisse et quand il constate l'extrême décontraction des gars qu'il surveille constamment, un certain écœurement l'accable. Décidément, ils s'en foutent tous les types de la technique. Ils prennent leur mission pour une partie de rigolade. Ou pour des vacances.

Ils se sont tous portés volontaires pour édifier le relais automatique sur S.X.235, du côté d'Aldébaran. Tous, sans hésitation. Parce

qu'une note de service leur a rappelé — s'ils l'avaient oublié — que S.X.235 est une planète de la catégorie T2 et ne possède aucun organisme vivant, ni encore moins une intelligence quelconque. Un monde, par conséquent, sans histoire, vide de dangers.

Personnellement, John Clexon ne porte aucun jugement contradictoire sur cette note de service. Il s'est renseigné sur S.X.235, dans le grand fichier de la nomenclature. Il sait, par exemple, que la planète a été découverte par un certain Kéra, il y a une bonne cinquantaine d'années, et que cet explorateur de l'espace n'a rien signalé d'anormal lors des tests réglementaires.

Des mondes comme celui-là, il en existe des tas dans la galaxie, avec des atmosphères différentes. Bien peu sont habités. Ou seulement par des races d'animaux inférieurs. Les civilisations ne foisonnent pas et cette constatation a été la plus grosse déception des hommes quand ils ont pu voyager à travers les étoiles grâce à des astronefs de conception entièrement nouvelle et que nos premiers conquérants de la Lune — des héros ! — n'imaginaient même pas.

Devant ses claviers, sur son siège pivotant, Clexon contemple les sept points lumineux qui crépitent sur le rectangle de l'écran. Au-dessus

de chacun d'eux, un numéro fulgure en permanence. Un indicatif individuel.

Chaque individu, en effet, dès sa naissance, est doté d'une minuscule pastille radioactive et d'un micro-émetteur, logés dans une partie de son organisme, adhérant à lui, fonctionnant sans interruption jusqu'à sa mort. Cet appareillage fournit dans un périmètre déterminé, un rayonnement captable par des récepteurs spéciaux et une onde hertzienne d'une longueur bien précise, fixée à l'avance par les services administratifs. Ainsi, à tout moment, où qu'il se trouve, chaque homme peut être suivi, contrôlé, identifié.

Sept rayonnements. Sept ondes différentes. Sept matricules. Les six techniciens chargés du montage du relais. Puis Frank Luzzi, l'escorteur de permanence, l'inévitable ange gardien, aux aguets, attentif, extraordinairement précautionneux. Luzzi, du groupe de la S.S.

— Qu'est-ce qu'ils foutent sur cette colline ? grogne Clexon devant les images extérieures renvoyées avec fidélité par l'écran.

Derrière lui, debout, Mario Jivara, le troisième homme de la Section Sécurité. Il hoche la tête, immobile, partage l'anxiété de son chef. Mais il se montrerait beaucoup moins à cheval sur le règlement, plus libéral. En d'autres termes, beaucoup moins empoisonnant.

— Ils cherchent un coin idéal pour monter le relais.

— Ah !

— Oui. Je crois bien que, tout compte fait, ils l'installeront au sommet de la colline. Ils sondent le terrain.

— Tu parais dans la confidence, Jivara... Bergsel ?

— Non, rectifie Mario en rougissant. Lisbeth.

— Hum ! tousse Clexon. Lisbeth Madwell. Je vois. Monsieur est mordu.

Jivara arbore une grimace d'excuse :

— Mordu... Pas exactement. Tout au moins sérieusement accroché.

— Je comprends pourquoi tu sautais de joie avant le départ, quand tu as appris que Lisbeth était sur la liste des techniciens. Cachottier ! Si tu avais vu ta gueule !

— Qu'est-ce qu'elle avait ma gueule ? Le règlement n'interdit pas d'être amoureux.

— Non, bafouille Clexon, célibataire endurci. Non. Mais tu ressemblais à un gamin qui attend la venue du père Noël. Ton regard pétillait.

Il ajoute avec une moue expressive :

— Alors, tu te marieras au retour ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! félicitations, vieux. Après ça, le Service te dénichera une planque quelque

part sur une planète sûre, avec ta femme dans les pattes. C'est réglé comme du papier à musique. Les hommes mariés ne bourlinguent plus à travers l'espace.

Il s'étonne devant la figure impassible de son adjoint :

— Ça ne te fait pas plus d'effet ?

— Quoi ? De ne plus bourlinguer ? Tu sais, en vieillissant, les idées de voyage se tassent. J'ai passé la trentaine. J'aspire à une existence moins décousue, plus calme.

— Vieillard ! gouaille Clexon. Tu cherches les pantoufles, à trente-trois ans, au plus fort de ta vie. Tu me déçois. Moi, j'ai toujours renoncé au mariage uniquement parce qu'il amène infailliblement à la sédentarité. Les occasions ne me manquaient pas, pourtant.

— Tombeur, va !

— Si je te disais que, en quatre ans, j'aurais pu me marier quatre fois ?

Jivara hausse les épaules. Il ne connaît pas tellement la vie privée de son camarade, son chef hiérarchique de dix ans plus âgé que lui. Mais il sait que c'est un copain. Et, avec lui, il ne se gêne pas.

— Tu aurais fait quatre malheureuses !

— Non, pas quatre malheureuses, mais un gros malheureux. Moi ! Et, mon vieux, la sédentarité t'empâte ton homme comme rien. Tiens. Tu connaissais...

Il s'interrompt, parce que Luzzi l'appelle de l'extérieur. Luzzi qui se balade à une vingtaine de kilomètres de la base en compagnie des techniciens.

Sa tête brune apparaît sur l'écran panoramique. Les sept points lumineux restent néanmoins groupés.

— Clexon ?

— Oui, je t'écoute.

— Regarde un peu ce que nous venons de découvrir sur le flanc de la colline.

— Ecartez-vous, bande de crétins ! vitupère l'officier de Sécurité. Je n'aperçois que vos pieds et vos fesses.

Ils se mettent de côté, tous les sept. Tous. Luzzi, Bergsel, l'ingénieur, et Lisbeth Madwell. Clexon remarque le gros pistolet thermique que Luzzi a dégainé, peut-être prématurément, et qu'il porte en général à la ceinture, dans un étui. Un pistolet qui lance un jet capable de brûler n'importe quelle substance, même la plus dure. Autant dire qu'un corps organique ne pèse pas lourd devant une arme aussi efficace !

— Hé ! Clexon... Tu vois maintenant ?

— Oui, oui...

L'officier, figé devant son écran, ouvre ses deux yeux, s'étonne puissamment. Il tombe en contemplation devant quelque chose d'étrange,

de bizarre, que personne n'a remarqué jusque-là. Et c'est bien pour ça que c'est étrange.

Cela a dû « pousser » pendant la nuit, du moins depuis leur dernière exploration sur la colline, voilà quarante-huit heures. Spontanément. Car ce machin mesure au bas mot deux mètres cinquante de hauteur. S'il était sorti de terre comme une plante, il aurait tout de suite attiré l'attention des hommes.

Il affecte la forme d'une énorme termitière. La comparaison vient immédiatement à l'esprit de Clexon. Son intuition l'avertit que cette éminence terreuse, de couleur brunâtre, va entraver le cours des événements. Il ignore évidemment dans quelles circonstances mais il devine déjà des difficultés en perspective. Sans doute sa permanente anxiété lui joue-t-elle un vilain tour et le tourmente-t-elle sans raison.

— Luzzi... Comment ça se présente ?

— C'est impressionnant. Quelque chose comme un énorme monticule de terre percé d'orifices.

Le chef de la Sécurité opère un réglage, un grossissement. Il obtient un gros plan d'un des orifices qui troue la chose comme une meule de gruyère. A vingt kilomètres, par télévision, il semble difficile de définir certains détails.

Le trou s'apparente à l'entrée d'une grotte. La masse entière est criblée de ces ouvertures. Enfin, il en existe au moins une bonne demi-

douzaine, selon Luzzi. Sur deux mètres cinquante de hauteur, ce n'est déjà pas si mal. Mais la caméra ne peut pas pénétrer à l'intérieur et laisse une idée assez vague.

— Vous percevez un bruit provenant de l'intérieur ?

Sur l'écran, Luzzi se penche vers l'un des orifices, tend l'oreille, passe même sa tête dans la cavité. Il la retire en grommelant :

— Non, rien du tout.

— Ce machin... C'est chaud, froid ?

L'adjoint de Clexon palpe la chose un peu graveleuse. Ses mains nues accusent un certain frisson au contact de la substance insolite. Il ne ressent même pas une impression particulière mais l'appréhension amène une légère sudation sur son visage. Sa bouche se sèche.

— Ni chaud, ni froid, ni tiède, explique-t-il. On dirait de la terre. C'est un peu rugueux au toucher.

— Ça ne bouge pas ?

— Non. Il ne manquerait plus que ça ! Tu poses de drôles de questions, Clexon.

— Je voudrais me faire une opinion, tu comprends ?

— Je peux avancer une hypothèse ?

— Vas-y, Luzzi.

— Je m'imagine une taupe géante, qui aurait fouiné le sol. Ce tas de terre serait le résultat de ses agissements.

Cette hypothèse ne tient pas une seconde devant les arguments de l'officier :

— Réfléchis, Luzzi. La planète Kéra, ou S.X.235, si tu préfères, n'abrite aucun organisme vivant. Révise ta note de service, mon vieux !

— Je sais, je sais. J'établissais seulement une comparaison.

A ce moment, quelqu'un entre dans le champ de la caméra. Un technicien. Ce n'est pas Bergsel, ni Lisbeth Madwell, mais le benjamin de l'équipe. Il effectue sa première mission lointaine, hors du système solaire. Pour lui, l'aventure semble un jeu. Il sort tout fraîchement de l'Ecole des Hautes Techniques.

— Attends, attends, Clexon, apprend brusquement Luzzi. Vüller arrive en courant. Il prétend que de l'autre côté de la colline, d'autres termitières ont surgi.

John Clexon a bien remarqué qu'un des points lumineux, celui qui correspondait justement à Vüller, s'était écarté un moment des autres. Mais il n'y a pas attaché tellement d'importance.

— Combien, d'après lui ?

— Cinq.

— Cinq ? Ça ferait donc six avec celle devant laquelle vous vous trouvez.

— Ne bouge pas, Luzzi. J'arrive dans cinq minutes. Par la même occasion, j'amènerai

Nora Gordoff. Je souhaiterais qu'elle effectue un prélèvement.

— Ce sont des machins naturels, conclut Luzzi. Ça ne peut pas être autre chose. Tu m'as rappelé tout à l'heure la note de service concernant Kéra.

— Bon, bon, approuve Clexon. Moi, je veux bien croire à l'exactitude de la note. Kéra n'était sûrement pas un imbécile. J'aimerais quand même voir ça de plus près.

Il se tourne vers Jivara :

— Prends ma place devant le Contrôle. Je file là-bas et j'emmène Nora avec moi.

Mario Jivara s'assied sur le siège pivotant. D'un coup d'œil, il vérifie les écrans. Les sept points lumineux restent toujours groupés et les images montrent Luzzi en discussion avec Vüller.

Le futur mari de Lisbeth Madwell se demande si la planète S.X.235, malgré les affirmations de la note de service, ne possède pas un secret.

*
* *

Par hélicos individuels, Clexon et Nora Gordoff rejoignent Frank Luzzi. Leurs silhouettes minuscules apparaissent au-dessus de la colline, plafonnent un instant, puis amorcent une descente calculée.

Quelques nuages jaunâtres se traînent dans le ciel d'un bleu pâle, anémique. Mais on respire très bien sur Kéra, sans le secours d'un équipement. Peut-être le mélange gazeux de l'atmosphère ne correspond-il pas exactement à celui de la Terre. L'oxygène entre dans des proportions plus négligeables.

Ça ressemble à l'air de la haute altitude, en montagne, au-dessus de quatre mille mètres. Un air extraordinairement pur, sans microbe, sain, vivifiant. Si, au début, il procure une gêne pour les poumons, ce malaise s'efface très vite. D'ailleurs, l'équipe venue sur S.X.235 s'est entraînée dans des caissons étanches simulant l'atmosphère de Kéra.

Clexon se pose le premier, comme un papillon. Il s'extirpe très rapidement de son cocon en plastique, de forme ovoïde. Il s'avance vers la termitière.

Il palpe la chose, comme l'a déjà fait Luzzi. Il s'attarde longuement sur les orifices. Il note que leur pourtour est constitué par une bordure, un bourrelet, plus dur que le reste de l'ensemble et d'une couleur plus noirâtre.

Il le souligne :

— Vous avez remarqué ?

Les techniciens le regardent, hochent la tête, attroupés autour de la termitière. Ils sont plus forts en électronique qu'en biologie. Ils ne s'ex-

pliquent pas l'apparition de la chose dans un laps de temps aussi court.

Clexon retâte une seconde fois le bourrelet qui entoure chaque orifice. Comme une sorte de rebord cartilagineux.

— Bizarre, très bizarre. Pas une chance sur cent pour qu'il s'agisse d'un monticule de terre.

— A mon avis, dit Vüller, on dirait des mâchoires, des mandibules.

— Ces..., ces trous ? sursaute désagréablement Luzzi.

— Oui, ces trous.

John Clexon se caresse le menton. Lui non plus n'y connaît pas grand-chose en biologie animale et quand Nora Gordoff arrive, il lui demande :

— Prélevez-moi un échantillonnage de ce machin. L'analyse nous départagera. Nous saurons s'il s'agit d'un truc naturel ou d'une substance vivante.

Nora se met immédiatement au travail. Elle a amené ses outils. Ses mains habiles, armées de pinces, arrachent quelques fragments cellulaires. La chose reste immobile, sans réaction.

Luzzi paraît plus rassuré. Son visage se détend :

— Une masse inerte, je vous dis !

— Tu tiens à ton hypothèse sur la taupe, hein ? grogne Clexon.

Celui-ci engage alors sa tête dans l'une des

ouvertures circulaires. Il écoute longuement, ne perçoit qu'un silence épais. Il renifle. Aucune odeur n'assaille ses narines.

Encouragé, il s'aventure plus avant. Il a l'impression qu'il peut pénétrer complètement dans la cavité. Ses épaules disparaissent d'abord, puis son buste. Il se livre à une gymnastique de souplesse, se tord, se contorsionne. L'orifice lui livre juste passage, ne se distend pas malgré ses efforts.

Il engage maintenant sa taille, ses jambes. Il lui est impossible de se retourner et sa voix parvient étouffée à ses compagnons :

— La cavité se prolonge par une galerie, explique-t-il.

— Méfie-toi, John, conseille Luzzi, la gorge serrée. Si le bourrelet était vraiment une mâchoire, et s'il se refermait brusquement ?

L'officier de la S.S. n'entend pas. D'ailleurs, il n'aurait pas tenu compte de cet avertissement. Il se hisse encore, rampe. Son ventre racle contre une paroi molle, légèrement humide. Il nourrit la conviction que des milliers de glandes microscopiques humectent la substance.

Il pense sérieusement qu'il se trouve dans un organe. Comme un spéléo dans une étroite galerie, il progresse avec des gestes lents, mesurés. Il gagne des centimètres. Il aimerait re-

tourner sa tête, juste pour apercevoir l'ouverture, la lumière du jour.

Impossible. Un trou noir devant lui. Il réussit à dégager l'une de ses mains, la projette en avant. Le vide. Il palpe, il palpe, désespérément. Il lui semble qu'un gouffre occupe le centre de la masse.

Ses yeux s'habituent à l'obscurité. Pas commode du tout. L'étroitesse du conduit constitue un terrible handicap. Il recule de quelques centimètres et, soudain, la peur le saisit, lui mord atrocement le ventre. Sa gorge se sèche.

La peur. La peur que jamais il ne revoie le jour. Que cette mâchoire se referme, comme disait Luzzi. Il crie, mais il sent nettement que sa voix s'étouffe, ne parvient pas jusqu'à ses compagnons. En même temps, il devine que le conduit s'humidifie de plus en plus. Un liquide sans odeur, plutôt chaud, le baigne. Il pense avec terreur à un enzyme digestif.

S'il était digéré, comme une proie ? Si, coincé dans cet organe, il allait macérer dans un suc brusquement devenu caustique ?

Maintenant, la panique le paralyse. Ses gestes deviennent heurtés, malhabiles. Il s'affolle. Ses efforts manquent totalement d'efficacité, l'épuisent. Il halète, transpire.

Pourtant, au moment où il désespère, il sent une traction derrière lui. Quelqu'un le tire par les pieds. Quand il revoit le soleil, il pousse

un soupir. Mais il passe sous silence son angoisse momentanée. Il devine les visages amusés des techniciens et même de Nora Gordoff.

— Nous reviendrons avec un éclairage adéquat, conclut-il C'est noir comme dans un tunnel. J'ai l'impression que toutes les ouvertures conduisent à une cavité centrale.

— En tout cas, pendant ton exploration, dit Luzzi, le machin n'a pas bougé. A croire qu'il ne possède aucun organe de la sensibilité.

Il s'aperçoit que son chef est mouillé :

— Tu ferais bien de te sécher si tu ne veux pas attraper un rhume. C'est si humide que ça là-dedans ?

Clexon s'essuie le visage avec un mouchoir. Son vêtement collant, sa tunique qui descend à mi-cuisses, sont maculés.

— Ça pisse l'eau, tu veux dire ! grogne-t-il. En tout cas, Kéra n'a jamais mentionné l'existence de ces termitières.

Bergsel, l'ingénieur, tapote l'épaule de l'officier. Il remarque d'un ton bonhomme :

— Allons, Clexon, ne prenez pas au tragique cette aventure. Je sais bien que vous êtes responsable de notre sécurité, mais ces termitières ne nous empêcheront pas de monter le relais.

Le chef de la S.S. désigne le sommet de la colline :

— Alors, vous voulez l'installer là-haut ?

— Oui.

— Bon, bon. Je n'y vois aucun inconvénient. Quand commencerez-vous ?

— Demain. Les sondages ont prouvé la solidité du terrain. Si, par hasard, une inondation survenait dans la plaine, le relais serait à l'abri, vous comprenez. Il nous faut envisager toutes les hypothèses.

Chacun rejoint son hélico personnel, s'enferme dans le cocon translucide. Puis les techniciens regagnent la base. Sur les lieux, il ne reste que Luzzi et Clexon.

Ils effectuent le tour des six termitières. Toutes identiques, de même taille. Toutes aussi énigmatiques. Il y a quarante-huit heures, elles n'existaient pas. Luzzi grommelle :

— Kéra s'est foutu le doigt dans l'œil quand il a prétendu que sa planète ne comportait aucune anomalie. Ces..., ces trucs qui dépassent du sol... Tu ne crois pas, John, que des ramifications se prolongent en profondeur ?

— Je sais ce que tu penses. Pas à ta taupe. Mais à une vie souterraine, peut-être embryonnaire. Ces éminences en seraient la manifestation extérieure, les cheminées d'aération, si tu préfères. Hein ? C'est bien ça ?

— Ma foi..., reconnaît Frank.

— Bien, bien, mon vieux. Nous aurons du boulot sur la planche pendant toute l'édification du relais. Les techniciens vont travailler

à proximité des termitières et ces machins, intelligemment, ont choisi précisément cette colline pour s'implanter. Coïncidence ou bien mesure concertée ?

Luzzi soupire :

— Moi qui croyais être peinard sur Kéra et qui avais demandé justement cette planète pour sa tranquillité !

A la base, dans son labo, Nora Gordoff examine déjà ses échantillonnages. Quelques minutes lui suffisent pour se faire une opinion très nette. Son analyse la surprend, la suffoque même un peu. Pourtant, les résultats sont là, indéniables.

Nora apprend alors à Clexon que les cellules prélevées sur les termitières appartiennent à du tissu vivant.

## CHAPITRE II

Dès le lendemain matin, Clexon et Luzzi reviennent sur la colline. Du sommet, l'œil découvre une très large vallée où coule un fleuve aux eaux tranquilles. Avec des jumelles très moyennes, on distingue facilement la base installée dans la plaine, à vingt kilomètres.

Les deux agents de la Section Sécurité ont amené du matériel. Ils s'équipent. Ils entourent leurs têtes d'une lampe frontale alimentée par une micro-batterie. Un casque protecteur recouvre leur crâne. Ainsi harnachés, ils ressemblent à des spéléos prêts à descendre dans un gouffre.

Pourtant, quelque chose ne tourne pas rond. Ils s'en aperçoivent très vite et un certain désappointement marque leurs visages. Ils sont partis de bonne heure pour ne pas être

gênés par les techniciens qui, d'un moment à l'autre, doivent envahir la colline. Au milieu d'eux, au milieu de leurs quolibets, il ne sera plus facile de travailler.

— Elle était bien là ? s'étonne Luzzi, index pointé vers le sol.

— Quoi ? La termitière que j'ai visitée ?

— Oui, celle où il a fallu te retirer par les pieds.

— Sans doute, elle était là. Mais, pendant la nuit, elle a changé de place.

— Tu as remarqué. Les autres aussi.

— Les cinq autres.

— Oui, les cinq autres. Pendant que nous survolions la colline, j'ai fouillé en vain la surface. Rien n'apparaissait.

Clexon a fait la même observation. Tout d'abord, il a cru qu'il se trompait, que d'une certaine altitude, d'un certain angle de vision, les éminences terreuses se confondaient avec le sol.

Maintenant, les deux pieds sur terre, il cherche une explication à ce nouveau phénomène. Il ne trouve pas et ça l'irrite. Il se tourmente pour la sécurité des techniciens qui vont travailler dans une région où plane un mystère.

Luzzi se penche, s'accroupit. A l'horizon, au-delà de la vallée, le disque du soleil monte lentement dans le ciel, éclaboussant la nature de ses rayons d'or. Au loin, très loin, sur d'autres

pentes, des grappes de verdure et d'arbres s'accrochent, dessinent leurs masses sombres.

— Regarde.

Frank désigne une traînée sur le sol. Une traînée baveuse, comme celle des escargots ou des limaces, après leur passage. Mais une trace monumentale, d'un mètre de large.

Clexon s'agenouille à son tour. Il passe son index sur la traînée, sent que son doigt s'humidifie. Il renifle, ne décèle aucune odeur, comme au creux de la termitière. N'empêche. Quelque chose s'est vautré sur la terre et a laissé son sillage.

Ils suivent la monstrueuse empreinte. Elle descend vers la vallée. Ce qui n'a rien de rassurant. A mesure qu'ils avancent, la bave devient plus humide, plus luisante. Nul doute, ils se rapprochent de la créature qui se traîne dans le coin.

Des bosquets cachent l'horizon. Derrière chaque touffe, derrière chaque buisson, leurs cœurs sautent. Ils espèrent apercevoir la termitière et ils paieraient même cher pour la retrouver.

Ils se persuadent qu'ils ne découvriront rien, que les monticules mystérieux se sont volatilisés comme par enchantement, de même qu'ils étaient apparus spontanément. C'est peut-être là l'une de leurs facultés.

La trace disparaît brusquement, s'arrête

tout net. Les deux hommes remarquent pourtant que, à cet endroit précis, la terre semble avoir été remuée tout fraîchement.

Luzzi palpe cette terre entre ses doigts. De la terre meuble, friable, brunâtre, de la couleur des termitières.

— Tu crois que..., balbutie-t-il.

Son chef hiérarchique pense la même chose que lui. Il acquiesce :

— Je ne crois pas, Luzzi. J'en suis sûr. Le machin s'est enfoncé dans le sol. Ça explique pourquoi il apparaît ou disparaît à volonté. Mais, pour qu'il s'enfonce, il lui faut une terre comme celle-là, souple, molle.

Il ajoute, le front assombri :

— Les cinq autres monticules se sont aussi enterrés.

L'anxiété marbre le visage de Luzzi :

— Savaient-ils que nous reviendrions ?

— Oh ! soupire Clexon. Pas forcément. Ne donnons pas à ces choses une intelligence comparable à celle des cerveaux développés. Mais un instinct les anime certainement. Elles cherchent à échapper à nos regards.

— Alors, elles n'avaient pas intérêt à se montrer la première fois. Pourquoi sont-elles sorties de terre si ce n'est justement pour se faire remarquer par les hommes ?

— Tactique inexplicable, conclut l'officier de Sécurité. Je ne crois pas que les techni-

ciens risquent quelque chose, mais la vigilance s'impose.

Un détail tourmente Frank. Il regarde autour de lui avec méfiance puis son œil se fixe sur la terre remuée :

— Nora a bien affirmé qu'il s'agissait d'un tissu vivant ?

— Oui. Ça ouvre un horizon nouveau. S.X.235, contrairement à la note de service, porte une communauté organisée.

— Elle était là avant l'arrivée de l'explorateur Kéra ?

— Probable, mais pas certain. En tout cas, Kéra n'a jamais fait allusion à ces termitières ambulantes qui apparaissent cinquante ans plus tard, au moment où la Confédération Terrestre décide l'installation d'un relais automatique pour astronefs !

Luzzi désigne le casque qu'il porte sur la tête. Il paraît déçu :

— Notre attirail...

— Des clous, mon vieux ! Inutile. Ces machins refusent de montrer ce qu'ils ont dans le ventre. Je te jure bien que si j'en rencontre un...

Il grimace, prend une expression terrible. Il dégaine son pistolet thermique et le braque sur une cible imaginaire.

— Il sentira le brûlé ! menace-t-il.

Les deux hommes reviennent vers leurs

hélicos. Ils se débarrassent de leurs lampes frontales et regardent une dernière fois la colline. Là-haut, à la cime, le vent agite les feuilles rougeâtres des épineux. Des nuages peuplent le ciel et deviennent envahissants. Sur Kéra, il pleut, et quand il pleut, c'est un peu comme sous les tropiques. Ça tombe à pleins seaux.

— Alors, on donne le feu vert à Bergsel ? se tâte Luzzi.

— Oui, mais avec certaines restrictions, opine Clexon. C'est que, à la moindre alerte, si, par exemple, les termitières ambulantes devenaient menaçantes, son équipe regagne la base.

— Ces machins troués comme du gruyère ont l'air d'amuser les techniciens. Ils ne les prennent pas au sérieux. Franchement, John, tu crois qu'il faille attacher tant d'importance à ces..., à ces mottes de terre en déplacement ?

— Le Service m'a assigné un rôle précis. Je suis chargé de la sécurité des techniciens et s'il arrivait quelque chose à l'un d'eux, je serais responsable et j'encourrais des sanctions administratives. Tu l'oublies trop vite.

— Oh ! non, je ne l'oublie pas, soupire Luzzi. Je sais qu'un cerveau comme Bergsel, par exemple, vaut une petite fortune, et que le Service ne lésine pas sur la sécurité des ingénieurs. Il échangerait volontiers deux ou trois types de la S.S. contre la vie d'un tech-

nicien supérieur, car au cas où il lui faudrait délivrer des pensions, il y gagnerait.

— Ta gueule ! jure Clexon, maussade. Ne critique pas le Service. Il te paie, et il t'offre aussi une retraite. Les risques sont pour nous. Nous le savons. Nous les avons acceptés en signant notre engagement. Celui qui n'est pas content n'a qu'à démissionner.

C'est franc, net, impératif. Clexon ne s'est jamais plaint et il estime que ses hommes doivent en faire autant. Scrupuleux des règlements, il exige de ses adjoints une obéissance absolue, même s'il les considère comme des copains. Il n'aime pas les récriminations.

A bord de leurs œufs volants, ils regagnent la base, dans la plaine. Une base édifiée en éléments préfabriqués, assez vaste, assez spatieuse, confortable, pour accueillir une dizaine de personnes pendant plusieurs semaines. Des panneaux ultra-légers, étanches, isolants, parfaitement soudés les uns aux autres. L'atmosphère respirable de Kéra ne nécessite pas l'adjonction d'un sas. En conséquence, les usagers entrent et sortent librement, comme dans un simple bâtiment terrestre.

Vues d'en haut, les installations représentent une sorte de grosse étoile à dix branches. Logements du personnel, labos, magasins, dépôts. A proximité, fortement arrimé par des attaches magnétiques, se dessine la forme apla-

tie de l'astronef qui a amené l'équipe à pied d'œuvre.

Un engin entièrement automatique, à cerveau électronique, de conception hardie. Une ellipse. Mais une ellipse à géométrie variable, dotée d'une énergie qui la propulse à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Une mécanique naturellement inconcevable dans les premières années de l'astronautique.

Clexon donne à Bergsel l'autorisation, pour lui et son équipe, de se rendre au sommet de la colline 107. (Numéro d'ordre sur le relevé topographique effecté par un satellite artificiel.)

Les techniciens partis, pris en charge par Jivara, l'officier de sécurité rejoint Nora Gordoff sans son labo. Belle fille, Nora. Les yeux légèrement bridés, un air slave, et une opulente chevelure brune qu'elle se refuse à couper et qui cascade sur sa tunique mauve. Une célibataire, comme Lisbeth Madwell, chargée spécialement de la santé du groupe.

Clexon voudrait bien conquérir cette femme, au tempérament bouillant, mais il se heurte à un refus obstiné. Farouche avec ça, Nora ! Vertueuse. Elle n'aime pas tellement Clexon parce qu'il se prend pour le chef de l'expédition alors que, en réalité, Bergsel en assume la responsabilité entière. Un type, Bergsel. Un calé ! Presque un génie dans sa

spécialité. A côté de ce grand cerveau, Nora se sent toute petite. Elle n'arrive évidemment pas à la cheville de l'ingénieur, malgré ses études de médecine et de biologie.

Aussi Clexon, qui se voit préférer Bergsel par Nora Gordoff, éprouve-t-il une certaine rancune envers la jeune fille. Rancune qu'à certains moments il remet en surface, volontairement. De la rancune qui se transformerait facilement en jalousie.

— Supposez, ma chère, que Bergsel ait l'idée de plonger son nez dans l'une de ces termitières..., gouaille l'officier de Sécurité.

— Vous voilà encore désagréable, Clexon. D'abord, il ne s'agit pas de termitières, mais de substance vivante. Ensuite, si Bergsel fourrait son nez dans ces choses, ça signifierait que vous ne veillez pas scrupuleusement sur lui, comme le Service l'exige.

John soupire et allume une cigarette vitaminée. Une odeur d'orange se répand dans la pièce.

— Cessons notre petite guerre, Nora. Je vous jure que je ne vous importunerai plus. Je n'ai pas l'habitude d'imposer ma compagnie. Une amitié, ça se donne spontanément.

Elle lui tend la main.

— Je préfère quand vous parlez comme ça.

Il serre les doigts menus, les relâche avec un certain regret. Il devine que Nora lui

échappe définitivement mais il s'en console. De retour sur la Terre, il aura autant de femmes qu'il le désire.

— Sérieusement, pensez-vous que cette substance vivante puisse être intelligente ?

La biologiste secoue négativement la tête. Ses cheveux valsent de chaque côté de son buste, l'auréolent, forment comme une sorte de mousse :

— Non, je ne le crois pas. Il s'agit certainement de créatures embryonnaires, douées d'un instinct de conservation. Notre présence a soulevé parmi elles une certaine curiosité. C'est pourquoi elles sont apparues. Dans la classification animale, elles figurent sans aucun doute au bas de l'échelle.

— Vous me rassurez, Nora.

— Pourquoi ? Vous étiez inquiet ?

Il hausse les épaules :

— Inquiet, non. Mais perplexe. J'arrive de la colline avec Luzzi. Ces machins s'enfoncent dans la terre, y subsistent probablement.

— Ça ne les empêche pas d'appartenir à une catégorie inférieure, d'un indice voisin de LD.18.

— LD.18 ! Vous allez loin ! proteste Clexon. C'est l'indice des monocellules, les organismes les plus simples qui existent.

Peu convaincu, il quitte Nora Gordoff,

passe dans la salle de contrôle et se poste derrière Jivara.

— Rien à signaler ?

— Si, apprend Mario. Je ne pense pas quand même qu'il faille s'inquiéter. Regarde.

Il désigne les écrans. Clexon lorgne vers le rectangle où sautent les points lumineux. Cinq points groupés, puis un, à l'écart. Il lit l'indicatif de ce dernier :

— Vüller ! constate-t-il. Qu'est-ce qu'il fiche loin des autres ?

Depuis une heure, Bergsel et son groupe ont débarqué du matériel sur la colline et commencent l'édification du relais, pièce par pièce.

— Le panoramique..., grommelle l'officier. Tu as perdu de vue Vüller ?

— Non, explique Jivara. Mais il a quitté la cime de la colline et se trouve maintenant à l'opposé, là où nos caméras ne peuvent pas le filmer. Nous ne voyons pas tout, et partout.

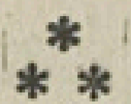
— A l'opposé..., grogne Clexon. Là où il avait découvert les autres termitières ?

— Oui, justement. Mais Luzzi m'affirme que vous n'avez rien trouvé ce matin.

— Bon, décide John. Je file vers la colline pour mieux surveiller notre benjamin. Il est capable, tel que je le connais, de rechercher les termitières ambulantes. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive un accident.

Il lorgne de nouveau vers le point lumineux isolé, puis quitte Jivara. Sans en avoir l'air, la sécurité des techniciens exige de fréquents déplacements malgré les systèmes de contrôle automatiques. L'œil des caméras ne peut pas être partout à la fois comme le remarque Mario.

Clexon ignore pourtant que déjà un drame se joue sur les pentes de la colline. Un drame abominable, et qui en précédera beaucoup d'autres. La colline 107 deviendra vite un enfer pour les hommes.



Vüller regarde la chose qui sort de terre. Il s'arrête, se fige, se frotte les yeux. Non, il ne rêve pas. Le sol bouge à ses pieds, se craquelle, se fragmente. Comme si une énorme taupe grattait.

Il ressasse dans sa mémoire les avertissements tout frais de Clexon. D'après lui, les termitières s'enliseraient dans le sol. C'est, du moins, sa conclusion, avec Luzzi, car, ce matin, tous les monticules avaient disparu. Pardessus le marché, Nora Gordoff assure qu'il s'agit de substance vivante.

Inquiétant. Clexon n'a pas caché aux techniciens que la colline 107 n'était peut-être pas aussi dépourvue de dangers qu'elle apparais-

sait. Il les a mis en garde, et sous la protection électronique de Jivara, Bergsel et son équipe ont commencé leurs travaux. L'ingénieur a refusé la présence d'un homme de la Section Sécurité car avec un type comme ça à ses côtés il se sent au bagne, surveillé, épié. Passe encore pour les caméras installées à bord des satellites artificiels qui font la ronde autour de Kéra. Bergsel n'aime pas les badauds quand il travaille. D'autre part, il trouve que Clexon exagère un peu les précautions. C'est pourquoi une certaine antipathie (encore accrue à cause de Nora) sépare les deux hommes.

Vüller, lui, prend la chose avec bonne humeur. Il pense que ces termitières, qu'elles soient naturelles..., ou vivantes, meubleront un peu la monotonie du séjour, animeront les conversations et occuperont les loisirs.

Il a faussé compagnie à ses camarades, en douce. Il a dévalé la pente de la colline, là où hier, il a découvert les cinq autres termitières. Il veut en avoir le cœur net. Clexon prétend qu'elles ont disparu toutes les cinq pendant la nuit. Curieux, non ?

Il remarque des plaques de terre fraîchement remuées à l'emplacement des monticules. Et maintenant, il s'aperçoit avec fascination que quelque chose émerge du sol, monte, monte, se dresse, devient énorme. Comme si une plante poussait spontanément.

Le monticule surgit, humecté de bave, de liquide. Il grandit, soulève ses deux mètres cinquante et Vüller remarque que, à ce moment, tous les orifices sont colmatés. Le bourrelet supérieur touche le bourrelet inférieur, d'une façon étanche, comme les paupières d'un œil fermé.

Le technicien recule de quelques pas. Il ne songe même pas à appeler ses compagnons, au sommet de la colline 107. Il croit que Jivara le surveille depuis la base, grâce à tout son appareillage de contrôle, et qu'il interviendra en cas de besoin. Il se sent si bien protégé qu'il est décidé à prendre certains risques. D'ailleurs, il sait parfaitement que s'il demandait l'autorisation à Clexon, celui-ci lui refuserait tout net.

Or, le mystère envoûte Vüller. L'envie d'observer de plus près ces étranges monticules le tenaille, inonde son organisme, fait battre son cœur avec force. Jamais une occasion aussi propice ne lui sera offerte. Bergsel ne s'inquiètera que dans quelques minutes de son absence prolongée.

Ces minutes, le jeune technicien les met à profit. Comme si la chance l'aidait, la termitière vivante ouvre l'orifice de ses conduits. Un, deux, trois, cinq, six clapets se soulèvent en même temps, avec un bruit sec. Maintenant que Vüller y regarde de plus près, ça ressemble quand même davantage à des « bouches »

qu'à des entrées de caverne. Les bourrelets sont sûrement de nature cartilagineuse.

Le jeune homme, sans affolement, plutôt excité par sa découverte, fixe intensément l'un de ces trous béants. Il choisit celui qui se trouve le mieux à sa portée, à sa hauteur. Pas une seconde, il ne songe au danger qu'il court. Il croit tellement que Jivara guette tous ses gestes !

Justement, cette fausse idée le perd. Il veut absolument agir avant l'arrivée de Clexon. Car l'officier arrivera forcément et il sermonera le technicien.

Celui-ci tire une lampe électrique de sa poche. Il engage résolument sa tête par l'orifice qu'il a choisi, comme il l'a vu faire à Clexon. Etant plus maigre que le chef de la Sécurité, il passera plus facilement. Et, du même coup, il ressortira aussi avec beaucoup moins de difficulté.

Il se hisse. Ses jambes quittent le sol, battent un instant dans le vide. Lentement, son corps disparaît dans la cavité immobile.

Il tient ses bras en avant, étirés, la lampe au bout de ses doigts. La lueur éclabousse les parois du conduit, éclaire une substance graveleuse, poreuse. Chaque trou, minuscule, secrète une goutte de liquide. L'ensemble reste de couleur brunâtre, comme l'extérieur.

Il progresse, centimètre par centimètre.

Comme Clexon, il ne peut pas tourner la tête. Tant pis. Il avance encore, le ventre humide. Pas une seconde, la peur ne le paralyse. Il croit que, de toute façon, quelqu'un le sortira de là s'il n'y parvient pas tout seul.

Le halo de sa lampe plonge maintenant dans la partie centrale, creuse, que l'officier de Sécurité a mentionnée. La lumière exécute un tour complet de cette cavité et Vüller constate effectivement que plusieurs galeries y débouchent. Il en compte six. Six. Le nombre exact d'orifices extérieurs.

La cavité, vide, ressemble biologiquement aux parois des conduits. Même structure graveleuse. Chaque pore exsude aussi une goutte. Suc lubrifiant, secrétion glandulaire, ou diastase digestive ?

Son exploration déçoit un peu Vüller. Il est persuadé que quelque chose existe encore au-dessus de cette cavité. Il aperçoit, en effet, une sorte de clapet à la cime de la voûte, constitué par deux lèvres hermétiquement closes. Derrière ce sphincter, ce muscle annulaire, se cache probablement un nouvel organe.

Par reptation, le technicien se glisse complètement dans la cavité centrale. Il n'a aucune idée sur les fonctions de cette sphère creuse qui occupe la partie principale de la termitière vivante. Il ne s'interroge pas davantage.

Il prend pied dans la cavité, se met debout.

Ses chaussures s'enfoncent dans une substance spongieuse, mais il ne le remarque pas. Sa tête frôle la voûte et de sa main droite, il essaie d'ouvrir le clapet. Vainement. Le sphincter résiste et Vüller ne peut même pas y introduire un doigt. De sa main gauche, il tient la lampe et s'éclaire.

Maintenant, il songe très sérieusement à sortir. Cela lui paraît facile car il n'aura pas à ramper en marche arrière. Il s'engage dans le même conduit que celui par où il est venu, tête en avant. Dans une minute au plus, il reverra le jour.

Il le croit. C'est précisément à ce moment que le drame se joue. Le technicien perçoit très nettement un bruit sec, sonore. Un bruit semblable à celui qu'il a entendu alors qu'il se trouvait encore à l'extérieur de la Chose.

Une hâte fébrile le secoue. Mais il espère qu'il se trompe, que ce bruit ne provient pas de l'extérieur. Il se sent tout humide. La peau le picote et seulement il réalise son inconscience.

L'extrémité du conduit qui s'ouvre au-dehors est obturé. Pas un rayon de lumière ne filtre. Une étanchéïté parfaite. Il se trouve captif dans l'immonde créature et il s'agite, se débat. La terreur le saisit, lui noue la gorge, le ventre. Son cœur accélère ses pulsations, sa poitrine halète.

Il s'acharne contre la paupière cartilagineuse. A deux mains. Ses doigts, ses ongles, labourent le tissu vivant, griffent sauvagement. Il espère un réflexe de la créature, une ouverture spontanée de l'orifice.

Plus il s'acharne, plus les glandes secrètent ce liquide sans odeur. Il nage dans l'humidité. Il constate avec effroi que le conduit se remplit lentement.

Ses mains lui brûlent à force de gratter. Il renonce. Parce qu'il sait que maintenant il ne peut attendre un secours qu'en provenance de l'extérieur.

Jivara ! Mario Jivara, installé devant ses écrans de contrôle. Il a sûrement vu la scène, alerté Clexon. Dans quelques minutes, celui-ci sera là et d'un coup de thermique, il fera sauter le bouchon d'entrée.

Vüller ne pense plus qu'à Clexon. Cette idée l'obsède. Il trouve les secondes terriblement longues, malgré la lumière de la lampe. Il bat en retraite vers la cavité centrale car le liquide monte toujours dans le conduit. D'ailleurs, le fond de la cavité sphérique devient aussi un lac. Le technicien barbote dans un suc incolore.

Il crie, il hurle, il appelle. De toute la force de ses poumons. Il s'écorche la gorge. Mais il éprouve la terrible sensation que sa voix ne franchit pas les clapets qui obturent les orifices. Ses propres hurlements résonnent à ses

oreilles, l'étourdissent, lui meurtrissent le tympan.

Il crie jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce qu'il ruisselle de sueur. Sa gorge lui fait horriblement mal. Le picotement sur la peau augmente, comme si quelque chose adhérait à lui.

Pâle, livide, ses jambes chancellent. Il se sent perdu. Il sent que Clexon ne peut plus rien pour lui. Alors, désespéré, il éclate en sanglots.

# CHAPITRE III

De son cockpit, John Clexon aperçoit toute la colline 107. Il survole un moment le groupe des techniciens affairés au montage du relais. Plusieurs caisses ouvertes témoignent que le matériel est à pied d'œuvre.

Il tourne en rond, hésite longuement. Son ballet, dans le ciel, intrigue Bergsel et ses compagnons mais ceux-ci ignorent naturellement la vérité.

Il cherche Vüller sur les pentes couvertes de buissons et d'épineux. Il se met en rapport avec Jivara :

— Mario... Tu vois quelque chose ?

— Non, toujours rien. Et toi ?

— Moi non plus. Je me demande où ce crétin a bien pu passer.

— Pourtant, explique Jivara, je capte très

nettement le rayonnement radio-actif de sa pastille. Il se trouve toujours séparé de ses compagnons.

Clexon vérifie sur son bio-test portatif, fixé au poignet. Un instrument beaucoup moins puissant que celui installé à la base et devant lequel veille Mario. Mais cet appareil suffit à déceler une infime dose de radio-activité dans un rayon d'une dizaine de kilomètres. C'est dire que, même minuscule, il garde une certaine sensibilité.

— Hé ! crie l'officier. Je capte aussi le rayonnement de Vüller. Je me trouve juste à la verticale de lui. Et..., et sais-tu ce que je vois ?

— Non, s'impatiente Jivara. Cette partie de la colline n'entre pas dans mon champ.

— Une termitière, vieux ! apprend Clexon.

— Quoi ? sursaute Mario. Tu rigoles ?

— Je n'en ai pas envie. Il se passe quelque chose de louche. Dis à Luzzi qu'il me rejoigne en vitesse.

— *O.K.*, John. Mais méfie-toi. On ne sait jamais avec ces saloperies.

Clexon coupe le contact avec la base. Il pose son hélico ovoïde à proximité de la termitière. Il laisse une certaine marge de sécurité entre la Chose et lui. Une trentaine de mètres.

Il s'extirpe de son cockpit, dégaine son thermique. Ses doigts se crispent sur son arme et

avec ça dans la main, il se sent confiant. D'un coup, il pourrait balayer cette éminence terreuse, la dissoudre.

Il hésite, esquisse quelques pas en avant. Il constate que la termitière ne bouge pas à son approche. Il attend plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'un bruit attire son attention. Il lève la tête, aperçoit Luzzi dans son œuf volant.

Son collaborateur le rejoint hâtivement :

— Eh ! bien ?

— Observe ton bio-test. Tu ne constates rien ?

— Si, opine Frank, le nez incliné sur son appareil. Oh ! Si. Le rayonnement émis par Vüller provient de..., de ce machin.

Il désigne la masse percée de trous, ajoute, saisi par une drôle d'appréhension :

— Tu crois que...

Très pâle, Clexon n'en reste pas moins extraordinairement logique et, à aucun moment, il ne perd son sang-froid. C'est un homme parfaitement équilibré sur le plan psychique.

— N'ayons pas peur des mots. Vüller a voulu « visiter » la termitière, pour jouer au malin. Ce qui m'est arrivé ne lui a pas servi de leçon. Il a récidivé. Et, comme de bien entendu, il se trouve coincé dans l'un des conduits.

Il appelle d'une voix forte, timbrée :

— Vüller ! Oh ! Vüller !

Luzzi exécute un tour complet de la Chose. Avec précaution, le thermique à la main. Il constate que tous les orifices sont ouverts mais pas moyen d'apercevoir les pieds de l'imprudent technicien.

Il remarque ce détail :

— Si Vüller était coincé, ses chaussures dépasseraient.

— Pas forcément, estime Clexon. Il est plus mince que moi et il a pu s'engager beaucoup plus profondément. Trop, même. J'ai peur qu'il ne soit tombé dans la cavité centrale, comme dans un puits.

Luzzi tend l'oreille et John fronce le sourcil :

— Qu'est-ce que tu écoutes ?

— Si des fois Vüller appelait. Il faut le sortir de là.

L'officier de la S.S. revient vers son hélico ovoïde. Il range son thermique dans son étui, sort la lampe frontale d'un caisson, la fixe autour de sa tête. Ce qu'il n'a pu faire hier, il va le tenter aujourd'hui.

Il s'attache même une solide corde de nylon autour des reins. Puis, ainsi harnaché, il s'avance vers la termitière, défie la bizarre créature immobile. Comme il met tous ses atouts dans son sac, il appelle Bergsel par radio, le prie de venir en vitesse avec son groupe.

Les techniciens dévalent la colline, parviennent devant la termitière. Immédiatement, Clexon leur explique ce qui se passe et lâche son petit commentaire :

— Votre petit ami Vüller s'amuse. Quand il sera de retour parmi nous, Bergsel, vous le sermonnerez sérieusement afin qu'il ne recommence pas.

— Comptez sur moi, grogne l'ingénieur, prenant conscience de la gravité de la situation. Excusez mon jeune collaborateur. Il a été excité par sa découverte des termitières. Ce problème le hante. Tout à l'heure, quand il nous a quittés, je n'ai pas cru une seconde...

— Ouais ! tranche l'officier de Sécurité : heureusement que Jivara veillait.

— C'est votre boulot, non ? riposte Bergsel.

— Sans doute. Seulement j'aimerais qu'avant de prendre des initiatives personnelles on me prévienne. Cet avertissement est valable aussi pour vous, monsieur l'ingénieur ! Sans ça, moi, de vos histoires, je m'en lave les mains.

Bergsel hausse les épaules. Il sait que Clexon ne le porte pas dans son cœur, que l'ombre de Nora Gordoff se dresse entre eux. Est-ce sa faute si Nora le préfère au chef de la S.S. ? En tout cas, l'ingénieur ne créera pas un drame pour une femme. Ça n'en vaut pas la peine. Il est même prêt à s'effacer.

Clexon s'approche d'un des orifice béants. Il tend l'extrémité de la corde à son adjoint.

— Tu tiendras bon et tu tireras quand je te le demanderai. Au besoin, tu trouveras de l'aide parmi les techniciens.

Luzzi acquiesce, aide son ami à prendre pied dans l'ouverture. John disparaît rapidement. La lueur de sa lampe frontale s'engloutit en même temps que lui et un certain malaise s'empare de Frank.

Celui-ci tient la corde à deux mains, voit les pieds de Clexon qui s'enfoncent lentement dans le trou sombre. La fois précédente, John n'était pas allé aussi loin dans son exploration. La semelle de ses chaussures avait toujours été visible.

Brusquement, le nylon se tend. Luzzi s'arcboute, surpris. Deux techniciens saisissent aussi la corde, le cœur battant. Puis, la voix de Clexon parvient, étouffée, comme émergeant d'un tombeau :

— Tire, Luzzi. Mais doucement.

Les observateurs présents sont persuadés qu'ils vont revoir dans un instant les pieds de l'officier. En fait, c'est sa tête qui apparaît en premier. Son visage est rouge sous l'effort.

Il s'extirpe de l'orifice sans trop de difficulté, avale plusieurs fois sa salive, semble peu bavard. Sa tunique bleue est mouillée.

— Alors ? questionne Luzzi. Vüller ?

— Je n'y comprends rien, glapit Clexon. Il n'y a personne dans ce machin.

Plusieurs exclamations fusent du groupe des techniciens. Livide, Bergsel croit à une plaisanterie. Ses poings se crispent, prélude à la colère qui l'envahit :

— Ecoutez, Clexon...

— Vous croyez que je me paie votre tête ! coupe John. Ah ! bien, allez-y. Allez-y donc là-dedans ! Je vous prête tout mon bazar.

Il défait l'attache de sa lampe frontale, dénoue la corde autour de son ventre. Il tend le tout à Bergsel qui refuse :

— Non, je..., vous vous méprenez. Excusez-moi. Mon premier mouvement a été explosif. Mais comment expliquez-vous la chose ?

Le chef de la Sécurité jette rageusement son matériel sur le sol. Le problème le dépasse. Il grommelle, anéanti :

— Je me suis glissé jusque dans la cavité centrale. Mes pieds baignaient dans un liquide sirupeux. Avec ma lampe, j'ai pu examiner certains détails. Par exemple, il existe une sorte de clapet au-dessus de la cavité, à sa partie supérieure. J'ai essayé vainement de l'ouvrir. Un moment, j'ai pensé à mon thermique. Puis, j'ai réfléchi. Si Vüller se trouvait de l'autre côté ? J'ai appelé. Je n'ai perçu aucune réponse. Alors, qu'est-ce que vouliez que

je foute plus longtemps dans le ventre de la termitière ?

Luzzi se frappe le front :

— Vüller est devenu dingue, inconscient ! Il aurait réussi à franchir le clapet ?... Ce clapet que tu n'as pas pu ouvrir.

— Un genre de sphincter, précise Clexon, les trais tirés.

A ce moment, Lisbeth Madwell pousse un hurlement. Sûr. Si Mario Jivara s'était trouvé là, il aurait bondi vers la jeune fille. Il l'aurait serrée contre lui, pour la protéger.

Quel danger la menace ? Clexon pivote, suffoque de surprise. Il assiste à une scène impossible. Or, tous y assistent et tous sont médusés, pétrifiés. Ils ne bougent pas plus que des statues.

Leurs yeux s'exorbitent. Pour la première fois, ils voient une termitière — déjà, elle ne mérite plus ce nom anodin ! — qui s'enfonce dans le sol. Lentement, très lentement. Sa masse s'aplatit, se fond, s'engloutit. Comme un sous-marin s'immerge dans l'eau. Ou comme ces bêtes qui s'ensablent pour échapper à un danger.

Tous, ils regardent, figés. Ils savent qu'ils ne peuvent rien faire. Un moment, Clexon braque son thermique, mais l'image de Vüller se substitue dans son esprit. En détruisant la Chose, il détruirait aussi Vüller. Alors, ne vaut-

il pas mieux laisser les événements suivre leur cours ?

Quand la Chose se fut complètement engloutie, Luzzi réagit le premier. La scène a duré cinq bonnes minutes. Cinq minutes pendant lesquelles ils sont restés les bras croisés, immobiles, déconcertés.

Frank se dandine à l'endroit où a disparu la termitière vivante. Il piétine rageusement la terre fraîche. Ses pieds s'enfoncent, mais il s'en moque. Il réalise que Vüller a creusé sa tombe.

— Pauvre Vüller ! Nous ne le reverrons jamais plus.

Clexon se sent accablé. Il endosse la terrible responsabilité et son rapport prouvera sa culpabilité. Il n'avait pas à laisser un technicien seul, sans protection. Mais c'est Bergsel qui a voulu ça ! Il a refusé la présence d'un agent de la S.S.

— Vous pensiez, Bergsel, que nous étions inutiles ici. Or, si je m'étais trouvé là, moi ou l'un de mes adjoints, je n'aurais pas permis que Vüller s'éloigne de votre groupe.

— Mais Jivara, à la base..., proteste l'ingénieur. Ça ne suffisait pas ?

— Non, ça ne suffisait pas ! tonne John. La preuve. Notre réseau électronique de surveillance visuelle ne couvre pas la totalité de la colline 107. Certaines parties échappent à nos caméras. C'est pourquoi je voulais vous

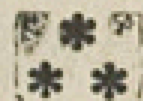
adjoindre l'un de mes hommes. Pourtant, Jivara a signalé que Vüller s'écartait du groupe. Je me suis rendu aussitôt sur les lieux.

L'ingénieur paraît navré. Qui aurait prévu le drame ? Son visage livide prouve qu'il mijote dans un bain de regret.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour..., pour...

— Pour Vüller ? grogne Clexon. Oh ! Je ne vois pas trente-six solutions. Quand cette saloperie de Chose reparaîtra à la surface, nous la capturerons, nous la disséquerons, lambeau par lambeau, jusqu'à ce qu'elle rende sa proie. Vüller, nous le retrouverons toujours, mort ou vif.

Il met en place un tour de garde, jour et nuit. Avec Jivara et Luzzi, il se relaie. Pendant des heures, des jours, sans interruption. En vain. Le sol ne s'ouvre pas. La Chose reste obstinément enterrée. Alors, un découragement progressif s'abat sur la colonie terrienne venue sur Kéra pour le montage d'un relais automatique.



La nuit enveloppe la colline 107. Comme Kéra ne possède aucun satellite naturel, les ténèbres forment une masse épaisse, compacte. Dans le ciel dégagé, les étoiles brillent, lointaines.

C'est une nuit tiède, sans un souffle de vent. Jivara veille près de l'endroit où la termitière vivante s'est enterrée. Il lutte contre le sommeil qui le gagne et trouve le temps terriblement long. Il a l'impression que sa faction est inutile, que la Chose, si elle le voulait, émergerait du sol. Ailleurs, à des centaines de mètres de là. Pourquoi s'obstiner à croire qu'elle resurgira automatiquement à l'endroit même où elle s'est engloutie ?

Enfin ! Clexon poursuit son idée, persuadé que c'est la meilleure. Jivara et Luzzi lui obéissent mais, en fait, leurs tours de garde les lassent. Cent fois, ils préféreraient se prélasser dans leur lit.

Pour chasser l'ennui, Mario pense à Lisbeth. Il l'imagine, couchée à côté de lui, amoureusement serrée, ses lèvres humides à portée des siennes, l'œil enflammé de désir. C'est idiot à quoi il songe. Parce que Lisbeth Madwell est une fille sérieuse et qu'elle refuserait sûrement si Jivara lui proposait de coucher avec elle.

Pauvre Mario ! Sa silhouette se découpe dans l'obscurité et il paraît loin d'imaginer ce qui l'attend. Mieux vaut pour lui. Il tourne en rond, autour d'un périmètre délimité, la main sur la crosse de son thermique. L'oreille tendue, il guette les bruits de la nuit, mais, sur cette satanée planète, le silence le plus absolu

peuple les soirées. C'est sinistre, encore moins rassurant que le hurlement d'une hyène ou le crissement d'un grillon !

En tout cas, le fiancé de Lisbeth Madwell ne soupçonne pas la vérité. Il concentre son attention sur un secteur précis. Or, à deux cents mètres de là, peut-être moins, la terre bouge, remue, sous les efforts répétés d'une créature.

Le sol se craquèle, se creuse par en dessous. Un très léger grattement accompagne cette action. Un observateur comprendrait facilement que quelque chose cherche à sortir de terre. Quelque chose qui n'aurait ni la masse, ni la puissance des termitières vivantes.

Une drôle de créature s'extirpe finalement de sa gangue terreuse, après de longs efforts. Elle possède un corps noirâtre.

Si on la compare avec une espèce terrestre — il faut bien un point de comparaison, n'est-ce pas ? — elle ressemble à un papillon. A ces papillons qui, malhabiles, sortent des chrysalides. Ils sont grotesques, difformes, et n'ont ni la grâce, ni l'aisance des papillons de nuit qui évoluent comme des danseuses.

L'insecte, sorti du sol, reprend ses forces. Il s'immobilise. Il a déployé beaucoup d'efforts pour creuser une galerie souterraine. Comme ses congénères terrestres, son corps est annelé. Deux antennes souples, sensibles, garnissent l'extrémité de sa tête où apparaissent

deux yeux globuleux extrêmement mobiles. Sans doute la comparaison avec un papillon terrestre amène à une idée fausse, erronée.

Celui de Kéra est beaucoup plus gros que n'importe quel insecte de la Terre. Son corps de chenille est noir aussi, comme ses ailes. Dans la nuit, il passe totalement inaperçu, se confond avec les ténèbres.

Jivara ne se doute de rien. Il continue sa ronde inutile et il la continuera jusqu'à ce que Clexon vienne le relever, à l'aube. Il a lui-même remplacé Luzzi, à une heure du matin.

La bête, ayant récupéré, se trémousse à nouveau, se débarrasse des dernières adhérances de terre attachées à ses ailes. Puis, elle déploie celles-ci, silencieusement, exécute un battement préliminaire. Enfin, elle s'élève lentement du sol, retombe lourdement au bout de quelques mètres.

Son vol gauche prouve son inhabileté. Elle exécute probablement pour la première fois cet exercice. Ses ailes possèdent de lourdes membranes, comme la chauve-souris, et développent une envergure considérable.

Néanmoins, malgré cette absence d'agilité, elle récidive. Une fois. Deux fois. Trois fois. A chaque tentative, les mouvements s'améliorent, se perfectionnent. Une meilleure coordination règle l'ensemble des membres, des organes.

Enfin, elle s'envole définitivement, s'éloigne de Jivara qui n'a toujours rien entendu. Un instinct la guide, la dirige, car elle n'hésite pas sur sa direction. Elle pique droit vers la plaine.

Etrange silhouette dans la nuit sombre. A peine un froissement d'ailes crève le silence. Ce corps noir symbolise quelque chose de menaçant, de diabolique.

Le papillon-chauve-souris se dirige vers la base terrienne. Il y parvient bien avant l'aube et il se terre à proximité de la porte close. A moins de dix mètres. Tapi, les ailes repliées, il passe inaperçu.

Que cherche-t-il ? Que guette-t-il ? Menace-t-il sérieusement la communauté des hommes ou bien observe-t-il avec une simple curiosité ces étranges créatures bipèdes venues de l'espace ?

Il attend, patiemment, immobile, pétrifié. Il attend jusqu'à ce que la porte d'entrée de la base s'ouvre, livrant passage à John Clexon.

Un rai de lumière jaune filtre, macule le sol devant la porte. Alors, le curieux insecte prend son vol. A mesure qu'il se rapproche de la clarté, il perd sa couleur noirâtre, devient jaunâtre, prend la teinte de la lumière avec laquelle il se confond très rapidement.

Avant que Clexon ne referme le battant, il s'introduit dans le vaste hall central d'où partent les dix branches de l'étoile qui consti-

tuent le camp. John n'a rien remarqué. Les yeux encore embrumés de sommeil, il se dirige vers l'aire d'envol aménagée aux environs.

Il monte dans l'un des hélicos ovoïdes et va relever Jivara à la colline 107. L'aube ne tardera pas. Déjà, dans le lointain, un zone rougeâtre se dessine, épouse la forme des montagnes. Le ciel pâlit.

Clexon regarde sa montre. Cinq heures quarante-sept. Dans dix minutes, il survolera la colline 107 et Jivara viendra se coucher. Les techniciens ne reprendront le montage du relais qu'à neuf heures.

L'œuf volant décolle à la verticale, s'éloigne à toute vitesse. Son passager ignore qu'une drôle de créature a profité de sa sortie pour s'introduire dans la base. Il serait douteux que, visuellement, les hommes détectent la présence du papillon qui sait parfaitement s'amalgamer aux couleurs ambiantes, en variant à l'infini la pigmentation de sa peau.

Un quart d'heure, vingt minutes plus tard, l'hélico ovoïde de Jivara apparaît dans le ciel maintenant nimbé d'or. Il se pose à côté du puissant astronef elliptique, s'immobilise.

Mario quitte son cocon, referme le cockpit, étouffe un bâillement sonore. D'une démarche fatiguée, harassé par plusieurs heures de garde, il s'achemine vers la base.

Parvenu à deux mètres de la porte d'en-

trée, il s'arrête, prononce un chiffre, un matricule. C'est le « sésame, ouvre-toi ». Le mécanisme électronique du panneau étanche obéit au son de sa voix, réagit.

La porte coulisse, se referme derrière lui automatiquement au bout de quelques secondes. Jivara soupire, enfile le couloir B, violemment éclairé. Un puissant silence émane de la base. Les techniciens, Nora Gordoff, et même Luzzi, dorment encore.

Jivara s'arrête encore devant une autre porte marquée du numéro 9. Il prononce à nouveau un matricule, un indicatif personnel que lui seul connaît et qu'il peut changer à sa fantaisie.

Il entre dans sa chambre. Il n'aperçoit pas qu'il n'entre pas seul, qu'une invisible créature profite de son sillage, volette lourdement autour de lui.

Plutôt si. Mario perçoit quelque chose. Un froissement léger, ténu. Comme un frôlement. Il se retourne vivement, pense que quelqu'un marche à pas feutrés dans le couloir, vérifie qu'il n'y a personne, et finalement soupire en haussant les épaules.

Comme le bruit ne se reproduit pas, il n'attache plus guère d'importance à cet incident. Pourtant, à ce moment-là, Jivara aurait pu encore se sauver. Maintenant, il referme la porte de sa chambre.

Il contemple la photo de Lisbeth sur la ta-

ble de nuit. Il la prend dans ses mains, l'embrasse. Il laisse l'empreinte de ses lèvres sur le verre froid du cadre. Puis, il se déshabille lentement.

Dans la chambre confortable règne une température constante, maintenue par un thermostat d'ambiance. Un hublot ouvre un œil vitreux sur la plaine. A l'horizon, le soleil se hisse, déploie ses rayons, sèche la rosée du matin.

Mario tire les rideaux, masque le hublot. Il a sommeil. Ses yeux s'alourdissent. Il a veillé idiotement toute la nuit, du moins en grande partie, et il pense que Clexon est un imbécile. En agissant comme ça, jamais la termitière qui a absorbé Vüller ne remontera en surface. Aussi longtemps qu'un homme épiera le coin !

Il s'allonge sur le lit, à moitié nu, hésite un moment à se glisser dans les draps. Il tend l'oreille, surprend le même bruissement que tout à l'heure.

Son regard fouille la chambre, ne découvre rien d'anormal. Il en conclut que son organe auditif lui joue un vilain tour et demain, ou plutôt aujourd'hui quand il s'éveillera, il en touchera un mot à Nora Gordoff.

Pour le moment, un besoin de dormir le tenaille. Il ne sait pas pourquoi, mais il ne ressent aucune envie de se glisser entre les draps.

Ses paupières se ferment et il sombre dans le sommeil.

Or, il ignore que le papillon de Kéra s'est posé sur lui. Ailes dépliées, l'insecte recouvre entièrement le corps de l'homme, l'enveloppe. Jivara n'éprouve aucun contact particulier. Il ne se réveille pas.

Il dort paisiblement. La fascinante créature déploie alors une sorte de trompe, terminée par un dard. Elle pique Jivara au cou. Une piqûre imperceptible qui ne provoque aucune réaction chez le Terrien toujours immobile, respiration régulière.

L'énorme insecte injecte un mystérieux liquide à sa proie. Cette sécrétion glandulaire se dilue très rapidement, se diffuse dans le sang de Mario.

— De l'autre côté de la porte, dans le couloir B, des pas résonnent. Ceux de Luzzi. Frank se lève et va prendre son poste dans la salle de contrôle. Une nouvelle journée commence.

Toute la basse bruisse, s'extirpe du sommeil. Des voix chuchotent. Les techniciens, sous la direction de Bergsel, avalent leur petit déjeuner super-concentré et s'apprêtent à gagner le sommet de la colline 107.

Lentement, patiemment, le relais s'édifie. Il faudra plusieurs semaines si aucun incident ne vient interrompre les travaux. L'absence de Vüller nécessitera sans aucun doute une pro-

longation du séjour sur Kéra et l'obligera à un ralentissement du chantier.

Décidés à tout faire pour abréger au maximum leur exil sur la planète, l'équipe quitte la base gardée seulement par Luzzi et par Nora Gordoff. La brutale disparition de Vüller a pourtant ébranlé le moral de ces spécialistes chevronnés.

Dans sa chambre, Jivara dort toujours, couvé par la créature de Kéra qui lui a administré un fluide étrange. En fait, d'où sort cet insecte monstrueux et quel but poursuit-il ?

## CHAPITRE IV

Dans l'après-midi, Luzzi remplace Clexon à la colline 107. Rentré à la base, le chef de la Sécurité avale son repas et passe immédiatement au Central.

Pendant toute la matinée, il n'a rien remarqué d'anormal sur la colline. La termitière qui a « absorbé » Vüller reste obstinément enterrée. Nul doute. Ces saloperies vivent dans le sol aussi bien qu'en surface.

Ses adjoints, Luzzi et Jivara, lui ont encore répété aujourd'hui que les tours de garde étaient inutiles, qu'ils perdaient leur temps et que cette vache de créature trouée sortira ailleurs, lorsqu'elle le voudra.

Clexon ne démord pourtant pas de son idée. Il prétend que la pastille radio-active de Vüller émet toujours son rayonnement à l'endroit où le malheureux technicien a commis son imprudence. Ça signifie que la termitière et sa proie n'ont pas bougé d'un centimètre.

John soupire. L'absence de Vüller crée un froid parmi la colonie entière. Chacun en rejette sur l'autre la responsabilité. Clexon accuse naturellement Bergsel et celui-ci donne tort à l'officier.

Il faudra bien pourtant que le problème trouve une issue, une solution. Cet incident ennuie le chef de la S.S. et il rumine sans cesse. Son caractère s'aigrit et il montre de moins en moins de jovialité. S'il continue comme ça, il tombera dans la dépression nerveuse !

Il s'assied devant ses écrans, le visage fatigué, les traits tirés. Il branche le panoramique. Peut-être, au fond, Luzzi et Jivara ont-ils raison et vaudrait-il mieux interrompre ces tours de garde idiots qui esquintent les hommes ! Visiblement, Mario et Frank en ont marre, pardessus la tête. Ça se lit dans leurs regards. Encore quelques jours de ce régime et la révolte éclatera.

Brusquement, Clexon sursaute. Sur le panoramique, il aperçoit une scène qui le surprend. Jivara, sur l'aire d'envol, monte dans un hélico ovoïde, boucle le cockpit, lance la turbine. Une minute plus tard, il décolle, plafonne un instant au-dessus de la base, puis pique vers la colline 107.

Bizarre. Que manigance Mario ? Il n'a pas

prévenu son chef de ses intentions et cette action personnelle cache quelque chose.

John entre en contact-radio avec l'hélico :

— Hé ! Jivara... Où files-tu comme ça ?

Son adjoint ne paraît pas pris au dépourvu. Il récite, comme une leçon bien apprise.

— Au-delà de la colline 107.

— Au-delà ! Tu es dingue. Que vas-tu foutre là-bas ?

— J'ai espoir de découvrir d'autres termitières. Comme j'en ai marre de rôder dans la base, à ne pas savoir que faire de ma peau, j'ai décidé cette petite exploration.

Clexon prend une rapide décision : sa voix se durcit. Il sent que ses hommes le lâchent et il essaie de les reprendre en main :

— Jivara... C'est un ordre. Reviens immédiatement.

Mario s'obstine :

— Je suis parti, vieux, et j'irai jusqu'au bout. Tu peux toujours me suivre sur l'écran.

— Bon, bon, grommelle l'officier. Tu t'en mordras les doigts. Nous étions copains, Mario. Seulement le règlement m'autorise à te coller un blâme pour insubordination. Or, tu sais ce que peut t'amener un blâme ?

— Evidemment. Je connais tous les points de mon contrat. Un blâme... Ça peut me réduire mon indice de retraite.

— Oui, d'abord, approuve John. Ensuite,

si la commission de discipline se montre particulièrement sévère, si elle juge mon rapport mérité, elle t'enverra sur une planète impossible où le boulot ne sera pas du gâteau comme ici.

La menace n'impressionne pas Jivara qui poursuit sa route, imperturbable. Son chef hausse les épaules, coupe le contact avec lui.

— Après tout, s'il veut jouer au malin, il connaît les risques. Son comportement semble quand même bizarre. Il s'est toujours montré un collaborateur exemplaire, obéissant.

Sur le panoramique, il suit la route de son adjoint, s'aperçoit que celui-ci dépasse la colline 107, sans s'y arrêter. Puis, Mario se pose au fond d'une vallée plus étroite que les caméras des satellites artificiels photographient.

Clexon sursaute encore. Il s'attendait à une après-midi calme, sans histoire. Jivara a décidé de chambouler la monotonie du séjour. Il descend de sa machine, ne prend pas la peine de refermer le cockpit, ignore le thermique pendu à sa ceinture.

Il s'aventure gaillardement vers une demi-douzaine de termitières sorties de terre. Comment a-t-il repéré ces sales bestioles et pourquoi n'en a-t-il pas parlé ?

John s'arrache les cheveux. Jivara devient dingue. Il prend des risques énormes, choisit l'une des termitières, la plus proche, plonge sa

tête dans l'un des orifices béants. Il se hisse, s'allonge sur le ventre, se glisse à l'intérieur du conduit. Il disparaît très rapidement malgré les appels désespérés de son chef.

— Mario ! Mario !

Peut-être a-t-il débranché son talky-Walky afin que personne ne l'importune. Pourtant, il se sent, il se sait épié de la base. Rien, apparemment, n'aurait pu fléchir sa décision. Il était parti avec une idée bien arrêtée.

Maintenant, Clexon ne distingue plus que les semelles de son adjoint. Puis, il ne voit plus rien du tout. Pire. Le bourrelet cartilagineux qui ceinture l'orifice se referme brutalement, coupant ainsi la retraite au malheureux imprudent.

Fébrile, John appelle Luzzi sur les flancs de la colline 107. Il lui explique rapidement ce qui se passe et ajoute :

— Grouille-toi. File dans la vallée...

Il consulte un plan, précise :

— ... La vallée OC. 2. Point M. Je te rejoins le plus tôt possible.

— Qu'est-ce que je dois faire ? s'affole Frank.

— Avec ton thermique, brûle l'orifice qui s'est refermé sur Jivara. N'y mets pas le paquet. Distance minimale... Et puis, et puis... Attends-moi.

Tandis que Luzzi se précipite vers son

hélico, le chef de la S.S. se dresse de son siège, contemple une dernière fois la termitière qui vient d'avaler Jivara. Son visage reflète une terrible anxiété et il marmonne, seul :

— Bon Dieu ! Pourquoi a-t-il fait ça ?

Il appelle, sortant dans le hall central :

— Nora ! Nora !

La jeune fille apparaît, note la figure sombre de Clexon et fronce les sourcils :

— Pourquoi braillez-vous ainsi ?

L'officier la met au courant brièvement. Un détail le tourmente :

— Pauvre Mario ! J'ai peur qu'il ne subisse le même sort que Vüller. Ça m'ennuie pour lui. C'était un brave garçon. Et puis, il était fiancé à Lisbeth. Je ne sais pas comment lui apprendre la nouvelle.

— Laissez-moi cette corvée, dit aimablement Nora Gordoff. Entre femmes, nous... Enfin, j'essaierai de ne pas trop la choquer. Vous croyez qu'il subsiste un espoir de tirer Mario de là ?

John grimace :

— Je l'espère. Ça dépendra de la promptitude de Luzzi. Il sera avant moi sur les lieux.

La biologiste se frappe soudain le front. Quelque chose, un détail, lui revient en mémoire. C'était juste avant le déjeuner de midi.

— Jivara m'a demandé de lui examiner les oreilles.

— Voilà une consultation bizarre, sourcille Clexon.

— Il vous a donné un prétexte ?

— Oui. Quand il est rentré, ce matin à l'aube, il a perçu un bruit étrange, comme un bourdonnement, dont il n'a pu définir l'origine. Alors, il a cru que ça venait de ses oreilles.

Le visage de l'officier se rembrunit. Ce comportement de son adjoint, préludant à celui de l'après-midi, reste inexplicable. Jivara ne doit pas être dans son assiette.

— Vous n'avez examiné que ses oreilles ?

— Non. Je lui ai fait passer quelques tests de routine. Je n'ai rien découvert. Sa tension aussi était normale. J'ai pensé, lorsqu'il était parti, que j'aurais pu effectuer un prélèvement sanguin, pour analyse. Mais pour une simple hallucination, cela en valait-il la peine ?

— Evidemment, Nora, soupire le chef de la S.S. Son état ne nécessitait quand même pas une analyse immédiate. Malheureusement, nous n'en saurons pas plus long sur lui... Bon, je file rejoindre Luzzi. Je vous donnerai des nouvelles. Restez à l'écoute.

Clexon sort en vitesse comme s'il avait le feu aux fesses. Il ressasse ce que vient de lui révéler Nora Gordoff. Détail apparemment insignifiant, certes, mais qui prouve déjà que le comportement de Jivara se modifiait.

Il grimpe hâtivement dans son hélico, broie

du noir. Idiotement, il pense que la biologiste reste seule à la base et court un danger. Puis, il écarte cette idée, se traite de trouillard et de pessimiste. Il n'existe pas une chance sur cent, sur mille, et même davantage, pour qu'une termitière vivante franchisse le sas du camp. En riant lugubrement, il imagine l'une de ces masses énormes, maladroites, entrant dans le hall central, cherchant une proie...

Son rire se tarit. Il s'absorbe dans la conduite de son appareil, décolle, pique vers la colline 107, constate que les techniciens poursuivent leur travail dans l'ignorance de ce nouveau drame. Pauvre Lisbeth ! Elle aura un chagrin du diable en apprenant la nouvelle. Heureusement que Nora l'avertira avec ménagement...

Il enregistre soudain la voix fiévreuse de Luzzi :

— John ! John ! Je..., je n'ai plus le temps. Trop tard !

— Quoi, trop tard ? Que se passe-t-il ? grogne Clexon, inquiet, mettant le cap sur la vallée OC. 2.

— La termitière qui a avalé Jivara..., halète Frank. Elle s'enfonce dans la terre.

L'officier sent une sueur froide sur son front. Il plafonne au-dessus du point M, aperçoit en bas l'hélico de Luzzi. En vitesse, il atter-

rit, s'extirpe de son véhicule et se précipite, pistolet au poing.

Il aperçoit juste le sommet supérieur de la termitière qui disparaît dans le sol. Il vocifère :

— Nom de D... ! Tu n'as pas tiré ?

— Non..., bredouille Luzzi, pâle comme un mort, hébété. Quand je suis arrivé, je me suis trouvé en présence de plusieurs termitières. Six exactement. Je ne savais pas laquelle avait absorbé Mario. J'ai fait le tour des six, avec précaution. Toutes avaient leurs orifices fermés. Alors, j'ai hésité... Puis, j'ai vu l'une d'elles qui...

Il s'arrête, avale sa salive avec difficulté. Ses yeux ronds se fixent sur le sol où la créature a disparu, emportant Jivara.

— D'autant plus que je n'ai rien décelé d'anormal dans son organe auditif. Mario venait de se lever et il avait la bouche encore pâteuse. J'ai pensé qu'il avait fait un cauchemar.

— Qu'est-ce qui a passé par la tête de Mario ? hoquette-t-il.

Clexon essuie la sueur qui l'inonde. Il fusille du regard les cinq autres termitières, immobiles, cavités obturées. La colère l'envahit :

— Tu veux que je te dise ? Ces saloperies vivantes se concertent toutes pour nous emm... ! Elles ont bouclé leurs orifices pour que tu ne

reconnaisses pas laquelle des six avait avalé Jivara.

Il brandit son thermique, vitupère :

— Eh bien ! tant pis pour Mario, mais ces bestioles vont payer la disparition de notre ami !

Il appuie sur la détente, cinq fois de suite, sous l'œil de Luzzi effrayé. Cinq fois, une onde thermique gicle silencieusement du pistolet et, l'une après l'autre, les termitières s'écroulent, brûlées. Elles ne sont plus qu'un tas de cendres noirâtres, rapetissé, odorant, d'où s'échappe un filet de fumée.

— Si tu t'es trompé, ânonne Frank. Si tu as détruit la Chose qui a capturé Mario...

— Tant pis, dit froidement Clexon, rengainant son arme. Mais j'ai ôté ces saloperies de ma route. Et chaque fois que j'en verrai une...

Il consulte son bio-test portatif. Une minuscule aiguille bouge sur un cadran tandis qu'un voyant se colore.

— Luzzi ! remarque-t-il d'une voix rauque, index pointé vers le sol. Mario est là, sous nos pieds. Il n'a pas été brûlé par le thermique.

Cette constatation ne résout rien. Rien du tout. Au contraire. Elle donne une image hideuse de l'agonie du malheureux Jivara. Après Vüller, la communauté des hommes se

désagrège lentement. D'autant plus que la nuit suivante, à la base, le diabolique insecte noir pique une nouvelle victime...

*
* *

— Tu le localises ? s'impatiente Clexon, attentif devant l'écran de l'amplificateur de brillance.

— Oui, attends..., dit Luzzi, opérant divers réglages.

Il manipule des boutons sur un clavier. Un point lumineux apparaît alors, crépite, isolé. Un numéro d'ordre fulgure également au-dessus du témoin.

— C'est lui, Fredel, confirme Frank.

Clexon hoche la tête, soupire. Ces histoires répétées le vieillissent d'un coup de plusieurs années. Lui qui se targuait de n'avoir aucun cheveu blanc pourrait bien réviser son jugement. Des cheveux, il commence à s'en faire...

Un autre appareil de contrôle fournit les coordonnées du point lumineux. Sur une carte quadrillée, John se repère très rapidement.

— Bon sang, qu'est-ce qu'ils ont pour aller dans la vallée OC. 2 ?

— C'est sûrement à cause des termitières, suggère Luzzi.

— Des termitières ? Je les ai toutes anéanties.

— Il en aura poussé d'autres, depuis.

L'officier pose ses mains sur ses hanches. Le problème le dépasse et il donnerait volontiers sa langue au chat, s'il en existait un sur cette maudite planète.

— Tu crois donc que ça pousse comme des haricots !

Il gémit, les mains tordues :

— Je ne m'illusionne pas. La caméra ne renvoie aucune image. Pourtant, nous décelons la radio-activité de Fredel, au point L. Par conviction, nous nous rendrons sur les lieux mais nous serons déçus. Amèrement déçus.

La pendule marque huit heures du matin. Une nouvelle journée commence. Une mauvaise journée. L'émoi règne à la base. Il manquait un technicien ce matin, au petit déjeuner. Fredel, trente ans, sain de corps et d'esprit, qui connaît à fond son métier.

D'habitude, Fredel est l'un des premiers levés. Pas un fainéant. Il mettait toute la gomme pour terminer le relais au plus vite. Aussi, Clexon a pensé immédiatement que le technicien était malade. Il a couru à sa chambre, a appelé. Personne n'a répondu. Comme il ignore l'indicatif du dispositif électronique, il a utilisé la clémettrice qui ouvre toutes les portes. Cette clé reste entre les mains du service de Sécurité, notamment de Clexon.

Mais personne dans la chambre de Fredel.

Le lit défait prouve que le spécialiste a bien dormi à la base. D'ailleurs, ses camarades confirment qu'ils l'ont vu se coucher, hier soir. A ce moment-là, il était encore parfaitement normal et rien ne laissait soupçonner le drame.

Maintenant, le chef de la S.S. comprend que Fredel a quitté la base, en douce, subrepticement, sans alerter personne. Pourquoi ? C'est une question insoluble. Mais le technicien s'est débiné sûrement alors qu'il faisait encore nuit. Un contrôle n'existe pas à la porte d'entrée. Il suffit de connaître l'indicatif d'ouverture et de le prononcer à voix haute.

Bergsel apparaît au Central, pâle, défiguré. L'anxiété tord ses traits. Il a déjeuné de mauvais appétit.

— Du nouveau ?

— Oui, oui, apprend Clexon avec un soupir. Fredel se balade dans la vallée OC. 2.

— Comme Jivara ? sursaute l'ingénieur.

— Comme Jivara.

— Enfin, il faut le rattraper, le raisonner !

L'officier crache le morceau sans enthousiasme. Mais Bergsel doit savoir la vérité. Pas facile à annoncer. Enfin, il se décide après une longue hésitation. Son front s'assombrit :

— Le panoramique reste vierge de toute image concernant Fredel. Par contre, sa pastille radio-active nous a permis de le localiser.

Comme Jivara, il s'est foutu dans une termitière sans songer un instant au danger.

L'ingénieur lève les bras au ciel :

— De l'inconscience !

— Oui, de l'inconscience, approuve Clexon. Ça signifie que notre comportement se modifie, que, progressivement, nous serons tous atteints de la même maladie.

Les yeux exorbités, Bergsel ressent une boule sur l'estomac. Son repas ne descend pas. Il regarde stupidement le panoramique braqué sur la vallée OC. 2. Un voile de pluie obscurcit l'écran. Il flotte à pleins seaux et, malgré ce temps de chien, Fredel a quitté la base pendant la nuit, seul. C'est invraisemblable !

La voix de l'ingénieur devient doctorale, grave :

— Mes collaborateurs et moi avons décidé d'interrompre la construction du relais parce que notre sécurité ne semble plus assurée. Débrouillez-vous comme vous voudrez, Clexon, mais je ne peux pas exposer la vie de mes compagnons.

John s'attendait à cette explication orageuse. Il ricane. Il ricane parce qu'il tient en réserve un argument-massue. Ses lèvres se retroussent comme celles d'un singe. Décidément, entre les deux hommes, le fossé s'agrandit.

— Je vous fais remarquer, Bergsel, que Fredel a quitté la base tout seul, sans m'en

informer, de son propre gré. Or, le règlement de sécurité stipule que tout homme qui s'éloigne du camp doit alerter mon service. Mon autorité ne prévoit pas des mesures draconiennes, comme l'internement forcé, par exemple.

L'ingénieur fait marche arrière :

— D'accord pour Fredel. Mais pour Vüller ?

— Ah ! Non ! s'emporte Clexon. Vous n'allez pas recommencer ! Vous refusiez ma protection, prétextant que vous vous sentiriez au bagne si quelqu'un vous surveillait. Moi, je vous aurais averti. Vos paroles ont été enregistrées sur magnéto.

Bergsel serre les poings de rage :

— Comment, vous...

— Je prends mes précautions et je décline certaines responsabilités. Cela, vous le saviez parfaitement avant le départ. En établissant mes rapports, j'adresse toujours des preuves concrètes. Or, rien de plus explicite qu'une bande magnéto.

L'ingénieur perd de son arrogance au fil de la conversation. Il se raccroche maintenant à un espoir, à un seul espoir. Clexon et Luzzi restent leur unique sauvegarde à tous.

— Ecoutez..., halète-t-il. Je mésestimais les dangers que nous courions. Mais la note de service...

— D'accord, coupe l'officier. La note de

service a faussé le jeu, j'en conviens. Si vous devenez compréhensif, tout s'arrangera peut-être. Des mesures sévères s'imposent.

— Dictez vos ordres, Clexon.

Une certaine satisfaction éclaire le visage du chef de la S.S. Il n'ignore pas les difficultés qui l'attendent. Mais il s'apprête à la lutte. Avec la collaboration de tous, il obtiendra sûrement des résultats positifs.

— Interdiction de quitter la base, décrète-t-il. Sous aucun prétexte. Je filtrerai personnellement les entrées et les sorties. *Secundo :* nous allons fouiller tous les labos, tous les dépôts, toutes les chambres. Je me souviens que Jivara a expliqué à Nora Gordoff qu'il avait perçu une sorte de bourdonnement.

— Vous attachez de l'importance à ce détail ? s'étonne l'ingénieur. Nora croit que Jivara a été l'objet d'une déficience psychique.

— Dites qu'il était dingue si c'est ça que vous pensez ! Je ne le soutiens pas particulièrement parce qu'il appartient à mon équipe. Seulement, je note son comportement. Après s'être fait examiner les oreilles, il s'est rendu dans la vallée OC. 2.

— Comme Fredel ! ajoute Bergsel.

— Oui, comme Fredel, répète Clexon. Coïncidence ? Je ne pense pas. Plutôt une action concertée. Jivara et Fredel n'avaient plus guère conscience de ce qu'ils faisaient.

Le chef de la S.S., Luzzi, et tous les techniciens parcourent alors la base de fond en comble. Ils cherchent dans des endroits impossibles, dans les moindres recoins, fouillent partout. Sans résultat. Aussi l'ingénieur ne manque pas l'occasion pour se gausser de Clexon :

— Eh bien ! vous voyez... Le bourdonnement entendu par Jivara. C'était le produit de son imagination.

Ecœurés, déçus, les deux hommes du groupe Sécurité reviennent au Central. Ils repèrent à nouveau Fredel grâce à sa pastille radio-active.

— Pour lui... Qu'est-ce qu'on fait ? demande Luzzi. Ses copains nous font des drôles de trombines. Ils prétendent que nous le laissons tomber.

Clexon se trouve dans un grand état d'énervement. Tout le monde lui tombe sur le dos, injustement. Visiblement, la panique s'installe à la base. Il faut absolument renverser la situation avant qu'elle ne devienne franchement dramatique.

Une éclaircie apparaît dans le ciel. Les nuages se déchirent et l'officier décide :

— Allons-y, soupire-t-il. Filons dans la vallée OC. 2. Point L. Mais pour des prunes.

Les minutes suivantes donnent raison à Clexon. Au point L, il existe effectivement un trou fraîchement creusé dans le sol et les bio-

tests prouvent que Fredel a bien été avalé par une termitière. Plus exactement, c'est le malheureux technicien qui s'est jeté dans la gueule du loup. A croire que sa raison, comme celle de Jivara, chancelait, qu'il ne possédait plus sa tête à lui...

Toute la journée, la pluie hachure l'horizon, alterne avec de rares éclaircies. De toute façon, le mauvais temps aurait empêché le travail au sommet de la colline 107.

Ce soir-là, lorsque l'officier de la S.S. regagne sa chambre, il ne remarque pas le diabolique papillon, l'Umib, qui a choisi Clexon comme sa prochaine victime.

Pourtant, l'Umib, ailes repliées sur son corps annelé, attend patiemment au-dessus de la penderie. Il a pris la teinte jaune de la lumière et passe inaperçu. Invisible, il guette, menace terrible suspendue sur la tête de l'homme.

Quand John se couche, l'énorme insecte déploie ses ailes, émet un léger bourdonnement qui intrigue le Terrien. Celui-ci sent soudain un immense bien-être l'envahir. Il s'allonge sur son lit, ferme les yeux, plonge dans un sommeil voluptueux.

Pourtant, à hauteur du cou, une minuscule piqûre dessine un impact rougeâtre qui disparaîtra dans une heure. Juste à côté de la veine jugulaire. L'Umib a inoculé son fluide pour la troisième fois.

## CHAPITRE V

Quand Clexon se réveille le lendemain, il n'éprouve aucun symptôme particulier. Il se sent même dans une forme extraordinaire et possède une lucidité d'esprit étonnante.

Il se lève, passe une robe de chambre, exécute une toilette rapide. Devant la glace, il regarde son visage d'homme de quarante ans, observe ses traits un peu grossiers et se demande pourquoi Nora ne le trouve pas à sa convenance.

Il hausse les épaules. Cette désaffection de la part de Nora ne l'afflige pas profondément et il laisse sa chance à Bergsel. En réalité, entre l'ingénieur et la biologiste, rien ne confirme la moindre ébauche d'idylle. Alors, John se fait peut-être tout simplement des idées.

Lavé, rasé, il ne remarqua pas en tout cas

la piqûre de l'Umib, au cou. Aucune trace n'apparaît. Ou alors, il aurait fallu le secours d'une loupe pour découvrir quelque chose. Ni douleur, ni gêne.

Il rejoint les techniciens au réfectoire. Par les hublots entre un jour maussade, mais il ne pleut pas. Bergsel et ses collaborateurs se demandent s'ils pourront travailler aujourd'hui. Bien peu sont chauds pour se pointer sur la colline après la dernière aventure survenue à Fredel.

L'entrée de Clexon dans la salle à manger jette un froid. Immédiatement les conversations tarissent. John comprend qu'un certain malaise plane sur la communauté et il tente de le dissiper. Sa voix se force à la jovialité :

— Ne me regardez pas avec ces yeux méchants. Je ne tiens pas à être tyrannique envers vous. Au contraire. Ce qui arrive ne m'incombe pas forcément. Ne me collez pas tout sur le dos.

Il s'assied à la table. Sans rancune, Lisbeth Madwell lui sert du café. Ses yeux rougis prouvent qu'elle a pleuré. La disparition de Mario l'a profondément affectée. Elle espérait bien l'épouser au retour. Voilà que son avenir s'effondre, mais elle ne tient pas Clexon pour responsable. Elle met même les choses au point :

— Nous ferions mieux de nous serrer les coudes au lieu de nous jeter la pierre.

John avale une gorgée de café :

— Ecoutez donc la voix de la sagesse qui parle par la bouche de Lisbeth. Nous n'arriverons à rien en nous chamaillant. Vous voulez tous foutre le camp de Kéra ?

La question rallie l'unanimité et Bergsel ajoute :

— Le plus tôt possible.

— Bon, acquiesce l'officier. Seulement le Service nous a envoyés ici pour édifier un relais. Ce relais représente un jalon indispensable pour les astronefs qui circuleront dans ce coin de la galaxie. Sans lui, la sécurité des vols ne sera pas assurée. Aussi, si nous rentrions sans avoir effectué notre mission, nous ne recevrions pas des compliments. En bloc, nous serions mutés dans une autre activité. C'est ça que vous cherchez ?

Encore une fois, l'unanimité se fait autour de ces arguments. Clexon en tire une certaine autorité et marque un point. Il ne désespère pas de convaincre ses compagnons. Il bat le fer pendant qu'il est chaud et poursuit :

— Alors, je vous invite à reprendre dès aujourd'hui la construction du relais. Plus tôt vous aurez terminé, plus tôt nous décamperons.

Le programme allèche les techniciens, mais l'un d'eux objecte :

— Ne pourriez-vous pas demander des instructions à B.O.M.-16 ?

B.O.M.-16 est une base permanente terrestre située sur le système solaire voisin de Kéra, à six années de lumière. Poste avancé de la civilisation, elle symbolise la présence des hommes dans le cosmos, à des distances sans cesse accrues de la planète-mère.

— B.O.M.-16, explique le chef de la S.S., n'est pas compétent. Il n'agirait que comme intermédiaire. Les instructions devraient venir de la Terre. Même par ondes accélérées, cela exigerait un certain temps, plusieurs jours. Du temps perdu. Du temps que nous passerions ici, à nous ronger les sangs.

— B.O.M.-16 pourrait envoyer une commission d'enquête, argue Nora Gordoff.

— Pour justifier mon incapacité ? grommelle Clexon. C'est ce que vous cherchez, hein ? Mon remplacement par un autre officier du groupe. Vous croyez donc que je me croise les bras, que j'abdique. Détrompez-vous. Je tiens à venger la disparition de nos compagnons, de Jivara en particulier qui appartenait à mon service.

A l'évocation de Mario, Lisbeth Madwell renifle. Elle tamponne son nez avec un mouchoir et Bergsel soupire, trouve la discussion stérile :

— Ça va, Clexon, ne vous vexez pas. Nous

constatons simplement que le problème nous dépasse tous. Tous, sans exception. Mais si vous croyez que nous devons reprendre le travail...

Ils se mettent d'accord. Une heure plus tard, les techniciens prennent le chemin de la colline 107 et Luzzi les accompagne. Sa mission consiste à surveiller les environs, à empêcher une termitière d'approcher et de la détruire le cas échéant.

La journée s'achève sans le moindre incident. Malgré une abondante couche de nuages, le temps n'a pas été pluvieux et n'a pas interrompu les travaux. Déjà, au sommet de la colline, l'infrastructure du relais se dresse. Une antenne métallique de trente mètres de haut, surmontant une tour.

Une certaine détente anime le repas du soir. Bergsel suppute qu'il faudra encore une bonne quinzaine pour l'achèvement du relais et les essais nécessaires. C'est encourageant car le séjour sur Kéra ne devient pas une partie de plaisir, pour personne. L'angoisse subsiste, bien que cette calme journée augure mieux l'avenir.

L'après-midi, Clexon a remplacé Luzzi sur la colline. Rien dans son attitude n'indique qu'il a été piqué par l'Umib, qu'un fluide coule dans ses veines. L'officier serait-il réfractaire au mystérieux liquide injecté par l'insecte ?

Le lendemain, les hommes notent avec plai-

sir le retour du soleil. Très tôt, plus tôt que d'habitude, ils gagnent le lieu de leur travail. Clexon joue les anges gardiens.

Il fait les cent pas autour du relais. Visiblement, il trouve le temps long. Cette nuit, personne n'a ressenti la funeste idée de quitter la base. A croire que Jivara et Fredel ont été les seuls à avoir le cerveau dérangé.

Pourtant, John sent confusément qu'aujourd'hui il doit se passer quelque chose. Il ne définit pas quoi, mais une intuition l'avertit. Jamais son esprit n'a été aussi net, aussi clair. Il ignore que, cette nuit encore, l'Umib était au rendez-vous dans sa chambre, que la bizarre créature l'a encore piqué, au même endroit.

Dix heures à sa montre. Lisbeth Madwell s'approche de l'officier :

— Monsieur Clexon... Je peux m'éloigner cinq minutes ?

Elle désigne le talky-walky qu'elle porte en bandoulière et explique :

— Ordre de Bergsel. Je dois m'assurer que certaines installations fonctionnent, qu'elles reçoivent bien les ondes.

— Vous allez loin ?

— Non. A trois ou quatre cents mètres.

— Je préférerais vous accompagner.

Lisbeth ne refuse pas :

— Comme vous voudrez.

John contacte la base :



— Luzzi ?

— Oui, oui, c'est moi.

— Tu nous vois ?

— Comme si j'étais à vos côtés.

— *O.K.* Prends le sommet de la colline en charge pendant que j'accompagne Lisbeth. Ne t'inquiète pas. C'est une opération prévue au programme, mais des précautions s'imposent.

Satisfait, Clexon interrompt l'émission avec Luzzi. Il se tourne vers la jeune fille :

Eh bien ! allons-y.

Bergsel, en les voyant s'éloigner, leur adresse un petit geste d'amitié. Tous deux disparaissent très rapidement aux yeux de leurs compagnons. Mais si l'on observe de plus près le regard de Lisbeth, on s'aperçoit qu'il brille étrangement.

Ils descendent au fond d'une gorge. John se retourne :

— Personne ne nous suit, dit-il. Je croyais que Bergsel se méfierait.

— Je vous assure, c'est lui qui m'a suggéré cette mission. J'ai accepté.

Elle déplie l'antenne de son talky-walky. L'officier hoche la tête :

— A quoi bon, Lisbeth.

— Oh ! Mon Dieu ! sursaute-t-elle, son geste en suspens.

Elle regarde fixement le sol, le sol meuble d'où émerge lentement une termitière vivante.

La scène la fascine tandis que John reste impassible. Enfin, au bout de quelques minutes, la Chose s'immobilise, ses deux mètres cinquante hors de terre. Tous ses orifices sont encore fermés.

Mais ils s'ouvrent, l'un après l'autre, avec un bruit sec. Le chef de la S.S. tapote l'épaule de la jeune technicienne. Il contemple son visage un peu crispé :

— Du courage, Lisbeth.

Elle soupire avec tristesse, quitte son talky-walky. Elle obéit à une sorte de voix intérieure, ne s'y soustrait pas. Ses gestes lents prouvent qu'elle agit sous l'effet d'un certain fluide. Elle ne s'énerve pas.

— Comme Mario ! dit-elle.

— Oui, comme Mario.

Elle marche vers la termitière baveuse, s'arrête, se retourne vers son compagnon :

— Mais vous, Clexon...

— Oh ! Moi... J'ai une autre mission.

— Comment expliquerez-vous à Bergsel ma disparition ?

— Ne vous tracassez pas. Je vous jure, Lisbeth, que nous nous retrouverons un jour ou l'autre, dans d'autres circonstances, en tout cas sous une forme différente de la nôtre.

Sans l'ombre d'un regret ou d'une appréhension, elle introduit sa tête dans l'un des orifices béants. Puis, ses épaules, sa taille,

ses jambes suivent. Elle disparaît très rapidement.

Clexon n'esquisse pas le moindre geste. Impassible, il assiste à cette scène fantastique, éprouve même une certaine satisfaction. Normalement, il aurait dû empêcher Lisbeth de commettre sa folie. Car la jeune fille avait été piquée cette nuit par l'Umib. Seulement, l'officier ne possède plus sa tête à lui, ni même son corps. Devenu un auxiliaire inconscient au pouvoir d'un monstrueux insecte, il va consacrer désormais sa vie à la libération des Umibs.

Ayant totalement absorbé sa proie, la termitière obture ses orifices, s'enterre. John la regarde disparaître sans émotion. Le talky-walky gît sur le sol, seul vestige de la technicienne.

Alors, John s'allonge à côté du poste émetteur-récepteur. Il prend la position d'un homme vaincu par un sommeil irrésistible, laisse s'écouler les minutes.

Là-haut, sur la colline 107, Bergsel appelle vainement Lisbeth Madwell. Intrigué par ce silence, il informe ses compagnons et tous descendent vers le lieu où Lisbeth et Clexon ont disparu.

Finalement, ils découvrent l'officier inanimé. Puis, le talky-walky de la jeune fille. Bergsel devine un nouveau drame malgré la présence de Clexon.

Les techniciens remontent l'officier vers le

relais. De la base, Luzzi assiste au dernier épisode de cette scène. Il comprend que quelque chose ne tourne pas rond, saute dans son hélico et rejoint la colline 107.

Il se penche sur le corps figé de son chef, vérifie que le cœur bat, soupire :

— Il vit. Transportons-le à la base. Il faut que Nora l'examine.

Bergsel, les deux autres techniciens et Luzzi regagnent en hâte le camp. Quand Nora Gordoff les voit arriver, une terrible anxiété l'envahit. Elle regarde avec envie par le hublot, du côté de l'astronef. Elle espère que cette fois, B.O.M.-16 ordonnera impérativement le départ de Kéra avant que toute la colonie ne soit dévorée par les termitières.

***

Nora palpe, ausculte Clexon. Elle s'aide d'appareils électriques, mais son examen s'avère négatif. Elle hoche la tête :

— Tranquillisez-vous, John. Vous n'avez rien. Absolument rien.

L'officier se dresse de la couchette où il est allongé, dans le cabinet de consultations. Son œil un peu hagard se promène autour de lui, aperçoit des visages connus. Bergsel, Luzzi. Il réalise. Plus exactement, il simule un retour

à la lucidité. Car, en vérité, il n'a jamais perdu connaissance.

Il se passe la main sur le front, bégaie :

— Que m'est-il arrivé ?

— Tu n'as rien, John, rien du tout ! répète Luzzi. Remets-moi, mon vieux. Tu nous as foutu une sacrée trouille.

Nora range son matériel, soupire :

— Tension, pulsations cardiaques normales. Je n'y comprends rien.

Elle s'approche du patient :

— Vous rappelez-vous de quelque chose, Clexon ?

Celui-ci saute à bas de la couchette, fléchit légèrement sur ses jambes. Il s'accroche à l'épaule de Luzzi, poursuit sa petite comédie ; Il cherche dans ses souvenirs, fronce le sourcil :

— Attendez... Oui, je me souviens. C'était précisément au moment où la Chose émergeait du sol. Enfin, la termitière vivante... Je la voyais surgir de terre, énorme, baveuse. Alors, un sommeil irrésistible m'a terrassé.

— Mais Lisbeth... Lisbeth..., répète inlassablement Bergsel. Vous étiez avec elle. Elle devait m'appeler par talky-walky.

— Oui, acquiesce John. Je ne sais plus très bien comment les choses se sont passées. Quand les « bouches » de la termitière se sont ouvertes, avec un bruit sec, Lisbeth s'est pré-

cipitée vers la Chose. J'ai voulu la retenir. C'est alors que, d'un coup, tout a tourné autour de moi.

Lisbeth Madwell, dit Luzzi, pâle. Tu sais ce qu'elle est advenue ?

— Oh ! Je m'en doute, ment Clexon.

— La termitière l'a capturée. Quand je suis arrivé sur les lieux, il ne subsistait qu'un large cercle de terre fraîchement remuée. Mon bio-test captait le rayonnement de notre malheureuse amie.

Le chef de la Sécurité feint l'effondrement. Ses épaules se voûtent, sa voix se brise :

— Pauvre Lisbeth. Elle a rejoint Mario...

Bergsel tourne en rond dans le cabinet, affiche une grande nervosité. Il constate que son équipe s'ampute régulièrement de ses membres. Ils ne sont plus que trois pour achever le relais.

— La moitié de mon groupe a disparu. Avec un effectif aussi réduit, je n'achèverai pas la construction du relais avant...

Il réfléchit quelques secondes, précise :

— Heu..., avant un bon mois, sinon davantage. Or, d'ici là, les termitières auront achevé de nous décimer. Ça ne peut pas durer ainsi, Clexon.

Ce dernier hausse les épaules, impuissant :

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Après tout, c'est vous le responsable de

notre sécurité, non ? Prenez les mesures qui conviennent. Alertez B.O.M.-16 et expliquez-leur ce qui se passe. Dites-leur qu'ils envoient une autre équipe de techniciens. Et des soldats, s'il le faut !

— Des soldats ? sursaute John. Vous croyez que B.O.M.-16 va sacrifier une section de bonshommes pour une planète comme S.X.235 qui, logiquement, ne comporte aucune difficulté ?

— Pas de difficulté ! tonne l'ingénieur. Comme vous y allez !

— D'accord. Mais faites admettre ça à B.O.M.-16. Ils enverront d'abord une commission d'enquête.

Luzzi prend nettement parti pour Bergsel, surtout depuis la disparition de Lisbeth Madwell. Il ne s'attend guère à une modification de la situation dans les jours suivants. Mieux. Il s'attend plutôt à une détérioration graduelle, se montre persuasif :

— Je pense que Bergsel a raison, John. Nous devrions informer B.O.M.-16 des événements et ils prendront la décision qu'ils voudront.

Lâché, abandonné par son adjoint, Clexon cède. Parce qu'il comprend qu'il ne peut guère faire autrement. Parce que Nora Gordoff, suspendue à ses lèvres, guette une réponse positive.

— Bon, je m'incline devant la majorité. Mais ne croyez pas que la commission d'enquête opérera un miracle. Elle ne résoudra pas le problème et sa venue ne pourra que prolonger notre séjour ici.

Pourtant, malgré ses déclarations qui prouveraient plutôt le contraire, le chef de la S.S. paraît satisfait. Son intention était d'ailleurs d'attirer un second astronef sur Kéra, mais il se réservait encore un délai. Ses compagnons l'obligent à brûler les étapes.

— N'espérons pas la venue de la Commission avant plusieurs jours. Une bonne semaine, sinon une quinzaine.

— Envoyez toujours le message, conseille Bergsel.

Clexon passe au Central. Par le truchement de la grande antenne qui surmonte la base, il lance un appel à travers le cosmos, par ondes accélérées. Cette méthode permet aux signaux lumineux de parcourir plus de trois cent mille kilomètres à la seconde. Heureusement. Sinon les voyages interstellaires ne seraient pas possibles.

Il se retourne vers Luzzi :

— B.O.M.-16 ne captera pas notre message avant quarante-huit heures. Dans quatre jours, nous aurons la réponse par l'intermédiaire du subespace.

Du coup, la communauté terrienne de Kéra

se sent beaucoup moins isolée. Elle reprend confiance et Clexon persuade les techniciens de poursuivre la construction du relais.

Malgré leur répugnance à quitter la base, ils acceptent. Tous trois travaillent d'arrache-pied, persuadés que B.O.M.-16 trouvera une solution à leurs problèmes. Peut-être même les chefs hiérarchiques décideront-ils l'abandon pur et simple du relais.

Le lendemain, en tout cas, les deux derniers techniciens disparaissent. Bergsel reste seul au sommet de la colline. Il n'a pas vu s'éloigner ses compagnons. Il est vrai qu'à ce moment-là, précisément, Clexon s'entretenait avec lui et captivait son attention.

Cela s'est passé de la façon la plus simple du monde. L'insecte, toujours présent dans la base, s'est introduit dans l'une des chambres selon la méthode habituelle. Il a piqué le technicien.

Pour l'autre, Clexon est intervenu. Au milieu de la nuit, il a frappé à la porte du second spécialiste. Celui-ci a ouvert sans méfiance, les yeux battus de sommeil, croyant que quelque chose de grave se passait.

L'officier a prétexté qu'il effectuait une ronde, s'assurant que tout le monde était là. Son intervention n'attira donc pas l'attention, ne suscita aucune méfiance. Ainsi, l'Umib a

pu inoculer son fluide à une seconde victime, dans la même nuit.

Les affres de l'angoisse étreignent maintenant Bergsel. Dans la casemate du relais où d'innombrables fils électriques se croisent et s'entrecroisent, il contemple l'officier avec une sorte de terreur dans le regard.

— C'est votre faute, Clexon. Vous avez laissé partir ces deux malheureux et vous saviez très bien quels dangers ils couraient. Je vous tiens pour entièrement responsable de ce qui arrive et croyez-moi, lorsque la Commission d'enquête arrivera, je ne me priverai pas pour leur expliquer votre incompétence.

John reste impassible. La menace ne l'affecte pas. Il croise les bras sur sa poitrine, observe l'ingénieur avec ironie, d'un air triomphant.

— Vous n'aurez pas cette peine, mon cher. Parce que lorsque la Commission arrivera...

Bergsel recule au plus profond de la casemate. Il s'entortille les pieds dans un réseau de fils qui traînent par terre. Il chancelle, se raccroche *in extremis* à un tableau d'ébonite. La sueur envahit son visage et il halète :

— Pour quelle organisation travaillez-vous, Clexon ?

Un rire gras s'échappe de la bouche de l'officier. La méprise l'amuse énormément et il rectifie :

— Vous me prenez pour un espion, un saboteur ? Très drôle, Bergsel. Infiniment drôle.

A ce moment, un léger bourdonnement emplit la salle. Il semble à l'ingénieur que quelque chose est entré par la porte ouverte, mais il ne définit pas quoi. Il distingue vaguement un halo vers le sommet de la voûte.

— Vous entendez ? dit Clexon, cynique. Ce bourdonnement... Comme Jivara. Il n'avait pas rêvé. Je vous apprends, mon cher, que vous allez participer à une œuvre immense, à la libération de tout un peuple. Celui des Umibs. Cham se trouve actuellement dans cette pièce. Ne vous affolez pas. Il ne cherche pas votre mort. Mais chaque fois qu'il pique un humain, il libère l'un de ses congénères.

Ce discours étonnant plonge l'ingénieur dans un bain de consternation. Ses yeux s'ouvrent, immenses. Brusquement, quelque chose le heurte. Quelque chose d'onctueux, d'humide.

Il fait un écart, s'empêtre dans les fils, tombe lourdement. Il étend ses mains devant lui, pour se protéger, aperçoit l'officier qui marche vers lui, hurle :

— Non ! Non ! Clexon... Ne me touchez pas !

— Allons, ne criez pas comme ça. Montrez que vous êtes un homme. Je n'ai pas fait autant d'histoire lorsque Cham m'a piqué. Oh ! Rassurez-vous, vous ne sentirez rien.

Bergsel gémit encore un moment, puis ses muscles se détendent. Il sent un corps sur le sien, un corps qui le paralyse. Ses doigts touchent une substance membraneuse et, tout d'un coup, la Chose devient visible. C'est un énorme papillon noir.

L'ingénieur éprouve une soudaine volupté. Les ailes de l'insecte distillent une chaleur engourdissante, un parfum enivrant. Alors Cham, l'Umib, allonge sa trompe vers sa nouvelle proie...

## CHAPITRE VI

Cham volète lourdement vers le lit. Il ne se cache pas, apparaît en pleine lumière. Noir comme la nuit, fascinant. Ses ailes jettent une certaine phosphorescence verdâtre dans les ténèbres. En tout cas, dans la chambre de Clexon, il se sent chez lui.

Allongé, l'homme attend avec une sorte d'impatience. Il attend le contact de la créature ailée, le désire ardemment. Et quand il se produit, il gémit de volupté.

Il ressent un immense bien-être dans tout le corps jusque dans ses fibres les plus lointaines. Il frissonne comme un chie, sous la caresse de son maître. Il éprouve un vertige délicieux. Se muscles se décontractenr, ses nerfs se détendent, se relâchent. Dans son cerveau s'insinue une clarté inhabituelle. Il se

sent dépouillé de toutes les contraintes humaines, plane au-dessus des menues choses de la vie.

Pour tout dire, il se sent un autre être, un autre LUI. Un personnage différent qui connaît les Umibs depuis des siècles, comprend leurs problèmes. Un Bouddhiste dirait qu'il est parvenu au nirvâna.

Pour Clexon, c'est une expérience psychologique passionnante. Yeux clos, mais esprit éveillé, il palpe de ses mains frémissantes les ailes de Cham vautré sur lui.

— Oh ! Cham... J'ai besoin de ta piqûre, de ton contact journalier. Si tu m'en privais, je crois bien que j'en mourrais.

La conversation télépathique s'amorce. Le papillon vrille sa pensée dans celle de l'homme, communique à celui-ci des pouvoirs extrasensoriaux.

— D'accord, John. Tu as besoin de moi comme j'ai besoin de toi. Grâce à tes amis, sept de mes congénères ont pu échapper à l'emprise des Olox. Demain, un huitième se libérera.

— En échange de Luzzi ?

— Oui. Tu tiens beaucoup à lui, n'est-ce pas ? Comme tu tenais à Jivara.

L'officier, engourdi de volupté, hésite quelques secondes. Il évoque les visages de ses deux adjoints :

— C'est vrai, Luzzi, comme Jivara, étaient d'excellents copains.

Une autre image accapare brusquement son esprit. Une image ravissante, avec des cheveux bruns, des yeux légèrement bridés, des lèvres un peu épaisses. Une taille fine, élancée.

— Nora..., dit Clexon.

— Eh bien ! s'étonne l'Umib. Nora Gordoff. Je..., je te la laisse encore quarante-huit heures.

— Non, Cham, non, supplie le chef de la S.S. sans ouvrir la bouche. Je te demande d'épargner Nora.

— Tu en es amoureux ? Vos sentiments affectifs sont quand même bizarres.

— Tu ne comprends pas, évidemment.

— J'y renonce, avoue l'insecte noir.

— Tu ne me réponds pas pour Nora ? insiste John.

— Je veux bien accéder à ton désir, sous une condition.

— Je l'accepte d'avance. Mais, Nora, je tiens à la garder pour moi. Parce que tu m'as promis que je ne deviendrais jamais un Umib, que je resterais un Humain. J'écoute ta condition.

— Il faudra que tu m'obéisses aveuglément.

La recommandation paraît tellement super-

flue que l'officier éclate de rire. Il n'ouvre pas les yeux.

— Tu plaisantes, Cham. Tu me tiens en ton pouvoir. Que pourrais-je te refuser ?

— Rien, c'est vrai. Je te le rappelais seulement au cas où tu l'oublierais. Nora Gordoff, je veux bien te la laisser, mais...

La restriction amène une certaine anxiété sur le visage de l'homme :

— Mais ? Ne triche pas, Cham. Dis la vérité.

— Nora ne pourra pas rester telle qu'elle est. Je serai obligé de la transformer en auxiliaire des Umibs. Comme toi. C'est ma condition.

— Comme tu voudras, acquiesce Clexon. Pourvu qu'elle conserve sa forme humaine... Maintenant, pique-moi, je t'en prie.

L'Umib ne fait pas attendre John davantage. Il déploie sa trompe, cherche le cou de sa victime, l'emplacement idéal pour y déverser une sécrétion qui paralyse la volonté. Son dard pénètre dans la chair chaude. Les muscles de la glande sécrétrice se contractent.

Le liquide fluidique se déverse par la veine jugulaire, inonde le système sanguin, parvient jusqu'au cerveau.

— B.O.M.-16 a répondu ? demande la créature noire.

— Non, apprend John. Pas encore.

— Je compte pourtant sur l'envoi de cette commission. Elle permettra la libération d'autres Umibs.

— C'est donc vrai que vous étiez réduits en esclavage par les Olox ?

— En quelque sorte. Nous étions des créatures de symbiose. Crois-moi, les Olox ne nous lâchaient pas car, sans nous, ils perdaient leur intelligence. Ils sont le corps. Nous étions l'esprit. Mais quand vous êtes arrivés sur Kéra, j'ai compris que vous pouviez nous aider. J'ai souhaité que l'un d'entre vous accomplisse l'erreur qui lui serait fatale.

— Vüller ?

— Oui, Vüller. Il a agi selon sa propre volonté, sa propre initiative. A distance, je ne pouvais rien contre lui. Mais lorsqu'il a pénétré dans l'Olox, je l'ai capturé pour l'examiner de plus près. J'ai su qu'il possédait toutes les conditions requises. Alors, l'Olox a accepté l'échange. Il garde son intelligence, moi, je recouvre la liberté. J'étais le premier Umib libéré. Ainsi, j'ai pris la tête d'un vaste mouvement. Notre peuple gardera aux hommes une éternelle reconnaissance.

Clexon cherche à en savoir davantage :

— Pourtant, d'autres hommes avant nous ont débarqué sur Kéra.

— Peut-être, répond évasivement Cham. Mais à un endroit éloigné. Nous ne les avons

jamais vus, hormis leurs engins volants d'observation.

— Les Olox ne vivent donc que sur cette partie de la planète ?

— Oui. A cause de la nature même du sol. Tu le sais maintenant. Nous puisons notre nourriture dans la terre, comme les plantes. Cette portion de la planète porte une terre particulièrement riche en éléments minéraux. Ailleurs, nous ne nous adapterions pas. Le hasard a donc amené votre expédition du côté de la colline 107, comme vous l'appelez.

D'autres points restent dans l'ombre et Clexon essaie de les éclaircir. Il a beau demeurer sous l'influence pernicieuse de l'Umib, il cherche quand même certaines explications car son cerveau d'homme n'est pas complètement obnubilé. Il raisonne, et il raisonne terriblement bien. Ce sont les réactions psychologiques qui ont changé.

— Ton peuple, Cham... Il vit, il meurt, il se reproduit. C'est l'apanage de tous les organismes vivants.

— Sans doute. Seulement, il ne se reproduit pas selon des conceptions qui te sont familières. Les Olox et nous... Nous formons pour ainsi dire une seule créature, l'une adhérant à l'autre. Sans l'Olox, l'Umib ne peut pas se nourrir et sans l'Umib, l'Olox reste une masse sans intelligence. Tu comprends ?

— A peu près. Mais une espèce se reproduit.

— Nous mutons, les Olox et nous. Nous mutons simultanément. Notre ensemble, notre bi-créature si tu veux, se transforme perpétuellement. Nous nous dédoublons. Quand la nouvelle créature se sent capable de subsister, l'ancienne se dessèche, meurt. Ce qui en reste est rejeté. Puis le cycle recommence invariablement. C'est pourquoi je te disais que nous étions en perpétuelle mutation.

— Maintenant, Cham... Maintenant que vous vous êtes arrachés à la tutelle des Olox, vous n'éprouvez pas de difficultés ?

— Tu fais allusion à des difficultés d'adaptation ? Non. Contrairement à mon appréhension, nous sommes capables de nous nourrir seuls, dans le sol. Capables aussi de poursuivre notre mutation. Seulement nous ne formons qu'un noyau d'intelligence, dans un corps beaucoup plus petit.

— En symbiose dans l'Olox... Tu avais cet aspect de papillon ?

— Non. J'étais une masse sans forme, un cerveau palpitant, avec des méandres, des circonvolutions, rattachée à l'Olox par des adhérences. Le fait de me séparer biologiquement de mon organe-mère a créé une mutation nouvelle dont tu vois les effets.

L'insecte noir prend une décision :

— Pour Luzzi... C'est le moment.

— Ah ! Oui. J'y vais.

L'énorme papillon bat des ailes, s'arrache au contact de l'homme, volette dans la chambre avec un bourdonnement sourd. Sa masse noirâtre est immonde, effrayante, mais John reste indifférent.

Il se lève, ouvre les yeux, ne regarde même pas vers Cham, et sort dans le couloir. Deux portes plus loin, il s'arrête, perçoit le vol maladroit de l'Umib dont l'enveloppe prend une teinte lumineuse.

Il frappe sans hésitation au battant numéroté. Une fois. Deux fois. Luzzi dort sûrement à poings fermés. Au troisième heurt, le panneau coulisse et Franck paraît, en robe de chambre. Il fait une drôle de bobine en apercevant son chef.

— Tu as vu l'heure ? Minuit dix. Qu'est-ce qui te prend ?

— Une appréhension, mon vieux. Une appréhension qui me traverse l'esprit et qui m'a réveillé.

Luzzi fronce le sourcil, détaille le visage un peu pâle de Clexon :

— Oh ! Toi... Tu rumines. Ça ne va pas ?

— Je suis venu vérifier si tu étais toujours là, Frank.

— Je n'ai pas l'habitude de me balader pendant la nuit.

— Souviens-toi. Fredel non plus n'avait pas cette manie. N'empêche. Il s'est tiré sans crier gare.

— Et tu avais peur que moi..., hoquette Luzzi avec un battement de cœur. Oh ! C'est gentil.

— Tu me rassures, vieux. Excuse-moi de t'avoir réveillé.

John se retire. Il sait que Cham a eu le temps de s'introduire dans la chambre de Frank, que le pauvre, demain, se rendra à la colline 107 et cherchera un Olox sorti de terre exprès pour lui. Seulement, en compensation, un huitième Umib abandonnera sa prison organique sous la forme d'un papillon noir.

C'est à neuf heures, après le petit déjeuner, que Luzzi éprouve l'envie irrésistible que lui a communiquée Cham. Il s'habille comme pour une sortie de routine, sous l'œil effaré de Nora.

— Comment, Frank, vous sortez ? s'étonne-t-elle.

— Rien ne m'en empêche, dit sèchement le malheureux.

— Si, Clexon vous en empêchera. N'est-ce pas, John ?

Celui-ci, présent, hoche la tête. Il glisse les mains dans ses poches :

— Laissez-le, Nora. -

— Voyons..., proteste-t-elle. Vous savez

bien que s'il franchit la porte de la base, il ne reviendra pas. Comme les autres.

Elle s'interpose devant Luzzi, lui barre le chemin de son corps fragile, courageusement :

— Ne faites pas l'idiot, Frank. Ecoutez-moi.

Luzzi maîtrise un mouvement de mauvaise humeur, écarte rudement la jeune fille. Il a changé, car il s'est toujours montré extrêmement poli envers Nora.

Il se dirige vers le hall central. La biologiste veut le suivre, mais Clexon la retient par le bras :

— Inutile, Nora. Luzzi est perdu pour nous. C'est trop tard. L'Umib l'a piqué.

Elle écarquille les yeux, pâlit, prend brusquement conscience que quelque chose s'est passée cette nuit :

— L'Umib ? Que voulez-vous dire, John ? Je vous trouve bien étrange ce matin... Vous n'avez pas le droit de sacrifier Luzzi.

L'officier la regarde avec une drôle d'expression :

— Nous serons seuls, désormais, Nora. Seuls. J'ai éliminé Bergsel, les autres...

Elle s'affole vraiment, essaie de lui échapper. L'angoisse nous sa gorge, déforme ses traits. Elle trouve soudain John monstrueux. Sa voix sanglote :

— Vous êtes envoûté, et peut-être par les

termitières elles-mêmes ! Oh ! C'est horrible !

— Vous avez raison, Nora. Je suis envoûté, ou plus exactement sous la totale influence de Cham. Vous non plus vous n'échapperez pas à Cham.

Elle déploie beaucoup d'efforts, se contorsionne, et finalement Clexon la lâche. Elle court dans le corridor, s'enfuit en hurlant, se barricade dans sa chambre, se jette sur son lit et pleure.

Terrassée par l'émotion, elle ne perçoit pas le bourdonnement de l'Umib, invisible, qui tournoie, tournoie au-dessus d'elle. Jusqu'au moment propice où il fond sur sa proie, ses larges ailes déployées.

*
* *

Nora se tient debout derrière Clexon, mais devant le Central. Ses mains s'appuient sur les épaules de l'homme, glissent lentement sur sa poitrine dans un geste affectueux. Il semble soudain que la jeune fille éprouve un autre sentiment pour le chef de la Sécurité, un sentiment qu'elle n'avait en tout cas jamais manifesté jusque-là.

John tapote ses doigts fins, blancs aux ongles vernis. Un frisson le parcourt. Sa nuque repose sur un ventre chaud et une vague de désir l'assaille.

— Je suis heureux, Nora.

— Moi aussi, John. Grâce à Cham. Jamais je n'aurais cru que sa piqûre provoquerait un tel bien-être, une telle détente du corps et de l'esprit.

Il pivote sur son siège, se trouve face à la biologiste. Ses bras ceinturent une taille souple. Il referme son étreinte. Ses lèvres embrassent une poitrine palpitante. Mais il s'arrache très vite à cet état d'hypnose.

— Ah ! B.O.M.-16 a répondu. Une commission d'enquête de six membres est en route pour SX.235.

— Six membres, répète Nora Gordoff. Donc six autres Umibs seront libérés de la tutelle des Olox.

— C'est probable.

— Cham nous a appris que son peuple formait à peu près une centaine d'individus. Autant d'Olox, évidemment, tous groupés autour de la colline 107 ou de la vallée OC. 2. Tu crois qu'un jour tous les Umibs seront libres ?

Clexon hoche la tête. Il n'a pas réfléchi à la question. De toute façon, il faudrait un nombre égal d'hommes pour parvenir à ce résultat.

— Ça dépendra de beaucoup de choses. Sans doute ce sera possible dans un délai plus ou moins long.

Il ajoute, changeant de conversation :

— B.O.M.-16 a donné l'ordre d'interrompre momentanément la construction du relais.

— Ils enverront d'autres techniciens ?

— Ils attendront d'abord les résultats de la Commission d'enquête.

— Mais si cette Commission ne revient jamais, si son rapport ne retourne pas à B.O.M.-16 ?

John soupire, irrité par les questions de la jeune fille auxquelles d'ailleurs il ne peut répondre avec précision. Cham ne lui a pas donné la faculté de lire dans l'avenir.

— Cesse donc de te tourmenter, Nora. A quoi bon ?

Elle s'arrache doucement à l'étreinte de l'homme, recule, manifeste une certaine contrariété. Le charme paraît rompu.

— Quand arrivera la Commission ?

— Dans une huitaine de jours. Apprêtons-nous à l'accueillir.

— Que lui dira-t-on ? Elle constatera que nous sommes seuls à la base.

— Eh bien ! elle constatera ce qu'elle voudra. C'est la pure vérité. Cham m'a confié qu'il agira très vite, qu'il dispose de moyens élargis. D'ailleurs, regarde.

Il tend la main vers le plafond du Central. Trois Umibs volettent lourdement avec un bourdonnement sourd. Leurs silhouettes noirâtres se détachent dans la lumière. Ils s'offrent ou-

vertement aux yeux des Terriens que la présence des énormes insectes n'effraie pas.

La jeune fille suit des yeux les évolutions des fascinants papillons noirs. Elle ne tressaille même pas. Pourtant, si elle n'avait pas changé psychologiquement, elle aurait sûrement hurlé de terreur.

Elle demande seulement, indifférente :

— Cham est parmi eux ?

— Oui, apprend Clexon.

— Combien de temps faut-il pour qu'un Umib se libère ?

— Oh ! Plusieurs jours. L'homme doit se substituer progressivement à l'Umib.

— Vüller, Bergsel, les autres..., rappelle-t-elle sans la moindre émotion. Leur métabolisme s'est modifié ?

— Profondément. Nos amis adhèrent maintenant par des fibres vivantes à l'Olox qu'ils ont choisi. Par ces fibres, ces appendices, ils reçoivent de l'Olox les éléments minéraux indispensables à leur développement, à leur activité purement cérébrale. En fait, c'est leur cerveau uniquement qui s'incorpore.

Nora allume une cigarette vitaminée. Elle fume rarement, mais en éprouve actuellement le désir. Les trois Umibs se posent sur le sol dallé de caoutchouc, rampent, monstrueuses larves noires aux ailes bruissantes.

— Le reste de leur corps... Tous les orga-

nes de la nutrition, du mouvement... Qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Ils sont rejetés progressivement à mesure de l'adaptation du cerveau au sein de l'Olox. Tu sais, je t'avais parlé de cette cavité centrale qui comportait une sorte de clapet à sa partie supérieure ?

— Oui, je me souviens.

— Eh bien ! ce clapet n'est autre qu'un sphincter qui commande l'entrée d'une autre cavité, légèrement plus petite que celle du centre, et où loge le cerveau. Celui-ci nage constamment dans un bain nutritif. C'est lui le mieux nourri. On peut même dire que l'Olox ne cherche sa subsistance que pour alimenter son organe de l'intelligence. Le reste de sa masse n'est qu'une sorte de vaste et complexe usine de transformation biochimique.

— Tu sais bien des choses sur les Umibs et les Olox.

— Cham m'a expliqué tout le mécanisme, révèle Clexon. C'est passionnant. Ces deux créatures, l'une vivant en symbiose dans l'autre, constituent un amalgame parfait, un ensemble biologique admirable, une cohésion qu'envieraient bien d'autres organismes vivants.

Au cours de l'après-midi, alors que l'officier contrôle ses écrans et vérifie l'emplacement de ses « amis » dont les pastilles radioactives émettent toujours — ces pastilles étaient

justement logées dans l'encéphale — Cham arrive à tire-d'aile. Il vient de la colline 107 et il apporte une mauvaise nouvelle.

Clexon comprend que l'insecte désire communiquer avec lui. Il s'étend sur le dallage caoutchouté du Central et, sans appréhension, voit le papillon qui se pose sur lui, l'enveloppe de ses ailes immenses, cotonneuses.

Immédiatement, le contact télépathique s'établit entre les deux sujets, pourtant disparates.

— Eh bien, Cham ?

— Je t'apprends que j'arrive de la colline. J'ai retrouvé un Umib, mort inexplicablement.

— Mort ? s'étonne l'homme. Tu es certain ?

— Oui. Il gisait sur le sol, inerte, raidi. Tu devrais te rendre compte par toi-même.

— Un Umib récemment rendu à la liberté ?

— Oui. Je crois qu'il essayait de repérer d'autres Olox et préparait ainsi le terrain pour les nouveaux arrivants de B.O.M.-16.

— C'est bon, je file là-bas avec Nora, décide le chef de la S.S.

Il s'arrache à l'étreinte du papillon, appelle la jeune fille et lui explique rapidement ce qui se passe. La biologiste paraît bouleversée :

— Un mort chez les Umibs libres ? Oh !

John. C'est peut-être l'indice d'un échec, l'indice que les Umibs ne s'adaptent pas hors des Olox.

— Non, réfute Clexon. Ta déduction est idiote. Cham a été libéré le premier et il se porte admirablement bien. Si un accident devait se produire, c'est Cham qui en supporterait les effets.

Les deux Terriens quittent la base en hâte. Sur l'aire d'envol, ils grimpent dans leurs hélicos ovoïdes, s'élèvent avec un ensemble parfait, comme un ballet aérien. Puis ils piquent vers la colline 107.

Ils ne cherchent pas longtemps. De leurs cockpits, ils découvrent le corps de l'Umib sur le sol, descendent à la verticale, se posent, s'extirpent en vitesse de leurs cocons volants.

Ils tournent autour de l'énorme papillon figé, courtes pattes en l'air, sur le dos, ailes déployées. Sans répugnance, Nora colle son oreille contre l'abdomen annelé, écoute longuement. D'habitude, la vie se manifeste par des crépitements sourds, bien que Cham et ses congénères ne possèdent aucun cœur ni un système sanguin comparable à celui des hommes.

Elle ne perçoit aucun bruit. Le silence. Elle en conclut que la vie n'anime plus le papillon mais la cause lui échappe.

— Comment veux-tu que je décèle l'origine

de cette mort ? gémit-elle. Je me trouve devant un organisme que je n'ai jamais étudié, profondément différent de ceux dont j'ai l'habitude.

Clexon acquiesce en grommelant. Il contemple son biotest fixé au poignet.

— Cham ne t'en demande sans doute pas tant. Nous ne pouvons pas faire l'impossible. Mais je constate au moins une chose.

Elle s'approche de lui. Le corps du papillon dessine une ombre sur le sol.

— Tu possèdes un indice ?

— Oui. Il ne s'agit peut-être que d'une coïncidence. Sous nos pieds, se terre un Olox, un Olox très particulier, dont l'intelligence s'appelle maintenant Vüller.

— Vüller ? répète Nora, très pâle.

— Oui. Je capte la radio-activité de sa pastille. Alors, dis-moi pourquoi cet Umib est mort précisément à cet endroit ?

— Je n'en sais rien, John. Nous ferions bien de prévenir Cham immédiatement.

Ils tombent d'accord, remontent dans leurs hélicos et regagnent la base. Ils ignorent qu'une rude partie les attend.

## CHAPITRE VII

L'Umib repose sur la table de vivisection, disséqué. La plupart de ses organes ont été arrachés lambeau par lambeau, par le scalpel manié avec adresse par Nora Gordoff.

Celle-ci désigne un compteur de radiations qui crépite faiblement :

— Le congénère de Cham émet une certaine radio-activité, non dangereuse pour son entourage si l'on ne dépasse pas un certain seuil de tolérance.

— C'est-à-dire ? grimace Clexon.

— Eh bien ! Les Umibs sont beaucoup plus sensibles que nous à la radio-activité. Leur masse organique, plus faible, offre en outre un terrain extrêmement favorable. C'est pourquoi j'ai conseillé à Cham de s'écarter.

Le chef du vaste mouvement de libération

des Umibs n'est pas resté, en effet, une minute dans le labo. C'est lui qui a exigé la vivisection de son congénère mort et Nora a obéi. Elle a cependant mis en garde le papillon noir du danger que représentait le cadavre.

Une certaine inquiétude burine les traits de John :

— Cette..., cette radiation..., présente-t-elle le même danger pour nous, hommes ?

— Non. Elle s'avère beaucoup trop faible pour des organismes comme les nôtres. A moins, bien entendu, que nous subissions pendant un très long temps une exposition permanente. A la longue, par accumulation, peut-être menacerait-elle notre santé.

L'officier laisse retomber mollement ses bras le long de son corps. Il ne comprend pas, observe le cadavre disséqué d'où émane une forte odeur de formol.

— Cham, lui, n'émet aucune radio-activité, constate-t-il. Tu en as eu encore confirmation il y a une heure, lorsque tu l'as soumis aux tests.

— Exact.

Elle désigne le corps éventré sur la table, ajoute :

— Mais lui est mort par irradiation concentrée.

— Explique-toi. Qu'est-ce qu'une irradiation concentrée ?

— Suppose une source d'énergie radio-active. N'importe laquelle. Suppose que toute la radio-activité qu'elle émet se polarise autour d'un point unique, d'une grosseur infime. A ce point existera une concentration radio-active intense. Ce système était utilisé jadis dans les bombes au cobalt pour détruire certaines tumeurs.

— Un rayon dirigé, alors ?

— En un sens, oui. J'ai relevé autre chose dans mon analyse. J'ai localisé un point d'impact : exactement le cerveau de l'Umib. C'est justement la précision et la puissance de ce rayon qui a causé la mort.

L'explication ne satisfait pas Clexon. Il hausse les épaules, marche de long en large dans le labo, agité par une grande nervosité. Le problème devient inquiétant.

— A t'entendre, on aurait l'impression que les Olox disposent d'une arme atomique !

— N'exagère pas, John, proteste la biologiste. Je n'ai jamais prétendu ça. Je constate seulement les faits. Je n'en déduis pas forcément des hypothèses idiotes.

— Tu as raison, reconnaît-il. Excuse-moi. Je..., j'ai trop d'imagination. Mais nous avons retrouvé le cadavre près de l'Olox dont Vüller occupe actuellement le cerveau. Vüller... Tu comprends ?

Comme la jeune fille secoue négativement

la tête, le chef de la Sécurité précise sa pensée :

— La pastille radio-active que tout homme porte sur lui, dès sa naissance.

— Dans son encéphale.

— Oui, dans son encéphale, si tu veux. Justement. Elle n'a pas été rejetée par l'Olox. Vüller la conserve.

— Je vois ton idée. Mais cette pastille n'émet pas une radio-activité suffisante pour tuer un Umib.

Nora se frappe soudain le front :

— A moins que...

Il lui agrippe le bras. Son visage se durcit :

— A quoi penses-tu ?

Elle reste lointaine, le regard vague, fixe.

— Si cette radiation était concentrée sur un point unique, au lieu d'être dispersée ? Comme je te l'ai expliqué... Seulement quelque chose ne gaze pas. Cette concentration ne peut être dirigée que grâce à un faisceau porteur, comme celui du laser, par exemple. Or, Vüller ne dispose pas d'un tel faisceau.

Clexon reprend sa marche dans le laboratoire, épaules voûtées. La situation ne se clarifie pas, au contraire.

— Nous n'y comprenons rien, voilà tout. De toute façon, la plus extrême prudence s'impose. Qu'allons-nous dire à Cham ?

— Oh ! c'est simple. Par prudence, qu'il

évite de rôder autour de la colline 107 et de la vallée OC.2. Je ne pense pas qu'il risque quelque chose à une certaine distance. En admettant l'existence d'un faisceau ; il ne peut avoir qu'une portée limitée. Ce conseil est aussi valable pour tous les Umibs mutés en papillons.

Cham apprend la nouvelle sans émotion. Ses sentiments ne ressemblent en rien à ceux des humains et il ne manifeste guère que de l'indifférence. Pourtant, un désir couve en lui depuis longtemps. Il aspire à la libération de son peuple et cela revient comme un *leitmotiv*. Mais il n'est sûrement pas le seul. Tous les Umibs nourrissent la même idée. L'avantage dont dispose Cham sur ses congénères, c'est qu'il a été libéré le premier par Vüller, qu'il s'impose en chef.

D'ailleurs, ses compagnons lui laissent volontiers cette place. Ils manquent d'ambition. En se libérant le premier de la tutelle de l'Olox, Cham a éprouvé comme une stimulation. Il a cru que le destin le désignait d'office, lui imposait sa ligne de conduite. Lentement, il a pris conscience de ses possibilités à mesure qu'il inoculait aux hommes son fluide.

Mais, quatre jours avant l'arrivée de la Commission d'enquête envoyée par B.O.M.-16, un nouvel incident grave pertube de nouveau les plans des Umibs.

Clexon entre en courant dans le Central,

avise Nora Gordoff, assise devant les écrans de contrôle.

— Tu as vu, Nora ?

— Oui, acquiesce-t-elle d'une voix sombre.

John lui a expliqué le fonctionnement des appareils et elle remplace avantageusement Luzzi ou Jivara. Elle cumule donc plusieurs fonctions. Tous les soirs, comme Clexon, elle attend avec impatience la piqûre de Cham. C'est une obligation de la part de l'insecte car, sans le fluide, ses auxiliaires humains échapperaient à son emprise.

— Nous subissons une action concertée de la part d'un adversaire implacable, dit l'officier.

Sur le panoramique, se dessine l'étrange silhouette d'un papillon noir renversé sur le dos, pattes raidies, sur les flancs de la colline 107. Haut, très haut dans le ciel, tournoie un autre Umib.

— Qui l'a découvert ?

— Moi, au cours d'une patrouille, apprend John. Je t'ai immédiatement avertie.

— Confirmation m'en a été donnée par l'écran de contrôle, murmure-t-elle, abattue. J'ai localisé l'endroit précis. Regarde.

Elle désigne l'amplificateur de brillance. Un point lumineux crépite, surmonté d'un indicatif.

— Jivara ! reconnaît l'officier. Je sais. J'ai moi-même vérifié à l'aide de mon bio-test por-

tatif. C'est concluant, non ? Deux morts chez les Umibs et, chaque fois, auprès d'un Olox à l'intelligence humaine.

— Nous avions pourtant recommandé à Cham et à ses amis d'éviter soigneusement la colline 107 et la vallée OC.2.

John donne l'explication :

— Un Umib peut communiquer télépathiquement avec ses congénères sans contact corporel. Seulement ses facultés extra-sensorielles ne s'exercent que sur une courte distance. Il est obligé de survoler l'Olox dans lequel se trouve captif l'un des membres de la race de Cham. Ce dernier a donné l'ordre à quelques-uns de ses compagnons, récemment libérés, de contacter d'autres Umibs encore incorporés aux Olox.

— Dans quel but ?

— Voyons, Nora..., s'étonne Clexon. Tu oublies la Commission d'enquête ? Six Umibs se préparent à être libérés. Ils sont prévenus. Quand le moment viendra, ils obligeront leurs Olox à sortir de terre.

La jeune fille imagine la scène. Elle sait que six hommes sont condamnés à une mutation atroce mais elle se gardera de les alerter. Bien au contraire, elle facilitera par tous les moyens la tâche de Cham, devenu le grand libérateur.

— Avec nous, John... Les Umibs ne peuvent pas communiquer télépathiquement à distance ?

— Non. Ils sont obligés d'avoir recours à un contact corporel... Il faut prendre une décision concernant les deux victimes. Sinon les effectifs de Cham s'amenuiseront encore. Un risque énorme pèse sur le mouvement libérateur.

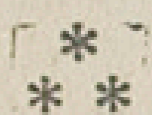
Les yeux de Nora étincellent comme des braises. Son corps vibre. Tout entière, elle se consacre aux Umibs :

— Si nous parvenons à obtenir la preuve formelle que les Olox à intelligence humaine sont responsables de ces accidents, alors il faudra éliminer cette menace en supprimant ces Olox.

Cette idée galvanise Clexon. Il oublie qu'il signe l'arrêt de mort de ses anciens compagnons :

— Excellente initiative, Nora. Si les termitières sortent de terre, elles sont perdues. Nous les détruirons avec nos thermiques. D'ailleurs, nous devrions commencer par ça. Le résultat nous fournirait justement la preuve que nous cherchons. Si, après la destruction des Olox à intelligence humaine, aucun autre accident ne se produit, ce sera probant, non ?

— Tu as raison, John. Veillons nuit et jour devant les écrans. Dès qu'une termitière émergera du sol, nous sauterons dans nos hélicos et nous la liquiderons. Les pastilles radio-actives offrent au moins cet avantage. Elles nous servent à discerner les nouveaux Olox des anciens.



Bergsel s'est transformé. Complètement. Son état biologique est devenu une sorte de monstruosité dont seul le cerveau pourrait encore entrer dans la classification des hommes. Le reste de son corps n'est plus qu'un moignon, amputé de ses membres, de tous ses organes désormais inutiles.

La vie se confine maintenant derrière les membranes encéphaliques, considérablement épaissies. Un cerveau uniquement avec quelques bribes d'adhérences, vestiges d'un corps organique.

Il grouille, il palpite dans un bain nutritif. Des substances chimiques ont modifié puissamment le Terrien incorporé à l'Olox. Or, cette dernière créature possède un organe de transition, de coordination, qui lui, ne s'est pas transformé depuis le départ de l'Umib et sa substitution par l'homme.

L'Olox possède un moyen de communication avec son cerveau. C'est une zone complexe, un relais qui, en fait, traduit simplement des impulsions mais serait incapable de décider quelque chose, d'initier. C'est pourquoi la « termitière » a besoin d'une seconde créature de complément, qui réfléchit à sa place.

L'énorme masse vivante sollicite son mou-

veau cerveau par une série d'ondes télépathiques :

— Je m'appelle Guiv.

— Moi, Bergsel, répond le cerveau.

— Très bien. J'espère que vous ferez aussi bien que l'Umib dont vous avez pris la place.

— Peut-être mieux, dit l'ingénieur. Si je comprends, vous avez autorisé l'Umib à vous abandonner ?

— Oui. Mais après avoir eu la conviction que vous étiez apte à le remplacer.

— Alors, s'étonne l'homme, si vous discernez cela, vous disposez vous-même d'une certaine forme d'intelligence.

— C'est la seule, apprend Guiv. Sans doute un instinct de conservation. Quelque chose s'est déclenché en moi lorsque j'ai su que vous étiez capable de tenir le rôle de mon cerveau. Ne me demandez pas des précisions, je n'en connais pas. Mais il faut bien que je conserve une certaine personnalité. Je collaborerai avec vous autant que vous le désirerez. En fait, j'étais soumis à l'Umib, contrairement à ce qu'on suppose. Et je me demande jusqu'à un certain point si ce n'était pas moi l'esclave.

— Cette idée d'esclavage s'explique par votre faculté de ne relâcher votre « cerveau » que lorsque celui-ci en a trouvé un autre, aussi intelligent, voire davantage.

— Vous êtes plus intelligent que l'Umib, Bergsel ?

— Sans me flatter, oui. Vous verrez bientôt de quoi je suis capable. Par exemple, j'ai décidé de faire payer très cher aux Umibs mon incarcération. Dans mon ancienne société, j'étais ingénieur. Ça ne signifie évidemment rien pour vous mais des tas de projets fourmillent en moi.

Ainsi, Bergsel s'adapte à sa nouvelle forme biologique. Il conserve à peu près intactes ses facultés intellectuelles, continue à raisonner comme un homme. Dès lors, une force considérable couve dans l'Olox.

*
* *

— Guiv, demande Bergsel, quelques jours plus tard. Pouvez-vous émettre une impulsion électrique ?

— Oui, dit l'Olox. Vous voulez une démonstration ?

— Allez-y, j'attends.

L'énorme créature concentre son potentiel énergétique, libère brusquement une décharge biostatique qui se manifeste par un claquement sec. Comme une gigantesque étincelle.

— Satisfait, Bergsel ?

— Oui, j'ai enregistré l'impulsion, de courte

intensité. Dites donc, à quoi vous servent ces décharges ?

— C'est un système de détection qui ressemble un peu à vos ondes de radar. Il me donne des indications sur la nature du sol et décèle la différence entre les couches sédimentaires tendres et dures.

— Je vois. Ainsi vous savez exactement s'il est facile de vous enterrer ou non.

— Oui... Vous mûrissez une autre idée sur l'utilisation de cette impulsion électrique ?

— Sûrement, Guiv. Je vais vous étonner. J'ai trouvé le moyen de potentialiser la radio-activité de ma pastille corporelle.

Le « relais » de l'Olox montre un certain désarroi, n'apprécie guère ces explications. Décidément, l'homme possède des termes techniques bien différents de ceux des Umibs. Et encore il ne s'agit que d'un commencement.

— Je ne comprends rien à votre charabia.

— Simple, Guiv, très simple. Au lieu que la radio-activité de ma pastille irradie en tous sens, je l'ai captée, emmagasinée dans un champ de force. Je l'ai concentrée et je peux la projeter n'importe où. Il me suffit d'un support matériel. Vos décharges biostatiques, par exemple.

— Quelle utilité, tout ça ?

— J'ai trouvé une arme hautement nocive.

— Une arme ? Qu'est-ce que c'est ?

Bergsel paraît découragé. Il faut tout mâcher à l'Olox. Tout. Il est d'un niveau scientifique au-dessous du zéro. Sans cerveau, il serait encore moins qu'un animal. Une épave vivante à la dérive, tout juste capable de se nourrir.

— Quelque chose qui sert à se défendre. Nous avons des ennemis, Guiv : les Umibs. Pas ceux dont vos congénères utilisent encore les services. Ceux-là sont muselés. Mais les autres, les libérés, ceux dont mes camarades et moi avons pris la place. Je les déteste, je les hais, je les exècre. C'est à cause d'eux que j'ai perdu ma forme humaine.

— Vous le regrettez ?

— Je n'en sais rien, mais je sais, par contre, qu'une instinctive aversion envers les Umibs couve en moi. Que, d'autre part, vos anciens auxiliaires vous méprisent maintenant.

Bergsel suit une autre idée :

— Ah ! Guiv... Comment s'appelait l'Umib dont j'ai pris la place ?

— Enon.

— Bien. Communiquait-il avec ses congénères ?

— Télépathiquement, oui.

— Mais alors, triomphe l'ingénieur, je dois posséder moi aussi cette faculté !

— Sans doute, opine l'Olox.

Bergsel vérifie sur-le-champ. Il concentre sa pensée, forme dans son esprit l'image de Lis-

beth Madwell. Naturellement, il imagine encore la jeune fille sous son ancien aspect.

— Lisbeth... Vous m'entendez ?

Il attend quelques secondes, anxieux, se demandant si ça va marcher. Puis il perçoit enfin la pensée de sa camarade.

— Oh ! Bergsel... C'est vous ?

— Oui. C'est magnifique de se correspondre à distance. Où êtes-vous ?

— Sur la colline 107.

— Moi, dans la vallée OC.2 Savez-vous que je viens de découvrir le moyen de nous défendre contre les Umibs volants ?

Lisbeth Madwell ne semble pas étonnée :

— Ah ! Vous aussi.

— Comment, moi aussi ?

— Parce que Vüller, Fredel, les autres, ils ont également trouvé.

— Vous êtes en rapport avec eux ?

— Oui. Nous cherchions le moyen de vous joindre. A vrai dire, vous êtes l'un des derniers à avoir été capturé par les Olox.

— L'un des derniers, ce n'est pas exact. J'ai laissé Luzzi, Clexon et Nora derrière moi. A l'heure actuelle, ils ont peut-être subi notre sort... Nous ne pouvons pas les contacter, n'est-ce pas ?

— Non. J'ai essayé. Je pense qu'ils conservent encore leur forme humaine. Nous ne

pouvons entrer en contact qu'avec nos camarades incorporés aux Olox.

Bergsel revient sur une question qui lui tient particulièrement à cœur :

— Votre moyen de défense contre les Umibs, Lisbeth. Il ne s'agirait pas plutôt d'un moyen d'agression ? Notre pastille radio-active, hein ?

— Oui. Ça marche étonnamment bien. La preuve. Fredel et Vüller ont descendu chacun un Umib alors que ces créatures ailées passaient à proximité.

L'ingénieur exige d'autres détails. En tout cas, il n'aurait pas cru que ses anciens collaborateurs auraient la même idée que lui, précisément. Cela donne une indication sur la valeur des techniciens fournis par le Service !

— Lisbeth... Combien de portée, les impulsions électriques des Olox ?

— Oh ! Quelques mètres seulement. Mais si nous mettons tout le paquet radio-actif, le faisceau devient nocif et la partie la plus vulnérable de l'Umib est son cerveau... Est-il nécessaire de combattre les Umibs ?

— Sans doute. Ils nous ont forcés à prendre leur place. Votre sort vous satisfait-il ?

— Bien obligé, dit la jeune fille. Vous savez, nous nous adaptons facilement, plus facilement même que nous l'espérions. Et nous avons compris que désormais plus rien ne nous ra-

mènera en arrière. Nous avons tiré un trait définitif sur notre ancienne Société.

— Je vous l'accorde, Lisbeth. N'empêche. En nous sommeille encore une étincelle de notre appartenance à la race des hommes. Nous conservons notre lucidité, notre intelligence. Notre but consiste maintenant à aider les Olox.

A ce moment, une troisième pensée chevauche la conversation télépathique. Elle s'impose et finalement Lisbeth lâche du lest :

— Quelqu'un vous contacte, Bergsel. Je vous laisse.

— Au revoir, Lisbeth. A bientôt.

L'ingénieur effectue une recrudescence d'attention. Très vite, il comprend qu'une onde proche frappe ses facultés sensorielles. Il reconnaît la pensée de Luzzi.

— Oh ! Luzzi... Vous aussi...

— Moi aussi, approuve Frank. Clexon m'a eu en beauté.

Il explique la scène qui s'était déroulée au milieu de la nuit devant la porte de sa chambre puis ajoute :

— Une espèce de papillon noir a fondu sur moi, m'a piqué. Dès lors, je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé. En tout cas, je suis sûr maintenant que Clexon obéissait déjà aux Umibs. Il était leur auxiliaire. Quant à Nora...

— J'ai essayé de la contacter, dit l'ingé-

nieur. Vainement. Ça signifie qu'elle conserve encore sa forme humaine. Mais elle rejoindra probablement notre camp.

Il communique à Frank certains détails techniques sur l'utilisation de sa pastille radioactive à des fins agressives. Il ne doute pas que l'adjoint de Clexon saura en tirer pleinement profit. C'est ce qu'il cherche.

Mais une certaine inquiétude le tourmente :

— Dites donc, Luzzi. Vous apparteniez à la Section Sécurité et vous connaissez les réactions de Clexon. Elles sont identiques aux vôtres. Bon. Supposez que nous descendions deux Umibs, que nos pastilles révèlent notre emplacement exact et que celui-ci se trouve précisément à proximité des deux cadavres.

— Eh bien ! s'impatiente Frank.

— Quelles mesures prendriez-vous si vous apparteniez toujours au Service de Sécurité ?

Luzzi n'hésite pas :

— Oh ! C'est simple. Je n'irais pas par quatre chemins. Je guetterais les Olox à intelligence humaine et je les brûlerais au thermique dès qu'ils apparaîtraient hors de terre.

— C'est bon, dit Bergsel, satisfait. Je préviens les autres. Qu'ils ne s'avisent pas de sortir en surface sous aucun prétexte. Il trouveraient un thermique braqué sur eux.

## CHAPITRE VIII

Clexon montre l'amplificateur de brillance. Deux points lumineux s'y encadrent.

— Tu vois, Nora. Ils ont bougé pendant la nuit. Par rapport à notre dernier relevé, ils ont même parcouru plusieurs kilomètres.

L'exploit des termitières laisse la biologiste rêveuse. Elle contemple l'écran avec fixité :

— Je ne croyais pas les Olox doués d'une telle vélocité. Leur masse semble un handicap.

— La preuve, dit John entre ses dents. Ils se déplacent rapidement. Et ils profitent de notre sommeil. Ça, c'est plus grave. Ça signifie qu'ils disposent maintenant d'une intelligence humaine.

— Peut-on en vouloir à nos anciens camarades ? A Vüller, à Lisbeth, à Bergsel, aux autres ? Tu en veux à Jivara et à Luzzi ?

— Non, je..., hésite Clexon. Mais je me place face à des conceptions nouvelles. Tu oublies trop vite notre pacte avec les Umibs.

Il manipule des boutons sur un clavier. D'autres points lumineux se subsituent aux deux précédents.

— Bergsel, Luzzi... Tous ! Ils ont profité de la nuit. Ils convergent vers la base.

— C'est inquiétant ? demande la jeune fille avec un mouvement d'anxiété.

— Ça dépend de leurs intentions. De toute manière, ils ne pourront pas pénétrer dans le camp. N'empêche, leur présence constitue une menace d'autant qu'ils disposent désormais d'une agressivité manifeste.

— Nous les repousserons à coups de thermique !

— Oui, oui, d'accord. A condition qu'ils s'exposent à nos armes.

— Tu veux dire qu'ils resteront enterrés ?

— Probablement.

Nora réfléchit quelques secondes. Sous l'effort, son front se ride. Depuis qu'elle est devenue l'auxiliaire des Umibs, sa beauté a beaucoup perdu de son éclat. Elle se consacre désormais à une tâche qui l'abîme dans une excitation permanente, qui ne correspond pas à son caractère.

— Il faut agir, John. Agir sans retard. Qu'en pense Cham ?

— Je ne l'ai pas contacté. Mais il nous donne sûrement carte blanche. Il faut agir, oui, avec discernement. Nous veillerons pendant la nuit.

Ils décident cette mesure, en parlent à Cham. Celui-ci donne son accord. Il va même plus loin. Il ordonne la destruction pure et simple de tous les Olox à intelligence humaine. Il ne voit pas d'autre solution.

Cette consigne laisse Clexon et Nora Gordoff indifférents. Le fait qu'ils soient obligés de tirer sur leurs propres camarades n'atteint pas leurs consciences. Au contraire. Ils éprouvent une sorte de satisfaction malsaine, un cynisme diabolique. La cruauté ombre leurs fronts et ils deviennent irresponsables de leurs actes.

Ils ont reçu la piqûre quotidienne de Cham. Le fluide coule en eux, les inonde, les grise et à aucun moment ne les torture. Dès la nuit tombée, ils quittent la base en hélico, armés de leurs thermiques. Par prudence, par précaution, ils restent ensemble.

Ils parcourent sans relâche la colline 107 et la vallée OC.2, localisant sur leurs biotests portatifs l'emplacement exact des Olox à intelligence humaine. Mais aucun d'eux n'est sorti de terre. Aussi, impuissants, rageurs, ils piétinent sauvagement le sol et brandissent un poing inutile.

Ils patrouillent ainsi, plusieurs nuits consé-

cutives, dormant la journée. Ils rencontrent des termitières, mais il s'agit d'Olox qui possèdent encore un Umib incorporé à eux. Cham protège ses compagnons toujours captifs et il ne désespère pas de les libérer. Les hommes l'aideront. Ils sont nombreux, très nombreux, en nombre suffisant.

Cent. Oui, cent hommes ou femmes. C'est ce que Cham espère en échange de cent Umibs. Or, cent individus, qu'est-ce que ça représente pour une race qui en compte plusieurs milliards ? Rien. Une paille, une perte minime, insignifiante, mais qui permettra à tout un peuple de retrouver sa liberté.

Or, malgré leurs rondes nocturnes, Clexon et Nora s'aperçoivent que les Olox à intelligence humaine trompent leur vigilance. Ils se déplacent maintenant la journée, pendant que John et la biologiste réparent leurs forces dans un sommeil pesant.

Cette méthode, cette action concertée, prouvent que Bergsel et les autres connaissent bien la psychologie de leurs anciens camarades. Ils tablent sur des décisions logiques, inévitables, qui caractérisent précisément l'âme humaine.

Le chef de la Sécurité et Nora Gordoff tiennent un véritable conseil de guerre. Ils étudient les conséquences futures de cette avance progressive des Olox vers la base. Ils n'en dis-

cernent évidemment pas l'intérêt, le but, mais ils doivent absolument stopper cette dangereuse concentration de créatures. Dans moins de quatre jours maintenant, la Commission d'enquête envoyée par B.O.M.-16 arrivera sur Kéra. La lutte deviendra de plus en plus chaude car, de toute évidence, Bergsel et les autres chercheront à empêcher Cham de parvenir à ses fins.

— Nous prendrons chacun un tour de garde, décide Clexon. Toi, le jour, moi, la nuit. Notre vigilance doit s'exercer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Tu crois que nous tiendrons le coup à ce régime ? Nous serons crevés.

— Cham et ses amis nous aideront. Ils survoleront la colline 107 et la vallée OC.2 et nous signaleront tout mouvement suspect des Olox. Il faut que nous soyons prêts à intervenir à n'importe quel moment. De notre rapidité d'action dépend notre réussite. Les Olox ne mettent que quelques minutes pour disparaître dans le sol.

Ainsi ils tracent leur plan de combat et l'exécutent à la lettre. Quand l'officier relève la jeune fille, la nuit est déjà tombée. Tous deux échangent juste quelques mots, se souhaitent le bonsoir.

La première journée de cette nouvelle tactique s'achève. Malgré les survols aériens des

Umibs, la matinée et l'après-midi se sont déroulés sans incident. Pas un Olox n'a bougé.

Clexon, fondu dans les ténèbres au flanc de la colline, se sent découragé. Pour vaincre le sommeil, il grille des cigarettes vitaminées. Fréquemment, il change de place avec son hélico, se porte successivement aux endroits localisés par son bio-test. Quand il a achevé sa ronde, il recommence au premier point et ainsi de suite jusqu'au huitième.

Deux heures du matin. La nuit épaisse l'entoure. Des nuages menaçants d'orage masquent les étoiles et un vent tiède souffle. L'hélico, malgré sa stabilité, est rudement secoué.

L'officier se dirige vers le point quatre. Bergsel. Il lit l'indicatif sur le bio-test à son poignet. Pendant un court instant, il imagine l'ingénieur tel qu'il était avant son incorporation dans l'Olox. Mais Clexon ne ressent aucune pitié, aucune compassion. Au contraire. Il souhaite décharger son pistolet sur la termitière qui s'est accaparée du cerveau de Bergsel.

Il ne se doute pas que l'occasion va lui en être donnée. Grâce à son bio-test, il repère l'endroit où se terre l'ancien chef des techniciens.

Immédiatement, malgré l'opacité de la nuit, il discerne l'énorme masse d'un Olox. Nul doute. Il s'agit de Bergsel. Aussi l'officier se

pose à quelques mètres avec une profonde excitation. Il ouvre le cockpit, assure son thermique dans sa main droite, et marche résolument vers la termitière.

Il sait que le jet brûlant de son arme n'excède pas quelques mètres de portée. Il s'approche aussi silencieusement que possible. Maintenant, il distingue très nettement l'Olox, immobile, ses multiples orifices obturés.

Il étend son bras droit, braque son thermique, doigt crispé sur la détente. Il va vider sa rancœur envers les Olox à intelligence terrestre, rancœur que lui a communiquée Cham.

Il hésite une seconde. Un ultime réflexe. L'image de Bergsel défile à toute vitesse dans son esprit. Il lui semble que, pendant un court instant, il retrouve sa lucidité humaine. Bien vite, le fluide de l'Umib tarit cette étincelle.

Mais quelque chose claque dans la nuit, sèchement, avec brutalité. Un éclair, un long éclair verdâtre fulgure en provenance de la termitière, fond à toute allure sur l'homme, l'enrobe.

Clexon ressent comme une brûlure sur tout le corps. La décharge électrique le foudroie. Il titube, zigzague, tente vainement de rétablir son équilibre compromis, mais finalement ses jambes cèdent sous lui. Il tombe sur le sol, s'immobilise, lâche son thermique.

Alors, l'Olox se met en mouvement, silen-

cieux comme une ombre, glisse avec une vélocité extraordinaire. Il passe aux côtés du corps de l'homme inanimé, l'évite, puis disparaît dans la nuit du côté de la base.

*
* *

Sept heures. Depuis de longues minutes, Nora Gordoff attend l'arrivée de Clexon. Il ne devrait plus tarder. Selon le découpage des tours de garde, il achève sa ronde à sept heures du matin et la jeune fille le remplace.

Sept heures dix, sept heures quinze. Personne. Or, il faut cinq minutes en hélico pour venir de la colline 107. Clexon se montre d'habitude plus ponctuel.

Cham, parti en reconnaissance, revient à tire-d'aile. Il a aperçu John inanimé sur le sol. Affolée, Nora part en courant vers l'aire d'envol, grimpe dans son véhicule ovoïde, et met pleins gaz vers la colline.

Elle atterrit près de l'endroit où cette nuit s'est déroulé le drame. Terriblement inquiète, elle se penche sur le corps de l'officier, l'ausculte, pousse un soupir de soulagement. Le cœur bat. Il semble *a priori* que Clexon ait subi une forte commotion.

Tant bien que mal, elle charge son compagnon dans l'hélico. Au-dessus d'elle tournoient trois ou quatre Umibs, venus en observateurs.

Sitôt de retour à la base, elle s'emploie à la réanimation de Clexon. Son cabinet est pourvu des appareils nécessaires.

Elle note pourtant qu'une certaine radio-activité émane du blessé. La dose n'est pas mortelle, ni même menaçante dans l'immédiat. Mais elle entreprend néanmoins, par précaution, un traitement anti-radio-actif.

Par divers procédés électriques, elle provoque une biostimulation des organes de l'officier. La stimulation touche le cerveau, le cœur, tout le système nerveux central. Au bout de quelques minutes de cette thérapeutique, le chef de la Sécurité ouvre les yeux, aperçoit la jeune fille penchée sur lui. Puis Cham, blotti dans un coin.

— John... Que t'est-il arrivé ?

— L'Olox..., bégaie-t-il, rassemblant ses souvenirs. Il était devant moi. J'allais le brûler avec mon thermique lorsqu'une étincelle verdâtre me frappa.

Elle lui apprend qu'il a reçu une certaine dose de radio-activité, dose qui correspond exactement à celle encaissée par les deux Umibs retrouvés morts.

— Je comprends. Bergsel a utilisé la radiation de sa pastille contre moi. Il a pu la concentrer, la projeter... Je suis bien abîmé, Nora ?

— Non, dit-elle, rassurante. J'ai entrepris

immédiatement un traitement approprié. Ta radio-activité diminuera progressivement. Quant au choc commotionnel, il n'en subsistera aucune trace.

— Hum ! hum ! grommelle Clexon. N'empêche. Pendant plusieurs heures, je suis resté évanoui, inerte. Ça signifie que les Olox-Humains possèdent le moyen de nous neutraliser momentanément.

Cham volette lourdement vers la couchette où John est étendu. Nora étend les bras violemment, empêchant l'Umib d'approcher.

— Non, Cham, crie-t-elle, non. Va-t'en. Un danger de radiation existe pour toi.

Le papillon paraît avoir compris, s'éloigne, quitte même le cabinet dont la porte est restée ouverte. La biologiste désigne le calendrier :

— Dans deux jours, la Commission d'enquête arrivera. Tu seras sur pied, John.

— Seule, tu ne pourras pas t'opposer à la progression des Olox-humains vers la base. Quand l'astronef se posera, ils seront tous là, tous les huit, enterrés autour du camp...

— Qu'importe, John. Que pourront-ils faire ?

— Je n'en sais encore rien. Mais, avec un cerveau comme Bergsel à leur tête, nous devons nous attendre à tout. Je me demande ce qu'ils manigancent.

En tout cas, Clexon est loin d'imaginer le plan d'action décidé par Bergsel, Luzzi, tous les autres. Il ne correspond déjà plus à une psychologie humaine.

*
* *

— Les voilà ! dit John, désignant l'astronef sur le panoramique. Ils se sont mis en orbite d'attente. Je leur donne le feu vert ?

— Evidemment, admet Nora. Il faut qu'ils s'imaginent que nous avons échappé tous les deux aux Olox. Nos récits concorderont d'ailleurs. Et puis, comment se douteraient-ils...

Clexon se met en rapport avec le véhicule interstellaire. Un astronef elliptique, comme celui qui a amené les techniciens sur Kéra. Très rapidement, sur l'écran, les deux observateurs au sol notent que la fusée rompt son orbite, fonce vers la planète.

Elle se pose à la verticale, énorme, monumentale, dans une gerbe de lumière orangée qui trahit l'éjection d'une formidable énergie. Quelques secondes se passent. Les moteurs s'éteignent, se refroidissent grâce à des anti-thermiques. Puis une échelle métallique se déplie, atteint le sol.

Le sas s'ouvre. Un homme paraît, haut de stature, sanglé dans son uniforme bleu. L'uniforme du groupe Sécurité. Trois galons brillent

à ses épaules et son regard contemple le camp silencieux.

Avec appréhension, Clexon sort de la base, accourt vers l'aire d'atterrissage. A mesure qu'il approche, la chaleur émanant encore de l'astronef augmente. C'est caractéristique et ce symptôme prouve la terrifiante épreuve à laquelle est soumis le véhicule lors de ses accélérations foudroyantes.

Derrière l'homme galonné, d'autres silhouettes apparaissent. Au nombre de cinq, vêtues de justaucorps rosâtres.

John accueille le type en uniforme bleu au pied de l'échelle. Il le salue militairement et l'autre répond dans le même style impersonnel.

— Capitaine Daros, se présente-t-il d'une voix bourrue. J'appartiens au groupe central de Sécurité qui étend son activité dans cette partie de la galaxie. Je suis délégué officiellement par B.O.M.-16.

Un autre homme, plus modeste dans ses propos et dans son attitude, tend la main à Clexon. Sa bouche se fend dans un sourire :

— Inspecteur divisionnaire Youri Nitcheff.

Il se tourne vers les quatre autres arrivants, rangés côte à côte comme des robots :

— Mes collègues.

Il ajoute rapidement :

— Nous sommes chargés, par l'annexe

B.O.M.-16, d'élucider le mystère de S.X.235. Nous ne repartirons que lorsque la lumière sera faite.

L'appréhension, qui avait taraudé John au moment où il sortait de la base pour accueillir la délégation, le reprend. Il scrute les alentours avec une certaine anxiété et redoute l'apparition d'un Olox à intelligence humaine. Il sait qu'ils sont huit, groupés autour du camp, profondément enterrés dans le sol. Mais ils peuvent émerger en quelques minutes.

Clexon invite les six membres de la Commission à entrer dans la base. Il leur fait visiter rapidement les lieux, leur désigne leurs chambres. Mais les nouveaux arrivants déclinent l'offre de repos. Ils ne sont pas fatigués car ils ont effectué le voyage en hypothermie. Toute vie était ramenée à un minimum d'activité organique grâce à un système parfait de réfrigération qui avait abaissé la température du corps.

Ils passent tous dans la salle du Central, font la connaissance de Nora Gordoff. Evidemment, Cham et les Umibs ont vidé les lieux, ou du moins ils assistent invisibles à la réunion des hommes.

Plus John observe Daros, plus il a l'impression d'avoir rencontré ce type quelque part. Oui. C'était sûrement à l'annexe B.O.M.-16, au cours de la brève escale des techniciens

lors de leur voyage vers Kéra. Il avait même noté que le capitaine n'était pas commode du tout.

D'ailleurs, Daros prouve *in petto* son mauvais caractère. Sa voix bourrue hache le silence :

— Je ne vous félicite pas, Clexon. Depuis votre arrivée sur S.X.235, vous dépendez de mes services. Permettez-moi de vous le dire, vous ne faites pas honneur à notre Section !

John s'attendait à ce savon. Il ne bronche pas, reste impassible. Il a appris sa leçon par cœur et il la récite. Il explique ce qui s'est passé sur Kéra, depuis l'aventure de Vüller jusqu'à celle de Bergsel et de Luzzi. Naturellement, il passe sous silence sa propre destinée et celle de Nora. Qui soupçonnait que les deux survivants de la base sont sous la domination de créatures ailées ?

Daros, Nitcheff et ses collègues écoutent avec attention. Certains prennent des notes. Leurs visages hermétiques dissimulent leurs pensées mais le rapport préalable de Clexon, lorsque celui-ci avait alerté B.O.M.-16, leur avait déjà donné un aperçu de l'affaire.

Daros s'emporte très vite :

— Vous aviez deux adjoints à votre disposition. Vous les avez mal utilisés. En tout cas, je vous tiens pour responsable de ce qui arrive

et vous serez probablement traduit devant le Conseil de discipline.

L'indifférence profonde de son subordonné l'exaspère. Il glapit :

— Vous vous en foutez ? Vous parlerez autrement lorsque le Conseil aura décidé votre mutation dans un autre secteur de la galaxie où le climat ne sera pas aussi clément que celui de Kéra.

— Voyons, capitaine, intervient Nitcheff, n'accablez pas cet homme. Je suis certain qu'il a fait son devoir jusqu'au bout, mais qu'il s'est trouvé face à des circonstances exceptionnelles. N'est-ce pas, Nora Gordoff ?

La jeune fille acquiesce. Elle devine que l'inspecteur divisionnaire ne prend pas les choses sous le même angle que le bouillant Daros. Plus calme, plus détendu, il réfléchit à la situation présente, cherche une issue.

— Dites-moi, Clexon. Pourriez-vous nous montrer l'une de ces créatures en forme de termitière ?

— Volontiers, accepte John. Il suffit de survoler la colline 107 ou la vallée OC.2.

Il entraîne les policiers au-dehors. Une nouvelle fois l'anxiété l'assaille. Si Bergsel et les autres apparaissaient soudainement ? Mais non, ils ont probablement décidé de rester sous terre, car les alentours de la base demeurent vides, déserts.

Les enquêteurs utilisent chacun un hélico ovoïde. C'est donc sept appareils volants qui décollent sous l'œil terne de Nora, assise devant les écrans de contrôle. Ils se dirigent tous, comme un essaim, vers la colline 107, la survolent un instant, puis poussent plus loin, vers la vallée OC.2.

La chance les sert. Ils aperçoivent plusieurs Olox hors de terre, nullement effarouchés par la présence des hommes. John sait qu'il s'agit d'Olox dans lesquels des Umibs vivent encore en symbiose. Mais ce détail, il le garde évidemment pour lui.

Ils atterrissent. Daros se dirige vers l'une des termitières, brandit son thermique. Il veut en mettre plein la vue à ses compagnons, prouver son courage.

Clexon se précipite, arrête le geste du capitaine, détourne son arme. L'autre vocifère :

— J'allais détruire cette saloperie. Pourquoi m'en empêchez-vous ?

John obéit à un impératif. Il protège les Umibs, même ceux encore incorporés aux Olox. Pour les enquêteurs, il trouve une explication à son initiative :

— Si vous brûlez l'une de ces créatures, les autres disparaîtraient rapidement dans la terre, par réflexe de protection. Et elles ne resurgiraient pas de sitôt. Or, je suppose que ces

messieurs désirent examiner de plus près ces spécimens.

Les agents de la police spatiale forment un cercle autour de l'Olox épargné de justesse. Ils n'osent pas s'en approcher, hochent la tête, perplexes. Ce qu'ils voient ôte leurs derniers doutes, s'ils en ont encore. S.X.235 possède des organismes vivants, rassemblés en communauté, et la note de service distribuée un peu partout s'avère erronée. Il faudra la réviser. Ce rectificatif tiendra compte du rapport de la Commission.

Nitcheff reconnaît l'incompétence de la note qui donne une fausse idée de Kéra. Déjà, il envisage l'avenir :

— Notre rapport sera naturellement adressé à la Terre. C'est elle qui décidera. Mais des biologistes viendront ici, des spécialistes en physiologie animale... Bref, ils classifieront ces créatures, dresseront leurs cartes descriptives.

John ne cache pas sa satisfaction. Des hommes, d'autres hommes débarqueront ultérieurement sur S.X.235. Chaque nouvel arrivant sera le libérateur d'un Umib. Mais, dans son enthousiasme, il semble oublier une chose. Les spécialistes en biologie animale ne se déplaceront que si le rapport de la Commission parvient à la Terre.

Les enquêteurs manifestent le désir de rentrer à la base. Ils reprennent leurs hélicos, après

avoir photographié les Olox sous tous les angles. Les clichés fourniront une preuve concrète.

Dans la salle du Central, les six envoyés de B.O.M.-16 tiennent conseil. Ils ont prié Nora Gordoff et Clexon de les laisser seuls.

Les discussions sont ardues, le problème épineux. La décision ne peut être prise d'emblée. C'est la thèse que défend l'inspecteur divisionnaire.

— *A priori,* ça paraît absurde cette histoire. Mais nous devons nous rendre à l'évidence. Des techniciens envoyés sur Kéra pour la construction du relais, il n'en reste aucun. Je me demande, vu les circonstances, si le projet d'installation de relais automatique doit être maintenu ou abandonné.

Daros fulmine. Il ne démord pas de son idée :

— La faute en incombe à Clexon. C'est un incapable. Je suis persuadé que si nous mettions un type compétent à la tête de la colonie, l'achèvement du relais serait pratiquement acquis.

Nitcheff hoche la tête :

— Vous croyez que, après ce qui vient de se passer, beaucoup de techniciens seront volontaires pour succéder à leurs compagnons, digérés par des créatures vivantes ?

Le capitaine hausse les épaules, explique sa méthode :

— Je ne comprends pas pourquoi Clexon n'a pas capturé l'une de ces termitières, sachant qu'elle avait englouti Vüller. C'est au début qu'il fallait agir. Si la bestiole avait été disséquée immédiatement, Vüller aurait pu être sauvé.

— Clexon a prétendu qu'il avait essayé de capturer la créature, remarque l'un des policiers. Elle n'est jamais ressortie de terre.

— Mais les autres..., les sept autres ! s'emporte Daros. Elles aussi sont restées sous terre depuis ? Allons, ne me faites pas rigoler. Clexon me donne l'impression d'un pauvre type, dépassé par les événements, et qui s'enlise dans son incapacité.

Les six membres de la Commission parlent longuement, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ils se réservent évidemment quelques jours pour trouver une solution. Puis, ils se séparent, chacun regagnant la chambre que Nora leur a attribuée.

## CHAPITRE IX

Clexon se sent enveloppé par Cham. Il s'amollit. Il devine que les antennes de l'énorme insecte frémissent. La présence du monstre noir, visible, ne lui arrache aucun mouvement d'horreur. Il s'est depuis longtemps habitué à ces contacts charnels et il les recherche même ardemment. Il en tire une certaine volupté. Et puis il y a la quotidienne, l'indispensable piqûre de l'Umib.

La conversation télépathique s'établit immédiatement.

— Je te conseille, Cham, de t'attaquer d'abord à Daros.

— Pourquoi à lui ? Pourquoi pas à Nitcheff ou aux autres ? De toute façon, ils deviendront tous mes proies, nos proies, à brève

échéance. Six Umibs n'attendent qu'un signal pour se précipiter sur les hommes.

Clexon tempère l'excitation du papillon. Il explique posément :

— Je ne peux pas, en une seule nuit, ouvrir les six portes de leur chambre. Ça paraîtrait insolite et, d'ailleurs, certains refuseraient même d'ouvrir. Mais, je sais que ma ruse réussira avec Daros. Pour la raison simple. Il veut épater tout le monde et il appartient d'autre part à la Section Sécurité, au même Service que le mien. Si je lui dis que quelque chose de grave se passe, il bondira hors de son lit et voudra en mettre plein la vue à Nitcheff. C'est justement ce petit prétentieux que j'aimerais éliminer en premier. Il risque de nous mettre des bâtons dans les roues. Nitcheff et ses policiers, eux, paraissent beaucoup plus souples.

Cham est convaincu :

— Bon. Je te fais entièrement confiance. D'ailleurs, tu connais mieux que moi la psychologie de tes semblables. Mais, pour ne rien te cacher, j'aimerais agir vite. Six Umibs peuvent être libérés demain.

John réfléchit avec son intelligence humaine et, dans ce domaine, il montre sa supériorité sur Cham, nettement. Le chef du mouvement libérateur n'a pas perdu au change en sacrifiant deux de ses congénères au profit d'un

homme comme Clexon et d'une femme comme Nora Gordoff. Des auxiliaires autrement plus précieux que s'ils s'étaient incorporés aux Olox...

Il prouve à Cham que leur intérêt ne consiste pas à brûler les étapes :

— Tu veux bien libérer tout ton peuple ?

— Oui, la centaine d'Umibs dont les Olox se sont appropriés les cerveaux.

— Bon. Cela exige autant d'Humains. Or, si nous voulons que d'autres hommes viennent sur Kéra, il faut absolument que la Commission d'enquête envoie son rapport à la Terre. Si nous opérons trop tôt, ce rapport ne parviendra jamais à destination et le projet d'installation de relais sera définitivement abandonné. B.O.M.-16 ne risquera pas une troisième expédition périlleuse pour un relais qui, à mon avis, peut être installé ailleurs.

Ces arguments achèvent de convaincre le papillon qui voit en Clexon un auxiliaire extrêmement rusé. Mais un doute l'assaille :

— Mes cinq congénères déjà libérés de la tutelle des Olox, sont partisans d'une action rapide. Ils manifestent beaucoup d'impatience et je ne sais pas si je pourrai modérer leur ardeur.

— Tu ne te ferais plus respecter, Cham ?

— C'est que, avoue l'insecte, le mouvement

libérateur prend une telle ampleur, une telle signification, qu'il envoûte littéralement ceux qui y participent. Ça se comprend. Après des siècles et des siècles de vie en symbiose, une terrible soif d'aventures secoue notre peuple.

— Je comprends, répète John. Mais je te mets en garde.

— Merci. Tu es un excellent collaborateur et les Umibs te garderont une éternelle reconnaissance, à toi et à Nora.

Cham pique l'officier, toujours à la jugulaire, parce que c'est précisément à cet endroit que le liquide glandulaire se diffuse le plus rapidement, qu'il est entraîné dans la circulation sanguine avec son maximum d'efficacité.

L'opération quotidienne terminée, le papillon noir s'arrache à sa proie, déploie ses ailes, s'élève lentement vers le plafond. Clexon sait ce qui lui reste à faire.

Il quitte sa chambre, regarde sa montre. Trois heures du matin. Les membres de la Commission se sont couchés bien après minuit et actuellement ils doivent dormir profondément.

L'officier robotisé se glisse dans les couloirs déserts de la base, se dirige sans hésitation vers la chambre de Daros. Il s'attend à une verte réplique de la part du capitaine, réveillé en sursaut. Mais il sait que l'autre ouvrira.

Ça suffira amplement à Cham pour s'introduire dans la chambre. Dès lors, le bouillant Daros ne pourra plus échapper à son destin.

*
* *

Huit heures, Nitcheff et ses policiers déjeunent au réfectoire. Dans la salle de contrôle, Clexon et Nora surveillent des écrans, car Daros est sorti il y a une minute.

Un Daros pas tout à fait comme d'habitude. Il a à peine salué ses collègues, n'a absorbé qu'une tasse de café alors que d'ordinaire c'est un gros mangeur. Mais il a expliqué qu'il déjeunerait plus tard.

Nitcheff n'a pas insisté. D'ailleurs, il était loin d'imaginer la vérité et il pensait que le capitaine n'était pas de bonne humeur ce matin. Ce qui lui arrivait souvent.

Daros a quitté la base immédiatement et maintenant il se dirige vers l'aire d'envol où sont parqués les hélicos. Clexon et Nora sont persuadés que l'homme, au cerveau obnubilé par la piqûre de Cham, va monter dans l'un des engins ovoïdes. Il devrait normalement se diriger vers la vallée OC.2 où plusieurs Umibs l'attendent avec impatience, guettant sa venue.

Or, parvenu près d'un des hélicos, il s'arrête, se retourne. Son regard semble attiré par

quelque chose, au-delà de l'astronef qui a amené la Commission d'enquête.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? s'étonne John, intrigué. Pourquoi ne monte-t-il pas dans un hélico ?

— Attends, commente Nora. Il continue sa route, traverse le parking, disparaît derrière la masse de l'astronef. Celui-ci nous masque maintenant la visibilité.

L'écran, en effet, montre seulement la structure elliptique de l'engin interstellaire. Le second vaisseau stationne un peu plus loin, à deux ou trois cents mètres.

Un soupçon taraude Clexon :

— Bergsel, les autres... Ils sont là, tapis autour de la base. Pourvu que...

Nora fronce le sourcil :

— Tu penses qu'ils pourraient foudroyer Daros ?

— Et comment ! C'est leur intérêt. Ils savent bien que chaque homme arrivé ici est le libérateur d'un Umib. Or, en terrassant Daros, ils retardent momentanément cette action.

Comme le capitaine ne reparaît pas dans le champ de la caméra, John brûle d'inquiétude. Il abandonne sa faction devant les écrans, s'élance vers le hall central qu'il traverse en courant.

Il sort de la base, fonce vers le parking des hélicos. Il sait que Nora suit tous ses mouve-

ments. Il s'attend à découvrir Daros, inanimé à côté d'un Olox. Aussi, dans cette perspective, il dégaine son thermique, contourne l'énorme masse de l'astronef.

Alors il s'arrête, stupéfait. Ce qu'il voit le suffoque. Un Olox se dresse effectivement hors de terre, à quelques mètres de là, orifices béants. Mais Daros est happé par la créature. Clexon ne distingue plus que ses pieds qui battent désespérément le vide. Il arrive trop tard.

Son bio-test lui confirme que le cerveau de l'Olox est celui de Bergsel. Alors un voile rouge passe devant ses yeux. Il crispe son doigt sur la détente du thermique. L'occasion est unique de se débarrasser de la termitière à intelligence humaine.

Mais il hésite. Il hésite longuement. Il se sait hors de portée de la décharge radio-active. Seulement s'il tire, il condamne irrémédiablement Daros. Un délicat problème se pose à lui. Il ne prend aucune décision à la légère. S'il calcine le capitaine, un Umib de moins ne sera pas libéré. Mais Daros sera-t-il récupérable ?

Il contacte Nora par radio, la met au courant :

— Grouille-toi, Nora. Préviens Nitcheff. Qu'il arrive ici en vitesse.

La jeune fille acquiesce. Une grande nervosité l'envahit et elle ne s'attendait guère à cette

complication. Elle se demande pourquoi tout simplement John n'a pas appuyé sur la détente de son thermique.

Guiv-Bergsel et Clexon s'affrontent, face à face. Ils s'observent avec haine. Aucune commune mesure entre eux. Le premier domine l'autre de ses deux mètres cinquante de haut. Un monstre de puissance. Et pourtant, l'homme armé pourrait gagner la partie s'il le voulait.

Il compte sur l'aide des policiers. Il espère tout simplement capturer Bergsel, le disséquer lambeau par lambeau, lui arracher sa proie. Mais Daros n'est-il pas en train de perdre la vie dans les minutes qui s'écoulent ?

Nitcheff apparaît enfin, flanqué de ses quatre gardes du corps. Il est accouru ventre à terre et il souffle comme un phoque par manque d'entraînement. Beau gars, l'inspecteur divisionnaire. Blond, grand, solide, des yeux bleus. Il sort droit de l'Ukraine, de l'ancienne Russie. Comme Nora.

Il écarquille son regard, observe l'Olox qui plonge lentement dans la terre, s'enlise comme un sous-marin dans les eaux. Le spectacle le fascine.

Clexon grimace :

— Daros, je crois, m'a reproché de ne pas avoir capturé la créature qui a englouti Vüller. Eh bien ! je vous laisse l'initiative, inspecteur.

— Oh ! dit modestement Nitcheff. Je ne se-

rai pas plus malin que vous. Mais en creusant le sol avec des pioches, nous déterrerons bien cette termitière et nous parviendrons peut-être à récupérer ce malheureux Daros.

Il donne des ordres. Ses hommes retournent en vitesse vers la base et reviennent porteurs d'outils. Nitcheff distribue une pioche à chacun de ses agents, et même à Clexon.

— Allons-y, décide-t-il.

Ils se mettent tous les six au travail avec ardeur. L'Olox a complètement disparu dans le sol, mais, comme la terre est souple, meuble, les policiers avancent rapidement. Avec les pelles, ils dégagent ce qu'ils ont pioché, creusent une large excavation. Déjà, ils aperçoivent l'extrémité supérieure de la termitière qui se heurte à une couche de sédiments beaucoup plus dure.

Ce résultat encourage les hommes. Même Clexon partage la fièvre de ses collègues. Il rêve déjà de récupérer Daros, d'autant qu'il sait que l'Olox ne peut pas utiliser sa décharge radio-active tant qu'il est enterré.

— Je vais détruire son cerveau, explique-t-il, brandissant son thermique. Nous savons qu'il se trouve précisément dans la partie supérieure de la créature. Après quoi nous récupérerons Daros sans danger.

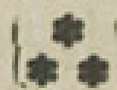
Debout au fond du trou, il va décharger son arme lorsque retentit un claquement sec.

Une étincelle verdâtre zigzague, frappe Clexon qui s'écroule. D'autres éclairs se succèdent à une vitesse stupéfiante. Six exactement, au total. Et les six hommes tombent foudroyés avant qu'ils n'aient pu tenter le moindre geste de défense.

Deux autres Olox ont émergé de terre, se portant au secours de Guiv. Ils ont réussi *in extremis* et maintenant, déjà, ils s'enlisent à nouveau alors que Guiv descend toujours plus bas, hors de portée des Humains.

Sur ses écrans, Nora ne s'est aperçue de rien. Pourtant, quand elle contacte John par radio, le silence insolite de son compagnon lui prouve que quelque chose de grave se passe au-delà de son champ de vision.

Incitée à la prudence, elle abandonne le Central, quitte la base et s'avance vers le parking. Elle distingue alors plusieurs Umibs qui tournoient dans le ciel. Ils ne se cachent pas. Cela signifie qu'ils échappent à la vue de Nitcheff et de ses hommes. Alors, très vite, elle comprend le drame.



Six corps allongés dans le cabinet médical, reliés à tout un appareillage électrique. Puis Nora. Nora Gordoff qui évolue, attentive autour des couchettes, surveillant le traitement.



Nitcheff et ses hommes sont en cours de réanimation. Voilà plus d'une heure qu'ils ont été commotionnés et ils n'ont toujours pas repris connaissance. Par contre, Clexon ouvre les yeux. Nora s'est occupée spécialement de lui et ses efforts portent ses fruits.

John émerge de l'inconscience avant les autres. C'est la seconde fois qu'il reçoit une secousse électrique.

— Nora... Comment as-tu pu nous ramener tous à la base ? s'inquiète-t-il, jetant un coup d'œil vers les cinq autres couchettes.

— Oh ! Comme j'ai pu. Grâce à des civières roulantes. Mais vous m'avez fait peur, tous.

Elle casse une ampoule de verre, cherche une seringue, l'emplit de liquide médicamenteux, fait exsuder une goutte à l'extrémité de l'aiguille. A l'aide d'un coton imbibé d'antiseptique, elle frotte le creux du bras de Clexon.

— Attends. Je vais te faire une intraveineuse. Ça te retapera complètement.

Elle achève tranquillement son garrot, audessus du coude, pique la veine apparente, retire l'aiguille avec habileté, tamponne le minuscule orifice où perle juste une goutte de sang. John n'a même pas senti la piqûre.

— Les Olox, Nora... Tu les as vus ?

— Non. Lorsque je suis arrivée, il n'y avait plus que vos corps étendus, inanimés. Mais

mon bio-test indiquait que Fredel et Luzzi n'étaient pas loin. Ce sont eux, sûrement, qui sont intervenus.

Une amère déception ombre le visage de l'officier de Sécurité. Il grimace :

— Dommage. Je tenais la vie de Bergsel entre mes mains. J'aurais tiré cette fois, sans regret, en réglant mon thermique à faible puissance. J'aurais brûlé le cerveau de l'Olox en épargnant Daros, puique le capitaine barbotait dans la cavité centrale. Après quoi, nous l'aurions récupéré.

— Tu aurais donc pu procéder ainsi avec Vüller et les autres...

Clexon hausse les épaules :

— J'y ai pensé. Bergsel s'est toujours mis en travers. Il n'acceptait pas que ses hommes prennent la pelle et la pioche. Je n'avais qu'à me débrouiller. Or, avec seulement Jivara et Luzzi, nous n'aurions pas été assez rapides et les Olox nous auraient gagné de vitesse. Nos efforts n'auraient abouti à rien.

Nora range ses instruments. D'un œil vigilant, elle vérifie l'état de réanimation de Nitcheff et de ses hommes. La thérapeutique suit son cours et, dans dix minutes, les policiers reprendront conscience.

— Ah ! John. Je remarque que, cette fois, les Olox à intelligence humaine n'ont pas uti-

lisé la radio-activité de leurs pastilles. Je n'ai décelé aucune trace de radiation sur vous.

— Tiens ! s'étonne Clexon. Bizarre. Comment l'expliques-tu ?

— Facilement. Luzzi et Fredel savent bien que leur radio-activité est trop faible pour irradier un homme et le plonger dans un état critique. En conséquence, ils conservent leur potentiel pour les Umibs, plus sensibles, plus vulnérables.

— N'empêche, grogne John. J'ai été commotionné.

— Oui. Mais seulement par une décharge électrique simple. Les Olox doivent ressembler à la gymnote terrestre. Et leurs cerveaux humains utilisent rationnellement cette faculté.

L'officier se dresse sur son séant. Il se sent beaucoup mieux et attribue cette nette amélioration à la piqûre intraveineuse. Des problèmes l'assaillent néanmoins. Par exemple, il ne s'explique pas l'attitude de Daros.

— Il aurait dû, normalement, se diriger vers la vallée OC.2 où l'attendaient impatiemment des Umibs incorporés à des Olox. Cham avait contacté ses congénères captifs et tout était prévu.

— Tu oublies, John, que Daros était obnubilé par Cham, que son programme consistait à s'introduire dans un Olox, mais sans préciser lequel. Le capitaine a obéi. Près du par-

king des hélicos, il a aperçu une termitière. Il a cru que c'était celle qui l'attendait.

— Le parking... Ce n'est pas la vallée OC.2 ! proteste Clexon.

— Pour Daros, la différence importait peu. Il a été fasciné par Bergsel. Il s'est dirigé vers lui. Qu'a-t-il pu lui passer par la tête à ce moment-là ? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'il obéissant au vœu de Cham. Pouvait-il différencier un Olox à intelligence humaine d'un autre Olox ?

— Tu veux dire, Nora, que si Bergsel ne s'était pas dressé devant Daros, celui-ci aurait poursuivi sa route jusqu'à la vallée OC.2 ?

— Sans aucun doute.

Clexon sauta à bas de la couchette. Il rumine des pensées de vengeance car une nouvelle fois l'ingénieur se met en travers de sa route.

— Tu crois que Bergsel rendra le capitaine ?

La jeune fille hoche la tête, perplexe :

— Il le rejettera probablement, mais dans quel état ! Broyé, à demi digéré. Bref, irrécupérable. Il a guetté Daros sur son passage comme une araignée guette sa proie dans sa toile. Il a agi intelligemment car il sait maintenant que le capitaine n'échangera plus sa vie contre celle d'un Umib.

Elle place soudain son doigt sur sa bouche,

désigne les autres couchettes sur lesquelles les policiers s'agitent.

— Chut ! Taisons-nous. Ils reprennent connaissance.

Nitcheff d'abord, les autres ensuite, émergent lentement de l'inconscience. Ils semblent abrutis.

***

Vautré sur Clexon, Cham communique télépathiquement avec son auxiliaire asservi. Les nouvelles qu'il apporte ne sont pas tellement enthousiastes.

— Enon et les autres ont décidé de passer à l'action, apprend le chef du mouvement libérateur. Je n'ai pas pu calmer leur impatience. L'échec de Daros renforce sérieusement leur décision.

— Ils ne comprennent pas que, en agissant aussi impulsivement, ils sapent le mouvement. Je le répète. Si le rapport de la Commission ne parvient pas à la Terre, *via* B.O.M.-16, plus un seul astronef ne débarquera sur Kéra.

— J'ai essayé de leur expliquer, dit Cham, navré. Ils prétendent, au contraire, que, en précipitant les événements, B.O.M.-16 enverra une autre délégation devant le silence de la Commission d'enquête.

— Ils ne connaissent pas les hommes. Moi,

je les connais. B.O.M.-16 attend un premier rapport dans l'immédiat. S'il ne le reçoit pas, il en déduira qu'un grave empêchement motive ce silence. Alors, il mettra le paquet. Au lieu d'une délégation pacifique, il enverra des soldats. Crois-moi, Cham. Les militaires possèdent des armes à côté desquelles mon thermique n'est qu'un jouet. Ils sont capables de racler Kéra et d'en faire un désert. Ou bien ils empoisonneront le sol et les Olox périront. Si l'armée arrive, ton mouvement libérateur s'étouffera dans l'œuf.

— Je te crois, approuve l'Umib. Mais je ne peux pas empêcher Enon et les autres de brûler les étapes.

— Si. Il existe un moyen. Je n'ouvrirai pas les portes des chambres pendant la nuit, même si Enon me le demande. Tu es d'accord, Cham ?

— Je te donne carte blanche. Protège les hommes momentanément. Mais, un jour ou l'autre, il faudra bien...

— Je sais, je sais. Sois aussi patient que moi. Quand la Commission aura adressé son rapport à la Terre, alors le moment sera venu.

Le soir même, Enon prend contact avec Clexon, selon les principes de tous les Umibs ailés. John ne repousse pas ce contact charnel mais en lui coule déjà le fluide de Cham et Cham lui a donné carte blanche. L'homme se sent donc de taille à la lutte contre les insectes

noirs. Il refuse nettement de livrer les policiers aux Umibs et Enon se retire sans avoir obtenu satisfaction.

N'empêche. Cette première et apparente victoire, trop facile, abîme Clexon dans un profond pessimisme. Il se demande si Enon ne va pas tenter un grand coup. Aussi, il reste extrêmement vigilant et met Nora en garde.

— Nora... Comment pourrait-on protéger Nitcheff de l'impatience des Umibs ?

La jeune fille sourit. Elle se dirige vers son cabinet médical, revient avec un flacon bourré de pilules blanches.

— Demain, je ferai dissoudre l'un de ces cachets dans son café. Oh ! Un simple soporifique. L'inspecteur ressentira une intense fatigue et il restera couché.

Au matin, Nora Gordoff agit ainsi. Nitcheff boit son café sans méfiance mais, une heure plus tard, il ressent déjà les symptômes d'une grande lassitude. La biologiste examine l'inspecteur divisionnaire pour la forme, diagnostique une anémie et commence immédiatement un traitement à base de vitamines.

Terrassé de sommeil, Nitcheff s'endort mais Nora rassure les autres policiers sur l'état de santé de leur chef. Une simple indisposition due à l'atmosphère de Kéra qui sensibilise certains organismes.

Les quatre agents de la police spatiale, pas

tellement convaincus, commencent néanmoins leur enquête. Leur séjour sur S.X.235 s'annonce mouvementé et débute plutôt mal. Ils se souviennent de la commotion encaissée hier et se demandent si, tout compte fait, ils ne vont pas envoyer à B.O.M.-16 et à la Terre un rapport défavorable, suggérant vivement l'abandon pur et simple du relais automatique.

En groupe, ils se dirigent au-delà du parking des hélicos, s'arrêtent au bord de l'excavation profonde qu'ils ont creusée. Ils hésitent à s'aventurer au fond du trou parce qu'ils redoutent la réaction des termitières.

Ils se regardent, un peu ahuris. Ils auraient bien besoin de leur chef pour les conseiller. Or, l'inspecteur divisionnaire tombe justement malade dès son arrivée. Décidément, S.X.235 s'avère comme une sale planète et passe aussi édénique, le prétend la note de Service, juste bonne à inviter les volontaires au voyage.

Soudain, l'un des policiers pousse un cri, tend la main vers le ciel où apparaissent quatre énormes silhouettes noires, avec des ailes immenses.

— Qu'est-ce que ces bestioles ? gronde l'un des hommes, surpris.

Ils n'ont pas le temps de tirer leurs armes. Les Umibs, Enon en tête, foncent sur leurs proies, les renversent à grands coups d'ailes, s'accrochent à leurs vêtements. Les trompes

goulues, au dard acéré, cherchent la jugulaire des hommes.

La rapidité d'action détermine la victoire des insectes noirs. A la base, devant leurs écrans, Nora et Clexon assistent à la scène et n'interviennent pas. D'ailleurs, ils n'auraient pas eu le temps.

Mais la gravité burine leurs traits. John secoue tristement la tête et répète, accablé :

— Les idiots ! Ils ne m'ont pas écouté. Nitcheff reste notre seule chance.

## CHAPITRE X

— Vraiment, Nora, vous avez habité Kiev ? remarque Nitcheff avec plaisir.

— Oui, pendant quelques années. Mais j'ai fait mes études à Moscou.

— Alors, nous sommes compatriotes.

— En quelque sorte. Nous venons de la même province.

Le regard de l'inspecteur divisionnaire s'illumine. Il saisit les mains de la jeune fille, les presse avec une sorte d'adoration. Sa voix tremble :

— Nous ferons des choses extraordinaires ensemble.

— Doucement, inspecteur. L'initiative ne vous appartient pas.

Il se ravise :

— Oh ! Je vois. Clexon. Il est amoureux de vous. Et il vous tutoie. Est-ce que je peux vous tutoyer ?

— Oui, acquiesce Nora, yeux baissés. Nous appartenons désormais au même clan. Nous formons une équipe soudée, homogène.

Il ne lâche pas les mains de la jeune fille. Son regard conserve cette flamme vivace :

— Je sais, je sais. Mais pour en revenir à Clexon, vous..., enfin, tu l'aimes ?

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un amour profond. Nous sommes passionnés par autre chose que l'amour.

— Les Umibs ?

— Oui, les Umibs. Ils nous envoûtent. Depuis que Cham t'a piqué, Youri, depuis que tu es devenu son auxiliaire à part entière, tu es un autre homme, quoique tu t'en défendes.

L'inspecteur baisse la tête. Il observe machinalement les écrans de contrôle du Central. Ces écrans que Clexon lui a demandé de surveiller.

Il se souvient. Il se souvient du moment où Cham a pénétré dans sa chambre. Il était allongé sur son lit. L'Umib s'est matérialisé devant lui, il est devenu visible. Alors, Nitcheff a crié, hurlé. Personne n'est accouru à son secours. L'énorme papillon a déployé ses ailes. L'homme a ressenti une légère piqûre au ni-

veau du cou. Puis, ses craintes se sont dissipées comme par enchantement. Une sorte d'euphorie a succédé à la panique. Une volupté étrange s'est emparée de son corps, de son esprit.

Un fluide magique coulait en lui. Quand Clexon et Nora sont arrivés, ils lui ont appris qu'il était un auxiliaire des Umibs. Sur le coup, il n'a peut-être pas compris toute la portée de ce changement.

— Sans Clexon, rappelle la biologiste, tu serais actuellement incorporé à un Olox. Comme tes hommes.

— Comme eux, répète-t-il. Les pauvres !

— Ne les plains pas. Jamais nous n'avons plaint nos compagnons. Nous n'en avons pas le droit. En tout cas, John t'a préservé de cette fin dramatique. Grâce à tes quatre collaborateurs néanmoins, quatre autres Umibs vont retrouver la liberté.

Comme Clexon entre dans le Central, Nitcheff lâche précipitamment les mains de la camarade Gordoff. Le chef de la Sécurité fronce imperceptiblement le sourcil comme s'il soupçonnait quelque chose. En fait, un autre problème le préoccupe.

— Je pense que la réponse de B.O.M.-16 ne tardera pas. Voilà quarante-huit heures que votre rapport est parti, Nitcheff.

— Tutoyez-vous donc, suggère Nora. Au point où nous en sommes !

John soupire :

— Eh bien ! Youri, son avis ?

— Sur la réponse éventuelle de B.O.M.-16 ? Oh ! Après les détails que je leur ai fournis, ils n'hésiteront pas. Ils accepteront.

— S'ils envoient des soldats ?

— Ça n'en vaut pas la peine. Ils sont intelligents, à B.O.M.-16. Ils ne risquent pas leurs hommes inutilement. La planète Kéra a déjà fait assez de victimes et le relais automatique peut très bien être construit ailleurs, sur un monde plus favorable.

Vrai. Nitcheff a envoyé un rapport à B.O.M. 16. Il a dépeint la situation comme extrêmement grave, expliqué que Kéra abritait des créatures « dévoreuses » d'hommes. Bref, il demande le rapatriement immédiat des survivants de S.X.235, avant leur anéantissement total.

Bien entendu, l'inspecteur divisionnaire n'aurait peut-être pas rédigé un rapport aussi alarmant s'il avait agi de sa propre initiative. Mais il était devenu l'auxiliaire des Umibs et il avait expliqué son plan à Clexon et à Nora.

Un plan audacieux. Il s'agissait surtout de convaincre B.O.M.-16. Mais un doute s'infiltre chez Clexon :

— En admettant que B.O.M.-16 accepte no-

tre rapatriement. Tu crois que ça se passera tout seul sur O.P.482 ?

— Si nous partions seulement tous les trois, sûrement pas. Mais avec Cham et Enon...

Youri se tourne vers ses compagnons :

— Avez-vous confiance en eux ?

— Oui, répondent ensemble Nora et John. Ils ont démontré leurs extraordinaires possibilités.

— Bon. Libérés dans l'atmosphère de O.P. 482, où est établi B.O.M.-16, ils s'amalgameront au décor ambiant et pourront piquer en toute tranquillité une centaine d'hommes ou de femmes.

Nitcheff a déjà expliqué son projet, évalué les chances de succès. Il a même trouvé en Cham un farouche partisan. Quelques points restent cependant dans l'ombre et c'est ce que veulent éclaircir Clexon et Nora Gordoff.

— Je comprends ton idée, Youri, dit le chef de la Sécurité. Tu veux ramener sur Kéra un astronef avec cent hommes à bord. Ainsi, d'un seul coup, tous les Umibs seront libérés.

— Oui, c'est ça.

— Modère ton enthousiasme. Il sera certes facile à Enon et à Cham de piquer cent personnes. Mais il faudra faire décoller l'astronef de O.P.482. Ce sera le premier écueil.

Nitcheff démontre qu'il a tout prévu :

— Au préalable, les pilotes de l'astronef et le personnel au sol auront été neutralisés. Mieux, Ils embarqueront avec nous.

— Hum ! Hum ! tousse Nora.

— Comment, tu ne me crois pas, Nora ?

— Tu exiges beaucoup de Cham et de Enon. Ils devront abattre un travail considérable.

— Ils m'ont assuré que cette tâche ne les rebutait pas. Mais peut-être auriez-vous une autre idée pour achever la libération des Umibs. Ils sont encore plus de quatre vingt-dix, incorporés aux Olox.

Comme ses compagnons restent silencieux, l'inspecteur divisionnaire ajoute avec un sourire :

— Je vois. Vous avez peur de rentrer à B.O.M.-16, de vous présenter devant le colonel Chestone. Naturellement, il vous interrogera. Vous lui racontez exactement ce qui s'est passé.

— Exactement ? sourcille John.

— Enfin, vous me comprenez. Vous passerez évidemment sous silence votre appartenance au clan des Umibs. D'ailleurs, Cham assistera à votre entrevue avec le colonel. Si quelque chose clochait, il interviendrait aussitôt et Chestone changerait alors d'attitude. Il se montrerait plus compréhensif.

— Si le colonel n'est pas seul dans son bureau ?

— Arrangez-vous pour qu'il le soit. D'ailleurs, je me demande pourquoi vous vous tourmentez à ce point. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que Chestone ne soupçonne rien.

Nora cherche à son tour une faille dans le plan de Nitcheff :

— Bon, bon, admettons que notre entrevue avec le colonel se passe comme tu le souhaites. Mais après ?

— Après ? répète Youri, étonné.

— Oui. Après l'envol de l'astronef emportant vers Kéra un chargement important d'hommes et de femmes. Crois-tu que les autorités de O.P.482 resteront les bras croisés ?

— D'abord, explique posément Nitcheff, les autorités ignoreront la direction prise par l'astronef puisque, à une vitesse supérieure à la lumière, aucun appareil ne peut détecter un objet en vol.

— Chestone fera le rapprochement, argumente la biologiste. D'autant plus que nous aurons disparu tous les trois en même temps que l'astronef. Il déterminera vraisemblablement, par déduction, le but du vaisseau fugitif.

— Qu'importe alors ! Nous aurons acquis une précieuse avance que nous conserverons jusqu'à notre retour ici. Le débarquement opéré, les « libérateurs » s'éparpilleront sur la colline

107 et la vallée OC.2, puis s'incorporeront aux Olox.

Jusque-là, John et Nora suivent très bien le projet de leur compagnon. Mais les difficultés ne sont pas toutes aplanies.

— Vous oubliez Bergsel, les autres, remarque Clexon.

Nitcheff est secoué d'un rire gras. D'un geste du bras, il simule de balayer un obstacle :

— Bergsel ? Vous plaisantez. Que représente-t-il ? Rien. Deux fois rien. Il sera anéanti sous le nombre et ne pourra pas s'opposer à la ruée de cent individus. D'ailleurs, nous serons là pour veiller au succès de l'opération.

Ebranlés par cette étonnante logique et cet optimisme peut-être exagéré, John et Nora semblent maintenant convaincus. Du reste, l'inspecteur divisionnaire trouve encore des arguments en faveur de son plan :

— D'un coup, d'un seul coup, tout le peuple des Umibs recouvrera la liberté, jaillira des Olox. Ce n'est pas formidable ? Tandis que si nous attendons ici la venue problématique d'un troisième équipage, du temps s'écoulera, beaucoup de temps, d'autant que les nouveaux venus risquent fort d'être peu nombreux. A ce régime, combien faudra-t-il attendre d'astronefs pour libérer tous les Umibs ? Dix, vingt ?

Chestone ne patientera pas. Je le connais. C'est un impulsif. Si ça traîne, il mettra le paquet.

— L'armée ?

— Oui. Ils débarqueront avec une idée bien arrêtée. Celle de supprimer toute vie sur Kéra. C'est ça que vous cherchez ?

— Non, évidemment, soupire Clexon.

Il pense néanmoins que Chestone peut ordonner malgré tout à l'armée de nettoyer Kéra de tout organisme vivant bien qu'il sache qu'une centaine d'hommes se trouve sur S.X. 235 dans des conditions biologiques différentes. Mais cela exigerait de sa part un vrai massacre et cette éventualité ne semble pas digne d'un cerveau sensé. Aussi Nitcheff table sur la sensibilité du colonel qui, humainement, ne pourra pas sacrifier autant de personnes dans le seul but d'assainir une planète.

La réponse tant attendue de B.O.M.-16 arrive le surlendemain. Chestone a sûrement étudié avec minutie le rapport de l'inspecteur divisionnaire. Il a aussi mûri sa réponse et il demande à Nitcheff de rentrer sur P.O.482 avec tous les survivants de la base. Il exigera un rapport verbal, plus détaillé.

— Alors, on plie le camp ? s'impatiente Clexon.

— Non, dit Youri. Chestone recommande de laisser la base en place. Il prendra plus tard des dispositions à cet effet. Je suppose qu'il

veut encore réfléchir et en référer à la Terre. Mais nous avons gagné la partie.

— Je vais annoncer la bonne nouvelle à Nora, fait John en s'esquivant.

Il quitte le Central, entre dans le labo de biochimie. La jeune fille est en train de remplir plusieurs sachets de plastique avec une poudre grisâtre qui coule d'un gros ballon de verre.

Leur prochain départ anime Nora d'un tressaillement. Mais elle se maîtrise très vite. Pourtant, elle va retrouver des hommes et des femmes normaux et cette perspective la hante un peu. Elle a peur d'être démasquée.

Elle obture un sachet à l'aide d'une colle spéciale, hoche la tête :

— Tu es content, John, de rentrer ?

— Voyons, Nora, nous ne rentrons pas définitivement. Nous reviendrons sur Kéra.

— Sans doute. Mais tant de choses peuvent se passer sur B.O.M.-16. J'étais bien sur Kéra. Avec toi, avec Youri.

Clexon presse la jeune fille dans ses bras :

— Nous reviendrons, Nora, répète-t-il.

Il désigne les sachets qui s'amoncellent :

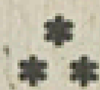
— Tu as terminé ?

— Pratiquement.

— Bon. Je préviens Cham et Enon. Nous partirons le plus tôt possible.

Nora Gordoff achève la préparation d'un

dernier sachet. De la nourriture spéciale pour Cham et pour Enon, afin qu'ils survivent sur O.P.482. C'était indispensable. Cette poudre grisâtre est un mélange judicieux, dosé, de sels minéraux, d'oligo-éléments, existant en abondance dans la terre riche de Kéra.



La particule ressemble à une monocellule, grosse comme une balle de ping-pong. Elle se véhicule dans l'espace, utilisant des champs électro-magnétiques naturels. Vu sa taille exiguë, elle passe inaperçue.

Pourtant, elle galope, vole à une vitesse vertigineuse, trait grisâtre dans le ciel. Elle se dirige vers un point extrêmement précis, comme si elle était guidée, dirigée à distance.

Si un observateur l'examine attentivement, il s'apercevrait que sa coque est criblée de trous, de vacuoles. Puis, sous une peau diaphane, transparente, tout un réseau de capillaires apparaît, saille, indice de vie. D'ailleurs, la chose vit, palpite. Ses vacuoles se contractent selon des mouvements rythmés.

Elle se propulse à quelques mètres du sol, parfois à quelques centimètres seulement. Ça dépend évidemment des courants magnétiques. Mais jamais elle ne heurte un obstacle. Elle

l'évite toujours avec une sorte d'instinct, comme si elle disposait d'un radar.

La chose arrive en droite ligne de la base et se dirige vers la colline 107. Elle exécute plusieurs crochets indispensables, selon les caprices des courants. Mais son but reste la colline.

Là, près du relais abandonné par les hommes, une créature attend sa venue. Un être étrange, qui ne ressemble ni aux Olox, ni aux Umibs.

C'est une masse grisâtre aussi, sphérique, un peu moins volumineuse qu'un Umib. Exactement dix alvéoles entaillent son enveloppe visqueuse, humectée de bave. En gros, l'ensemble ressemble à une éponge.

Les dix trous forment des cavités peu profondes, des évidements tapissés d'un liquide onctueux.

La balle de ping-pong arrive alors, tourbillonne au-dessus de la créature, puis s'abaisse lentement. Elle cherche l'endroit précis où elle se posera. Comme une abeille, elle butine sur chaque alvéole jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le sien. Alors elle s'y encastre, s'immobilise. Sa rotondité émerge de la cavité, forme une petite protubérance.

Des minutes s'écoulent, de longues minutes. D'autres sphères volantes surgissent des quatre coins de l'horizon et comme un essaim, bour-

donnent au-dessus de la créature. Une à une, elles se logent dans les cavités, reprennent leurs places primitives. Ainsi, la masse protoplasmique se hérisse de dix protubérances.

Un contact télépathique s'échange entre l'une des monocellules, toute fraîchement arrivée, et le cerveau de la créature-mère.

— Bergsel-1 ?

— Oui, Bergsel-7, je te comprends.

— Je viens te faire mon rapport.

— Ah ! Oui. Je t'avais envoyé capter les pensées de Nitcheff.

— Oui, dit la monocellule. Tu sais, de graves événements se préparent.

L'intérêt augmente chez Bergsel-1, si toutefois un observateur peut déceler un quelconque sentiment chez cette créature étrange.

— Tu m'intrigues. Je t'écoute.

— Nitcheff et les autres vont partir pour O.P.482.

— Les autres ? Quels autres ?

— Clexon, Nora Gordoff. Puis Cham et Enon.

— Ces deux Umibs ?

— Oui.

— Que trament-ils ?

— Sur O.P.482, explique Bergsel-7, ils vont piquer une centaine de personnes et les ramener ensuite sur Kéra à bord d'un astronef.

— Je comprends, opine le cerveau-mère.

C'est grave. Le clan entier des Umibs sera libéré. Et qu'est-ce que pense Nitcheff de moi ?

— Oh ! rien.

— Rien ?

— Il ne te craint pas, parce que tu seras submergé par cent individus.

Bergsel-1 réfléchit. Le problème le préoccupe au plus haut point. Il nourrit envers les Umibs une rancune tenace, une haine qu'il retrouve même après sa nouvelle métamorphose. Il n'oublie pas que c'est à cause des Umibs que lui et ses compagnons se sont d'abord incorporés aux Olox. Aussi a-t-il décidé de lutter de toutes ses forces contre le peuple de Cham, de barrer la route à sa libération.

— Tu as autre chose à m'apprendre, Bergsel-7 ?

— Oui. Nitcheff est persuadé qu'il réussira. Depuis qu'il est devenu l'auxiliaire des insectes ailés, son dynamisme a décuplé. Il a mis son plan minutieusement au point.

— Bon. Merci, Bergsel-7. Taris ta pensée. Je vais contacter Bergsel-2.

Le cerveau-mère entre en communication télépathique avec une autre monocellule :

— Bergsel-2 ?

— Oui.

— Je t'ai chargé de surveiller Cham particulièrement.

— Opération terminée. Je suis rentré à ton appel.

— Bon. Quels sont les projets de Cham ?

— Il doit s'embarquer avec Enon pour O.P.482. Nora Gordoff a préparé une nourriture spéciale pour les deux Umibs.

— Sur O.P.482, l'air est le même que sur Kéra ?

— A peu près. En tout cas, selon Nora Gordoff, les Umibs y respireront sans trop de difficulté.

Bergsel-1 s'impatiente :

— Laisse Nora Gordoff. Bergsel-4 m'en parlera car je l'ai chargé de cette mission. Ton but était d'espionner Cham.

— Ah ! Cham. Exact. J'ai pénétré sa pensée. Il se réjouit du plan de Nitcheff. Avec Enon, il va abattre un travail considérable. Ils devront à tous les deux piquer cent personnes, approximativement, autant que ce qui reste d'Umibs incorporés aux Olox.

— Ma nouvelle métamorphose, Bergsel-2, me trace un programme nouveau. Je dois combattre les Umibs et aider les hommes.

— Comment ?

— Je ne sais pas encore. Je vais réfléchir, lorsque j'aurai interrogé toutes mes annexes. Mais il faut absolument que j'empêche le départ vers O.P.482. Ce serait une catastrophe.

Pour les hommes et pour nous. Nous aurions à lutter contre une centaine d'Umibs.

Successivement, Bergsel-1 réceptionne les rapports de ses dix appendices. Il recueille ainsi une série de renseignements au sujet de l'expédition vers B.O.M.-16. Il a envoyé ses particules non seulement espionner les hommes, mais encore les Umibs et les Olox.

C'est ainsi que Bergsel-9 lui apporte des nouvelles de Frank Luzzi :

— Il était heureux que tu reprennes contact avec lui. Ton nouvel état biologique l'a stupéfié.

— Vrai, opine le cerveau-mère. J'avais un peu oublié mes compagnons depuis que Guiv, sur mon ordre, avait capturé le capitaine Daros. Pendant plusieurs jours, j'ai été très occupé par ma biomutation. J'ai veillé à ce que tout se déroule normalement et, finalement, je me suis extrait de Guiv sous ma forme actuelle... Tu as transmis à Luzzi que je m'occupais de lui, de Lisbeth, de Vüller, enfin de tous ceux qui constituaient mon équipe, jadis ?

— Oui, et Luzzi m'a chargé de te remercier. Il s'inquiète aussi pour Clexon, pour Nora. Dans une certaine mesure, ne sont-ils pas captifs des Umibs ?

— Si. Ils appartiennent à Cham, sont devenus des auxiliaires obéissants, dévoués. Ils

luttent pour la cause des Umibs et sont irresponsables de leurs actes. Sais-tu ce que pense Cham de ses auxiliaires humains ?

— Non, avoue Bergsel-9.

— Eh bien ! lorsque l'opération sur O.P. 482 sera terminée, lorsque tous les Umibs auront muté en papillons noirs, Cham enverra Nitcheff, Clexon et Nora s'incorporer à un Olox... Un de ces Olox primitifs qui subsistent encore sur Kéra, sans cerveau, et qui, pour la première fois, deviendra une créature intelligente :

— Clexon, Nitcheff, Nora Gordoff... Ils ignorent évidemment leur destinée ?

— Oui. C'est justement ce que je trouve dramatique.

— Et tu peux les aider ?

— Je les aiderai au même titre que Luzzi, que les autres.

Bergsel-1 utilise alors ses nouvelles possibilités. Une fois de plus, ses annexes, qui sont autant d'antennes volantes destinées à capter les pensées, s'arrachent à leurs alvéoles. Fugitives, elles s'éparpillent dans l'atmosphère, gagnent des points précis, et reviendront à leur lieu de départ, mission terminée.

Dépouillée de ses dix protubérances, la masse charnue, uniquement c e r v i c a l e, s'humecte davantage de bave, se déplace mol-

lement sur le sol, comme un escargot, puis finalement s'enterre à la façon des Olox.

Clexon, Nora, Nitcheff, et même Cham, ignorent absolument cette seconde transformation de Bergsel. Pourtant, la fascinante aventure des hommes sur Kéra entre dans une nouvelle phase, aussi active que les précédentes.

Mais peut-on encore donner le nom d'hommes à ceux qui vivent sur cette planète de cauchemar ? Ils ne sont plus que des embryons, ou alors d'étranges, de monstrueux dégénérés.

## CHAPITRE XI

Cham contacte Clexon dans sa chambre, selon sa méthode habituelle. Etroitement lié à l'homme, faisant corps avec lui, il lui insuffle son fluide télépathique.

— Tout est prêt, John ?

— Prêt ? Pourquoi ?

— Voyons, s'étonne l'insecte. Tu oublies ta mission ?

Le Terrien ne paraît pas dans son assiette. En tout cas, il ne réagit pas normalement et Cham augmente légèrement la sécrétion de son fluide. Le chef de la Sécurité reste dans les nuages.

— Je l'oublie. Volontairement. Plus rien ne m'y pousse.

— O.P.482... Ça te dit quelque chose ?

— Oh ! Oui. C'est le nom minéralogique de la planète sur laquelle est établie la base de B.O.M.-16, l'une des plus importantes bases terrestres dans cette partie de la galaxie.

— Eh bien ! nous devons partir, Nitcheff, Nora, Enon, toi et moi.

— Désolé, Cham. Nous ne partons plus.

— C'est une rébellion ?

— Je n'en sais rien. En tous cas je n'éprouve aucune envie d'exécuter tes ordres.

L'Umib bat des ailes. Il se demande ce qui arrive soudain et une grande panique l'envahit. Il augmente à nouveau la sécrétion de son fluide mais il sent nettement que son auxiliaire échappe à son contrôle. Il cherche le point vulnérable, au cou, enfonce son dard dans la veine jugulaire. D'habitude, à ce moment-là, Clexon éprouvait une volupté intense.

— Ne te fatigue pas, Cham. J'en ai marre de tes piqûres et, à l'avenir, je te chasserai. Prends garde, même, que je ne t'abatte pas à l'aide de mon thermique.

De ses deux mains, il repousse brutalement l'énorme papillon qui s'envole lourdement. Il bondit hors du lit, se jette sur son arme. Mais il reste là, le geste en suspens, le doigt sur la détente. Conscient qu'un danger le menace,

l'Umib a pris la couleur ambiante de la lumière et s'est rendu invisible.

L'homme vocifère :

— Je sais que tu te caches dans ma chambre, Cham.

Puis, il se dirige vers la porte, l'ouvre, rengaine son thermique, et ajoute :

— File en vitesse avant que je ne change d'avis. Tu vois, je t'épargne, parce qu'au fond je te plains, toi et ton peuple. Même libérés de la tutelle des Olox, vous restez une race dégénérée, en tout cas de classe inférieure.

Cham comprend que son salut est dans la fuite. Il s'esquive, plonge dans le couloir, traverse le hall désert. Au-dehors, la nuit étend ses griffes et le jour ne se lèvera que dans une heure ou deux.

L'Umib, désappointé, puissamment inquiet, retrouve Enon au Central. Une conversation à l'échelle ultra-sonique s'engage entre les deux insectes.

— Enon, je constate avec effroi que les hommes échappent à notre influence.

— Je l'ai constaté aussi, Cham. Nitcheff et Nora Gordoff refusent de partir pour O.P.482.

— Comme Clexon, dit Cham. Or, seul un homme peut conduire l'astronef jusqu'à B.O.M.-16.

— Je ne m'explique pas cette soudaine désobéissance de leur part. Tout était prêt. Nora

avait achevé notre nourriture spéciale. Le départ était fixé pour aujourd'hui.

— Ça s'explique, pourtant.

— Ah ! Comment ?

— Le psychisme des hommes n'a pas changé, pas plus que notre fluide qui possède ses mêmes propriétés. Seulement, je suis persuadé que nos auxiliaires sont soumis à une autre volonté qui contrebalance la nôtre, et même la supplante.

— Une autre volonté ? s'étonne Enon. D'où viendrait-elle ?

— Je n'en sais rien. Il faudrait que nous découvrions son origine pour lutter efficacement contre elle.

— Alors, se désole Enon, l'expédition sur O.P.482 est compromise ?

— Oui, mais peut-être pas définitivement. Nous allons essayer de reprendre les hommes en main. Tu vas sonner le rassemblement de nos troupes.

Enon part aussitôt pour la colline 107 et la vallée OC.2 où plusieurs Umibs survolent le secteur, en permanence, et surveillent les Olox. Il revient avec huit congénères et tous se hâtent vers la base.

La troupe au complet se réunit près des astronefs. Dix corps noirs, tous attentifs, anxieux. Ils jouent une grosse partie et Cham les met en garde sur la situation présente.

— Redoublez de vigilance. Il s'agit de savoir si de nouvelles créatures n'ont pas abordé Kéra et n'exercent pas leur funeste influence sur les hommes. Prévenez-moi immédiatement si vous découvrez quelque chose de suspect.

Très rapidement, les Umibs s'envolent, s'éparpillent comme une volée de moineaux. Ils disparaissent aux quatre coins de l'horizon. Cham participe aussi aux recherches.

Pendant ce temps, Clexon, Nitcheff et Nora commencent leur journée. Mais ils comprennent que quelque chose s'est passé, à divers symptômes. Tout d'abord, ils n'aperçoivent plus un seul Umib dans la base. Ensuite, ils n'éprouvent pas le désir de contacter l'un des papillons.

Enfin, leur cerveau semble d'une netteté exceptionnelle. Ils se souviennent très bien de tout ce qui s'est passé. Le départ envisagé pour O.P.482 s'impose à leurs esprits mais n'exige aucun empressement, aucune excitation.

John se caresse le menton :

— Bizarre. J'ai l'impression d'échapper à une influence pernicieuse. Je me sens redevenu un homme, avec ma raison propre, ma logique.

— Moi aussi, approuve Nitcheff.

Nora acquiesce à son tour puis fronce les sourcils :

— Cette nuit, nous avons été libérés de l'envoûtement des Umibs.

— Ça ne s'explique pas, dit Clexon. Cham et Enon étaient convaincus que nous partirions pour O.P.482. Là-bas, un important travail nous attendait.

— Nous devions ramener cent hommes sur Kéra, soupire Youri. De la folie, de la pure folie !

— Attendez ! fait soudain John, figé, comme s'il émergeait d'un brouillard. Venez avec moi.

Il entraîne ses compagnons vers le Central, branche différents appareils. Des écrans s'éclairent, des lampes clignotent. Il désigne sept points lumineux sur l'amplificateur de brillance.

— Nos compagnons ! Nos malheureux compagnons, halète-t-il.

Il énonce les numéros des sept indicatifs. Ils correspondent à Luzzi, à Lisbeth Madwell, à Vüller, aux autres. Les sept points sont groupés autour de la base.

Pourtant, Nora relève une anomalie :

— Ils sont huit, note-t-elle. Ou plus exactement neuf, maintenant. En comptant Daros.

— Ah ! Oui, Daros, répète sombrement Nitcheff. Vous le localisez ?

Clexon manipule des boutons. Un hui-

tième point lumineux surgit, séparé des autres, nettement séparé.

— Voyez, dit-il. C'est le capitaine. Il se trouve sur la colline 107.

— Mais Bergsel ? s'inquiète Nora Gordoff. Bergsel. Nous ne décelons plus les radiations de sa pastille radio-active.

John se frappe le front :

— Je me souviens. Daros s'est incorporé à l'Olox qui abritait déjà le cerveau de l'ingénieur.

— Qu'est-ce que ça prouve ? rétorque la jeune fille. Nous devrions malgré tout capter son indicatif, au même endroit que Daros.

— Ce n'est pas le cas, remarque Nitcheff. Convenons-en. Bergsel échappe à notre détection. Peut-être le rayonnement de sa pastille individuelle s'est-il émoussé, ou est-il dominé par celui de Daros.

Les trois rescapés affichent des mines graves. Nora gémit, se tordant les mains :

— Nous ne pouvons pas laisser nos amis comme ça !

— Que peut-on pour eux ? soupire Clexon.

Il reprend à nouveau son vouvoiement envers ses camarades :

— Voyons, Nora, vous le comprenez. Bergsel, les autres... Ils ne reviendront jamais plus. Ils sont devenus les cerveaux des Olox.

Pendant qu'ils étaient sous l'influence des Umibs, ils ont au moins appris certains détails. Ceux-ci restent gravés dans leurs esprits mais épouvantent la biologiste.

Elle enfouit sa tête entre ses mains frémissantes, sanglote :

— C'est affreux, affreux, cette destinée...

Quelque chose attire brusquement l'attention des trois observateurs sur le panoramique. Deux silhouettes noires s'encadrent sur l'écran. Elles volent lourdement vers la base.

— Des Umibs, reconnaît Clexon. Ils ne se cachent même pas.

Il grimace, allonge la main vers son thermique, crache sur le sol :

— Si ces saloperies passent à proximité de mon arme...

Il marque une recrudescence d'intérêt. Les deux Umibs perdent de l'altitude, puis finalement se posent à quelques mètres du parking des hélicos. John va s'élancer lorsque Nora le retient par le bras :

— Ne vous emballez pas, conseille-t-elle. Vous ne remarquez rien, hors de terre ?

Le chef de la Sécurité observe mieux. Il sursaute. Deux Olox dressent leurs masses devant les Umibs et ceux-ci se dirigent vers eux sans l'ombre d'une appréhension. Pourtant, les deux races se livrent à une guerre à outrance et un fossé de haine les sépare.

Les deux papillons s'introduisent dans les termitières aux orifices béants. Ils disparaissent bientôt complètement à l'intérieur des cavités qui se referment alors, interdisant toute retraite à leurs proies.

La scène stupéfie les observateurs terriens. Ils n'en croient pas leurs yeux et jamais ils n'auraient pensé la chose possible. Il faut en déduire qu'une force irrésistible entraîne les deux Umibs dans cette terrible aventure du retour vers les Olox.

Mieux. Une remarque alourdit encore le mystère.

— C'est effarant, annonce Nora, toute pâle. Les deux Umibs se sont incorporés à deux Olox déjà « habités » par Luzzi et Lisbeth Madwell.

Elle désigne les points lumineux sur l'écran et prouve la véracité de ses paroles.

— Luzzi... Lisbeth..., répète Clexon, abasourdi. Serait-ce eux qui auraient attiré les Umibs ?

— Mais comment, comment..., ânonne Nitcheff.

— Je ne sais pas. Grâce à un fluide, à un psycho-guidage supérieur à la volonté des créatures ailées. Et pourquoi ne pas imaginer que ce sont eux, eux avec Bergsel et les autres, qui nous ont délivrés de l'influence des Umibs ?

Là-bas, sur le panoramique, les deux Olox

s'enfoncent très lentement dans la terre, emportant leurs nouvelles proies. Clexon n'y tient plus. Il échappe à la vigilance de Nora, fonce hors de la base, se précipite vers le parking des hélicos en hurlant comme un fou :

— Luzzi ! Lisbeth !

Quand il arrive à l'endroit où les deux Olox émergeaient, il ne subsiste qu'un tas de terre remuée. Alors, dépité, accablé, John revient vers la base, se demandant si un jour sa raison ne chancellera pas pour de bon.

*
* *

Arrivé en droite ligne du relais grâce à un courant électro-magnétique, Bergsel-3 zigzague un moment au-dessus de Nora Gordoff. Oh ! Pas longtemps. Quelques secondes.

Il prend la couleur de la lumière, se rend invisible, choisit l'endroit adéquat pour adhérer à la peau. Il se loge derrière l'oreille gauche, se colle comme une boule de chewing-gum, puis s'étend lentement vers le bas de la nuque, sous la chevelure. Son protoplasme se distend, s'allonge, s'amincit, perd sa forme sphérique. Il fait littéralement ventouse avec la chair. Et il lance une série d'ondes psychiques vers le cerveau de la jeune fille.

Dès lors, le comportement de Nora se modifie. Elle quitte la base sans prévenir Clexon

et Nitcheff, occupés ailleurs. Elle se dirige vers le parking, grimpe dans un hélico, et s'oriente sans hésitation vers la colline 107.

Berg-sel-3 continue ses impulsions bioélectriques qui guident la biologiste vers un but qu'elle ignore. Mais parvenue au-dessus du relais abandonné, elle immobilise son véhicule, amorce une descente verticale, se pose très exactement à proximité de la tour.

Elle s'extirpe du cockpit, marche quelques mètres, s'arrête devant une masse grisâtre, plus petite qu'un Umib, humecté de bave. Plusieurs protubérances sont absentes et à leur place se dessine un évidement empli de liquide sirupeux.

La jeune fille observe cette créature avec stupéfaction, effroi. Son regard se dilate d'épouvante, ses traits se crispent, se figent. Elle marque un recul, esquisse plusieurs pas en arrière. Lorsqu'elle sursaute.

Pourtant, la Chose reste immobile, apparemment sans vie. Sa surprise ne vient pas de ce tas de chair immonde, innommable. Non. Mais au niveau de son cerveau, dans son subconscient, elle perçoit une pensée. Une pensée qui se superpose à la sienne, s'incruste, s'impose. Une pensée qui se traduit par des mots, des phrases compréhensibles.

La biologiste a un trait de génie. De la télépathie ! Oui, une onde télépathique l'assaille.

Provient-elle du tas de chair flasque, vautré sur le sol ? Ça paraît impossible.

— Nora... Nora... Vous m'entendez ? Je vous en supplie, répondez-moi par le même procédé. Par la pensée. Par la pensée seulement. Je ne pourrais pas comprendre vos paroles.

Elle forme machinalement une phrase dans son esprit, ne s'attend guère à un succès :

— Vous m'appelez par mon nom. Vous me connaissez donc ?

Miracle ! Son correspondant mystérieux répond. Mais elle reçoit un choc terrible.

— C'est moi, Bergsel...

Si elle avait quelque chose pour s'appuyer, elle s'y accrocherait volontiers car elle défaille. Ses jambes se dérobent sous elle, sa gorge se serre. Elle respire avec difficulté et son cœur augmente considérablement ses battements. Un tremblement convulsif l'agite de la tête aux pieds.

— Bergsel ! bégaie-t-elle. C'est impossible. Où êtes-vous ?

— Là, devant vous.

Elle recule d'un bond. Ses ongles lui rentrent dans la paume de ses mains :

— Quoi ? Ce tas de...

— Une masse cervicale, Nora. Mon cerveau, muté pour la seconde fois. J'ai la possibilité de communiquer avec vous grâce à une

partie de mon organisme, qui, logé sur vous, fait office de relais.

Comme la jeune fille s'observe avec terreur, l'ingénieur ajoute :

— Non, ne cherchez pas Bergsel-3. Il s'est aminci jusqu'à recouvrir votre peau, une infime portion de votre peau. Il possède des facultés étonnantes. J'ai surveillé très attentivement ma mutation. J'ai voulu devenir une créature supérieure. Je sais, à vos yeux, à vos yeux d'humain, je passe pour un monstre.

Pétrifiée, la jeune fille se demande si elle n'est pas en train de vivre un affreux cauchemar, si elle ne se réveillera pas, si tout ça n'est pas un rêve. Inconsciemment, elle cherche d'autres détails :

— Daros, le capitaine Daros...

— Je l'ai capturé au passage. Enfin, Guïv, l'Olox, l'a capturé sur mon ordre. Ceci dans un but bien défini. Je tenais à m'évader de mon état, à devenir une créature indépendante.

— Comme les Umibs ?

— Oui, comme les Umibs. Mon programme est le même que celui de Cham. Je veux libérer tous mes compagnons. Tous. J'y parviendrai. Déjà, le processus irréversible est engagé.

— Tous... Vous voulez dire Luzzi, Lisbeth, Vüller...

— Oui, oui. Vous avez peut-être constaté

que deux Umibs s'étaient jetés dans les Olox occupés par Luzzi et Lisbeth Madwell.

— Avec Clexon et Nitcheff, nous avons effectivement assisté à cette scène, sur le panoramique.

— Eh bien ! ils seront les premiers libérés. Ils vont biomuter une seconde fois et deviendront des créatures comme moi.

Bergsel ajoute vivement :

— Vous aussi, Nora, je veux vous aider.

Elle recule encore, désigne sa poitrine du doigt :

— Moi ?

— Vous, ainsi que Clexon et Nitcheff. J'ai déjà fait quelque chose pour vous. Je crois que vous vous en êtes rendus compte.

Un trait de lumière fulgure dans l'esprit de Nora Gordoff :

— Exact. Nous échappons à l'influence des Umibs.

— Parce que trois de mes annexes veillent sur vous et régulièrement, déversent en vous une force psychique supérieure à celle de Cham. Vous êtes redevenus des Humains conscients. Mais...

Il s'interrompt et la biologiste insiste :

— Que cache cette restriction, Bergsel ?

— Rien. Vous le saurez plus tard.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir jusqu'à vous ?

— Pour que vous sachiez que j'existe, qu'au-delà de ma vie d'homme, je continue à être présent. Parce qu'il faut que je lutte contre les Umibs. Sans moi, vous auriez débarqué sur O.P.482, vous auriez ramené cent de vos semblables...

Nora se rabat vers son hélico. Jamais une seule fois, pendant sa lente retraite, elle n'a tourné le dos à Bergsel. Maintenant, elle sent le cockpit qui lui meurtrit les épaules. Hagarde, elle monte dans l'appareil, met en route la tuyère. Malgré le hurlement déchirant de la turbine, la pensée de l'ingénieur la poursuit :

— Rappelez-vous, Nora. Je vous ai soustraite à la volonté des Umibs. Bientôt, nous nous retrouverons tous. Tous les dix, comme autrefois.

D'un seul coup, enfin, elle se sent abandonnée par le fluide de Bergsel. Elle voltige à trois cents mètres d'altitude, fonce vers la base. Quand elle apparaît devant Nitcheff et Clexon, sa pâleur inquiète les deux hommes.

— Quelle mauvaise mine vous avez, Nora ! souligne John.

Elle explique ce qui s'est passé. Elle décrit la nouvelle forme de Bergsel, aussi bien qu'elle le peut. Elle définit aussi la ligne de conduite que se trace l'ingénieur. Naturellement, elle se heurte à beaucoup de scepticisme de la part de ses compagnons.

Néanmoins, Nitcheff et Clexon décident d'en avoir le cœur net. Ils invitent la jeune fille à les suivre et se rendent au relais. En vain cherchent-ils la trace d'une masse protoplasmique bourrée de protubérances.

Clexon hoche la tête, entoure les épaules de la camarade Gordoff avec un sentiment d'aménité mêlé de compréhension : sa voix s'efforce à la douceur :

— Nous avons traversé tellement d'événements stupéfiants que j'excuse votre hallucination, Nora. C'est normal. Vos nerfs sont surexcités et vous auriez besoin d'un bon repos.

La jeune fille se défend âprement, se dégage de l'étreinte de John. Farouche, elle riposte :

— Ce n'était pas une hallucination. Il était là, là, par terre...

Elle désigne le sol près du relais, à l'endroit exact où un quart d'heure plus tôt, se vautrait Bergsel méconnaissable.

— Puisque je vous affirme..., sanglote-t-elle.

Elle tend sa pensée :

— Oh ! Je vous en prie, Bergsel, prouvez donc à Clexon et à Nitcheff que vous existez. Montrez-vous.

Youri l'entraîne vers son hélico avec des gestes compatissants :

— Allons, Nora, ne restez pas là, figée. Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

Ils rentrent à la base tous les trois, commentant l'événement. Mais Clexon et Nitcheff n'y croient pas beaucoup. Devant les écrans de contrôle, ils vérifient les positions de leurs anciens compagnons. Ils semblent étonnés. Les radiations émises par les pastilles de Luzzi et de Lisbeth Madwell s'atténuent très fortement.

D'autre part, ils assistent à d'autres scènes étranges. Plusieurs Umibs s'approchent de la vallée OC.2. Ils évitent les hommes, plongent vers le sol.

Des Olox, sortis de terre, attendent les papillons noirs. Des Olox très particuliers. Leurs cerveaux sont ceux de Vüller, de Jivara, de Fredel. Est-ce que par hasard les prédictions de Bergsel se réaliseraient ? Est-ce la grande libération des hommes ?

Clexon, Nitcheff, et même Nora Gordoff, ignorent certains détails. Par exemple, que Bergsel-2, 3, 4, 5, etc., imposent aux Umibs le désir de retourner d'où ils étaient issus.

— Bizarre, bizarre, murmure John, assistant à ces scènes sans intervenir. Les Umibs retournent aux sources, à l'état biologique dont nous les avions tirés. Cham n'aura jamais pu réaliser son ambition.

— Parce que Bergsel domine la situation,

affirme Nora, parce qu'il est le plus fort et s'est juré d'abattre le peuple de Cham.

Nitcheff fait glisser la conversation sur un sujet plus réaliste :

— Sur B.O.M.-16, le colonel Chestone nous attend, après l'envoi de mon rapport.

— Il attendra, dit Clexon étrangement. Il attendra longtemps. Je ne suis plus décidé à partir.

— Moi non plus, ajoute la biologiste.

L'inspecteur divisionnaire s'incline :

— Bien, bien. Comme vous voudrez. Je ne peux pas vous obliger. Mais moi je partirai. Seul.

Nitcheff n'insiste pas. Quand il se dirige vers l'astronef, au pilotage d'ailleurs entièrement automatique, Clexon et Nora ne le retiennent pas. Après de brefs adieux, Youri s'enferme à l'intérieur du vaisseau, branche le cerveau électronique.

Il ne s'occupe plus de rien. Le cerveau-robot détermine exactement le plan de vol. Puis le puissant véhicule décolle dans des gerbes de flammes, grimpe à une allure vertigineuse, disparaît dans les hautes couches atmosphériques de Kéra.

Sans regret, John et Nora assistent à ce départ. Ils ne savent évidemment pas qu'ils ne reverront jamais Youri Nitcheff.

## CHAPITRE XII

Chestone atteint largement la cinquantaine. Physiquement, il en paraît soixante. Des poches empâtent le dessous de ses yeux et des rides creusent son visage. C'est un homme maigre. Ses responsabilités, et aussi ses perpétuels déplacements sur les bases de la galaxie, l'ont vieilli prématurément.

Les longs voyages dans le cosmos, les changements d'atmosphère, de pesanteur, affectent et altèrent la santé malgré le développement des techniques. Aussi Chestone atteint presque la limite d'âge et l'heure proche de la retraite aigrit un peu son caractère.

Par-delà son vaste bureau, il observe Nitcheff intensément. Beaucoup de points lui échappent et il voudrait les élucider.

— Je ne comprends pas, inspecteur. Mais pas du tout. Votre comportement paraît impensable.

— Par exemple ?

— Eh bien ! vous auriez dû tenter n'importe quoi pour ramener avec vous Clexon et Nora Gordoff. Or, avez-vous insisté ?

— Je..., euh !..., bafouille Youri.

— Non, vous n'avez pas insisté. Vous me l'avez affirmé dès votre arrivée. Savez-vous pourquoi ? Je vais vous le dire.

Le colonel se renverse sur son fauteuil, étire ses jambes. Ses doigts martèlent nerveusement la table. Depuis bien longtemps il ne s'est pas heurté à un mystère aussi invraisemblable que celui qui entoure la planète SX.235.

— J'ai longuement écouté votre exposé, hier, peu après votre atterrissage. J'ai tout enregistré sur magnéto et, ce matin, j'ai réécouté votre récit, plusieurs fois. Je l'ai analysé. J'ai l'habitude. Il ressort essentiellement qu'au moment de votre départ de Kéra, aucun d'entre vous n'était dans son assiette.

— Voyons, colonel, j'ai agi de ma propre initiative.

— Vous le croyez. Moi pas. Un homme comme vous n'aurait pas abandonné Clexon et Nora Gordoff. Car vous les avez abandonnés.

La panique envahit le regard de Nitcheff :

— Ils étaient consentants. Jamais ils n'ont manifesté le désir de rentrer avec moi.

— Justement. Ça prouve qu'eux aussi étaient dominés par une volonté extérieure, plus forte que la leur.

— Les Umibs ?

Chestone hausse les épaules. La paume de sa main lisse ses cheveux argentés.

— Les Umibs, ou...

Il s'interrompt, se ravise :

— Ne m'avez-vous pas parlé de Bergsel ?

— Si. Mais ni Clexon, ni moi ne l'avons vu. Enfin, sous sa nouvelle forme. Nous n'avons appris sa seconde mutation que par Nora. Et encore s'agissait-il d'informations bien fragmentaires.

Le colonel approfondit les choses. Son œil brille. Il adore dénouer les énigmes :

— Nora s'est rendue au relais, précisément à l'endroit où Bergsel l'attendait. Croyez-vous à la coïncidence ? Nora Gordoff a agi sous une autre impulsion que la sienne. Elle était littéralement psycho-guidée. Sinon, comment expliquerait-elle sa présence au sommet de la colline 107 ? Avait-elle un motif pour se rendre au relais ?

— Aucun, avoue Youri.

— Bon, dit Chestone, satisfait. De toute manière, que cette volonté extérieure soit celle des Umibs ou celle de Bergsel, cela ne change

rien. Vous étiez pris en charge par une autre créature. Et cette autre créature a décidé de vous éloigner de Kéra.

Nitcheff sursaute :

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Vous représentiez sans doute une gêne.

L'inspecteur divisionnaire bondit soudain hors de son fauteuil, se précipite vers le bureau de Chestone, tend ses bras par-dessus la table, agrippe les mains du Chef Général de la Sécurité, les presse avec une émotion intense, une passion anormale. Une profonde excitation anime son visage :

— Je vous en supplie, colonel, il faut sauver Clexon et Nora. Surtout Nora. Je lui avais promis de l'aider.

— Pourquoi elle, en priorité ? sourcille l'officier.

Nitcheff respire un grand coup. Quelque chose lui mord le cœur, le trouble terriblement. Il hésite :

— Parce que Nora et moi, nous sommes de la même province.

Chestone n'est pas dupe. C'est un vieux renard à qui il ne faut rien cacher. Il ricane :

— Ne seriez-vous pas amoureux, inspecteur ?

— De Nora ?

— Oui, de Nora Gordoff. Vous parlez

d'elle avec un enthousiasme délirant. Je sais que vous êtes célibataire et qu'un homme n'est jamais insensible à la beauté d'une femme. Mais après ce qui s'est passé...

— Justement, c'est à cause de ce qui s'est passé. J'ai vécu des heures affolantes à ses côtés. La situation resserrait les liens entre nous.

— Evidemment ! soupire Chestone. Et je parie que vous voulez retourner sur Kéra, enlever Nora et la ramener sur la Terre, comme dans un roman.

— Je veux seulement la sauver. Vous le pouvez, colonel.

— Moi ?

— Oui. En envoyant une expédition sur S.X.235.

L'officier réfléchit longuement, mûrit sa réponse lourde de conséquence. Après les avatars arrivés aux deux premiers astronefs, on conçoit l'hésitation de Chestone. La prudence s'impose.

— Une expédition scientifique ? N'y comptez pas, décide-t-il. Nous avons perdu assez d'hommes de valeur comme ça. Mais j'accepte l'envoi d'un astronef militaire qui se chargera de débarrasser Kéra de ces maudits Olox. Quant au relais automatique...

Il sourit et ajoute :

— Ma foi, mon rapport découragera les au-

torités et les techniciens chercheront un autre point dans la galaxie. A moins que tout organisme vivant ne soit rayé de S.X.235, que tout danger soit éliminé.

Nitcheff rayonne et un nouvel espoir l'envahit. Il redresse le buste :

— Vous acceptez que j'accompagne cette expédition ?

— Oui. Mais vous n'en prendrez pas le commandement. Bien que, à votre arrivée, les services de sécurité aient fouillé minutieusement votre astronef et n'aient découvert aucune trace de micro-organisme, vous restez sous surveillance.

— Vous vous méfiez de moi ?

— Non. Seulement je prends certaines précautions et vous ne m'en voudrez sans doute pas. Supposez que vous restiez sous l'influence des Umibs, ou de Bergsel ?

Youri se défend pied à pied :

— Mon comportement actuel prouve que j'ai retrouvé toute ma conscience humaine.

— Peut-être, Nitcheff, peut-être, dit Chestone vaguement.

Il appuie sur un contacteur. Aussitôt, un écran s'allume sur son bureau et une standardiste apparaît.

— Passez-moi le capitaine Skol.

Quelques secondes. Et il obtient son cor-

respondant, un homme jeune, énergique. Trois galons dorés barrent sa poitrine.

— Vous me demandez, mon colonel ?

— Oui, venez dans mon bureau immédiatement.

Chestone coupe la communication. Il attend une ou deux minutes dans un silence profond, que Nitcheff se garde bien d'interrompre. Puis une lampe clignote à la porte d'entrée.

Le Chef Général de la Sécurité télécommande l'ouverture du battant. Il se dresse, accueille Skol, le présente à l'inspecteur divisionnaire. D'ailleurs, les deux hommes se sont déjà rencontrés sur B.O.M.-16.

— Skol prendra le commandement de l'expédition, décide Chestone. Je vous donnerai mes instructions ultérieurement, capitaine.

Celui-ci se met au garde-à-vous :

— A vos ordres, mon colonel.

— Préparez votre équipe. Vous partirez dans vingt-quatre heures.

Skol se retire et Chestone se tourne vers l'inspecteur :

— Satisfait, Nitcheff ? Skol est un type impeccable, aux états de service excellents. Je ne voudrais pas le perdre sur Kéra, aussi nous déploierons certaines précautions.

Il désigne le fauteuil au policier :

— Asseyez-vous. Je n'en ai pas tout à fait terminé avec vous. J'en reviens à votre com-

portement au moment où vous quittiez Kéra. Vous affirmez qu'actuellement vous possédez toute votre conscience humaine. Pourtant, quand vous avez abandonné Clexon et Nora Gordoff, vous raisonniez différemment. Alors, qui prouve que cette volonté extérieure n'existe pas encore dans votre cerveau, à l'état latent, qu'elle ne se manifestera pas à nouveau un jour ?

Youri se laisse tomber sur son siège, bras ballants. Il croit qu'il a définitivement échappé à l'influence des Umibs, ou de Bergsel. Plus de quatre années de lumière le séparent de Kéra.

— Les examens de mon cerveau ont été négatifs, argue-t-il.

— Je sais. Mais quelque chose échappe peut-être aux spécialistes. Un fluide, ça ne s'inscrit pas forcément sur un électro-encéphalogramme. Si celui, ou ceux qui vous dominent, ont décidé de vous laisser tranquille pendant quelque temps ? Vous nagez dans une sorte d'illusion, dans une conception fausse de votre comportement.

Nitcheff se dresse, figé, traits creusés. Sur B.O.M.-16, ses semblables le considèrent un peu comme un pestiféré et le tiennent en quarantaine. En tout cas, aucun ne l'a plaint.

— Je peux me retirer, colonel ?

— Oui, allez donc. Je vous préviendrai

lorsque Skol partira. Rassurez-vous, je n'ai qu'une parole. Vous accompagnerez le capitaine.

— Une dernière requête...

— Je vous écoute.

— J'aimerais prévenir Clexon et Nora de ma prochaine arrivée. Un message d'espoir, en somme.

— Bon, bon, grogne Chestone. Je vous autorise à utiliser les antennes de B.O.M.-16.

C'est ainsi qu'à travers le cosmos, un message part pour Kéra. Nitcheff imagine John et Nora, réceptionnant son appel, découvrant que leur ancien compagnon ne les oublie pas, qu'il revient au contraire pour les chercher.

Au même moment où Youri envoie son message, Chestone convoque à nouveau Skol :

— Capitaine. Je vous charge de surveiller spécialement Nitcheff. S'il entrave votre action sous quelque forme que ce soit, n'hésitez pas à le sanctionner. Je vous donne carte blanche. En tout cas, n'abordez pas Kéra sans scaphandre. C'est la seule protection efficace.

— Une question, mon colonel...

— Allez-y, Skol.

— Si Clexon et Nora Gordoff sont irrécupérables?

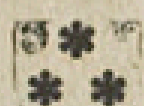
— Eh bien ! traitez-les comme de simples organismes vivants. De toute manière, dans ce cas, il est impensable que vous les rameniez

ici. Toutefois, par mesure humanitaire, je vous autorise à utiliser vos armes. C'est tout ce que nous pouvons faire pour ces malheureux.

Il tend une bande magnétique au capitaine :

— Prenez. La bande contient mes instructions. Mais au cours du voyage, je vous le répète expressément, surveillez Nitcheff. C'est une garantie.

Skol tourne les talons et quand il a disparu, le vieux colonel soupire. Il donne là des ordres bien tristes. Mais il n'a pas le droit de céder à la pitié. Sinon, c'est tout l'avenir de B.O.M.-16 qui est en jeu, qui est menacé. Et, par contrecoup, le destin de la Terre.



Nora Gordoff rayonne. Ses yeux s'allument, ses joues se colorent. Bref, une excitation la secoue. Sa voix même trahit sa joie.

— Oh ! murmure-t-elle d'une façon à peine audible. Youri !

Clexon possède une oreille exercée. Il fronce immédiatement le sourcil :

— Quoi, Youri ? répète-t-il d'un ton bougon.

— C'est gentil de penser à nous. Dans quelques jours, nous serons sauvés.

John hausse les épaules, se complaît dans un pessimisme exagéré :

— D'ici là, bien des choses peuvent se passer. D'ailleurs, je ne repartirai pas avec lui.

Depuis plusieurs jours, ils commentent sans arrêt le message de Nitcheff. Clexon attend dans une certaine angoisse le retour de l'inspecteur divisionnaire tandis que Nora se montre beaucoup plus détendue. Cette différence d'attitude entre eux montre qu'ils n'ont pas la même conception de la situation.

La biologiste s'étonne passablement :

— Voyons, John. Ne faites pas la mauvaise tête. Vous rentrerez avec Nitcheff.

— Non, répète l'officier. Vous non plus, Nora, vous ne rentrerez pas.

— Qui m'en empêchera ? Vous ? Je crois, mon cher, que vous vous illusionnez. Seriez-vous jaloux de Youri ?

Il se défend âprement, violemment. Une bouffée de fierté le fouette :

— Vous raisonniez tout autrement lorsque vous étiez sous l'influence de Cham. Dommage, Nora. En tout cas, je me moque de Nitcheff comme de mes premières culottes. Mais je note quand même une chose bizarre.

— Vous dites ça pour moi ?

— Oui. Au moment où l'inspecteur quittait Kéra, vous paraissiez beaucoup moins pressée de partir. Mieux. Vous n'avez même pas demandé à Nitcheff de vous emmener et

lui n'a pas insisté non plus. Vous trouvez ce comportement logique ?

La jeune fille réfléchit. Oui, elle avait laissé partir Youri sans regret et elle explique son attitude :

— J'étais sous la domination de Bergsel, enfin d'une de ses annexes. Nous étions tous les trois sous cette influence pernicieuse. J'en mettrais ma main au feu. Nous n'agissions pas de notre propre volonté.

— Et maintenant ? Bergsel vous laisse tranquille, peut-être.

— Sûrement, rectifie-t-elle, lèvres pincées. J'aborde les problèmes avec une conception normale. Je n'éprouve aucune contrainte. Rien de comparable avec le jour mémorable où j'ai rencontré Bergsel à proximité du relais. J'étais psycho-guidée.

Elle tousse, ennuyée, et ajoute :

— Par contre, John, je pense sincèrement que vous êtes dominé par une autre volonté, sinon, logiquement, vous ne refuseriez pas de repartir avec Nitcheff.

Clexon s'emporte :

— Vous seriez donc épargnée ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. Si nous pouvions converser télépathiquement avec Bergsel, nous le saurions probablement. Mais il reste invisible, se dérobe à toutes nos recherches. Actuellement, j'échappe à son influence.

L'officier de la Sécurité marche de long en large dans le Central, mains derrière le dos, front baissé. Il s'arrête face à la biologiste, plante un regard acéré dans le sien. Les veines de son cou gonflent, indice d'une colère grandissante :

— Je vous répète que je ne crois pas à votre histoire de Bergsel. Je n'y croirai pas aussi longtemps que je n'aurai pas vu de mes propres yeux cette masse palpitante aux dix protubérances.

— Vous êtes obstiné ! soupire Nora Gordoff.

— Non, logique. Si Bergsel guide ma volonté, qu'il se montre, qu'il communique avec moi.

Elle hausse les épaules :

— Alors, quelle influence perturberait votre raison ? Les Umibs ? Nous avons bien calculé. Il doit en rester deux en liberté, au maximum. Rien ne prouve qu'il s'agisse de Cham ou d'Enon. Tous les autres sont retournés dans les Olox à cerveaux humains. Ça signifie que nos anciens compagnons s'extirperont des termitières, à l'issue d'une seconde mutation, deviendront des créatures comme Bergsel.

— Ah ! Taisez-vous, taisez-vous ! proteste Clexon, se bouchant les oreilles avec la paume de ses mains. Ne me parlez plus de l'ingénieur.

Nora prend pitié de son compagnon. Elle mesure toute la fragilité de sa propre destinée car l'influence de Bergsel peut reprendre d'une minute à l'autre. Ce relâchement temporaire ne s'éternisera pas et peut-être dissimule-t-il une manœuvre. Néanmoins, la jeune fille rassure l'officier.

Sa voix s'empreint de douceur :

— Ne vous désespérez pas, John. Je vous aiderai. Nitcheff vous aidera. Nous vous ramènerons de force sur B.O.M.-16 et là, vous subirez un examen médical complet, un traitement approprié, qui vous arrachera à la domination de..., de...

Elle va prononcer le nom de l'ingénieur lorsqu'elle se ravise devant le fulgurant regard de Clexon.

— Bon, bon, nous verrons, maugrée celui-ci. En attendant, retournons une nouvelle fois au relais. Toujours dans l'espoir de découvrir la créature que vous avez décrite.

Elle acquiesce. Si elle rencontrait Bergsel, si elle conversait avec lui, elle le supplierait d'épargner John, de le laisser rentrer à B.O.M.-16. Pourquoi cette obstination envers l'officier ? Certes, au temps où ils étaient des individus normaux, les deux hommes ne s'entendaient pas très bien. Mais les rancunes avaient dû s'apaiser par-delà les graves événements.

Ensemble, ils quittent donc la base, grimpent chacun dans un hélico, et filent vers le sommet de la colline 107. Ils tournoient un instant au-dessus du relais, puis se posent. En vain prospectent-ils les alentours. Nulle trace de Bergsel.

— Je le dénicherai bien ! gronde soudain Clexon, remontant dans son véhicule.

— Où allez-vous, John ?

— Suivez-moi. Vous le verrez.

Elle obéit. Les deux bulles volent à quelques centaines de mètres de distance. Clexon se dirige vers la vallée OC.2, repère un coin pour atterrir.

Il semble excité. Nora l'observe, puis elle pousse un cri d'effroi, comprend le drame qui se prépare.

Non. Ce n'est pas Bergsel. Mais des Olox. Sept ou huit Olox, dont les masses émergent de terre. Le bio-test confirme qu'il ne s'agit pas de créatures à cerveau humain, mais de créatures primitives, comme il en existait sur Kéra avant l'arrivée des hommes.

Clexon marche vers l'une d'elles, la plus proche, ne marque aucune hésitation. Nora hurle, défigurée, sautant hors de son cockpit :

— John ! John ! Je vous en prie, John, ne faites pas ça !

Il ne se retourne pas. Ou plutôt si. Un quart de tour, juste une rotation de la tête. Il aper-

çoit la jeune fille qui accourt vers lui. Alors son visage se crispe, son regard flamboie. Il tire son thermique de sa ceinture, le braque vers sa camarade :

— N'approchez pas ! glapit-il. Ou je vous calcine.

— John ! gémit-elle en s'arrêtant. Ecoutez-moi !

Peine perdue. Il marche maintenant à reculons, son arme à la main. Parvenu auprès de l'Olox, il pivote, engage la tête par l'un des orifices, disparaît dans le conduit en quelques secondes.

Quand Nora arrive à deux mètres de l'énorme créature, le clapet se referme sur sa proie. L'Olox commence alors sa lente immersion dans la terre fraîche. Déjà, il disparaît à moitié, s'enlise encore :

Fascinée, la biologiste ne bouge pas. Elle n'a pas le courage de dégainer son thermique, de calciner l'Olox pendant qu'il en est encore temps, sauvant ainsi Clexon d'une destinée affreuse.

D'ailleurs, une pensée s'insinue hideusement en elle, brusquement. La peur la paralyse car elle reconnaît le contact télépathique de Bergsel.

— Nora, Nora, rengainez votre arme. Voudriez-vous tuer de sang-froid votre compagnon ?

— Oh ! Je vous en prie, Bergsel, aidez-moi. Je ne sais plus ce que je dois faire.

— Je vous aiderai. Mais j'hésite à vous sacrifier.

— Me sacrifier ?

— Oui, comme Clexon. Comprenez-moi, Nora. J'ai toujours été sensible à votre charme, à votre beauté, à votre gentillesse. Vous me rappelez les meilleures années de ma vie et je ne voudrais pas tarir à jamais ce souvenir. C'est pourquoi je vous laisse un sursis.

Elle tremble, imagine son destin effroyable. Inéluctablement, un moment ou l'autre, elle s'incorporera à un Olox.

— Bergsel... Pourquoi punissez-vous aussi sévèrement Clexon ? Croyez-vous qu'il le mérite ?

— Je ne le punis pas. Je veux que nous soyons tous réunis. Tous les dix. Vous appartenez au nombre, Nora. J'ai éloigné Nitcheff parce qu'il n'était pas de notre équipe. Souvenez-vous... Notre arrivée sur Kéra... Les premiers travaux pour le relais... Je me souviens avec clarté de mon autre vie, celle des hommes. Nous avons commencé ensemble l'aventure, nous l'achèverons ensemble. Je veux, Nora, chère Nora, que vous restiez avec moi pour toujours.

— C'est une utopie, une illusion...

— Non, un désir incoercible. Mais vous

ne pouvez pas conserver votre aspect humain. Clexon, lui, mutera au sein de l'Olox, libérera un Umib. Cet Umib retournera ensuite dans l'Olox et libérera à nouveau John. Vous comprenez ? Le cycle indispensable de la double bio-mutation...

Les ongles de la jeune fille lui rentrent dans la paume des mains. Une peur atroce lui tort le ventre. Elle se sent à la merci de la créature à protubérances et elle cherche le monstre autour d'elle.

Il émerge, en effet, de terre, hideux, dégoulinant de bave. Il lui manque une protubérance et elle sait que cette annexe immonde adhère à un coin de sa peau, lui insuffle un fluide perfide.

— Bergsel, je vous en supplie... Nitcheff va revenir. Il m'emmènera loin d'ici, sur B.O.M.-16. Je serai sauvée.

— Non, Nora, vous m'appartenez, comme les autres. Je ne permettrai pas à Nitcheff de vous arracher à moi. Je vous laisse votre apparence humaine jusqu'à ce que l'astronef arrive. Puis irrémédiablement, vous me rejoindrez, après un stage dans un Olox... D'ailleurs, regardez derrière vous.

Elle se retourne, frémit, se mord les lèvres jusqu'au sang. La terre se craquelle sous ses yeux fous. Des masses informes, qui ressem-

blent à Bergsel, apparaissent lentement. Elle en compte sept.

Sept ! Elle sait. Elle sait qu'il s'agit de ses anciens compagnons. Jivara, Lisbeth, Luzzi, Vüller... Bientôt, Clexon les rejoindra aussi. Et elle sera la dernière par un raffinement de cruauté, à s'amalgamer à l'affreuse cohorte des monstres, des cerveaux dégénérés...

Elle hurle d'effroi, fonce en zigzaguant à travers les masses charnues, palpitantes, dont les protubérances semblent la fasciner. Bergsel ne la retient pas.

Elle se sauve, loin, très loin de cette vision de cauchemar, et s'enferme dans la base. Seule, elle attend fiévreusement pendant des heures, des jours, l'arrivée de Nitcheff, s'abstenant de sortir. Mais pourra-t-elle échapper longtemps à l'effroyable créature qu'est devenu l'ingénieur ?

## CHAPITRE XIII

— Ouvrez, Nora, mais ouvrez-moi donc ! C'est moi, Nitcheff. Vous ne me reconnaissez donc pas ?

L'inspecteur tambourine contre la porte close depuis cinq bonnes minutes. Pourtant, Nora Gordoff a sûrement assisté, sur le panoramique, à l'atterrissage de l'astronef.

D'ailleurs, alors que le vaisseau était en orbite autour de Kéra, Skol avait pris contact avec la base et la biologiste avait répondu qu'elle les attendait avec anxiété.

Maintenant, les huit hommes piétinent devant les bâtiments en étoile. Ils ont tous revêtu des scaphandres isothermiques et ils communiquent entre eux par talky-walky. Mais, à

mesure que le temps s'écoule, ils s'impatientent. Surtout Skol.

— Laissez-moi faire, grogne-t-il, tirant son thermique. Nora Gordoff s'est barricadée dans la base pour une raison que nous ignorons. C'est idiot. Elle a condamné la porte. Alors, il reste un bon moyen pour l'ouvrir.

Nitcheff s'interpose. Il détourne l'arme du capitaine, vitupère :

— Attendez donc encore une minute ! Je ne désespère pas de raisonner Nora. Si elle n'ouvre pas, c'est qu'elle possède ses raisons. Ne vaudrait-il pas mieux les connaître avant de faire le forcing ?

Skol rengaine son pistolet à regret, soupire :

— Bon. Je vous donne trois minutes. Pas davantage. Après, je forcerai la porte.

La voix de Youri tremble dans le talky-walky :

— Nora, je vous en supplie. Répondez-moi... Vous me voyez sur le panoramique ?

Enfin, une réponse balbutiante :

— Oui, Youri. Mais je ne peux pas vous ouvrir. Ce serait trop dangereux pour moi.

Elle parle devant l'émetteur, au micro, œil rivé sur l'écran. Elle distingue très facilement les huit hommes, détaille Skol et les six soldats, des gaillards à l'allure solide, résolus à en

finir au plus vite. Nitcheff aura bien du mal à modérer leur impatience.

— C'est absurde, Nora. Pourquoi ?

— C'est à cause de LUI.

— De lui ? De qui parlez-vous ?

Elle lâche à regret le mot fatidique, celui qu'elle n'aime pas prononcer parce qu'il détermine toute sa destinée :

— Bergsel. Vous le savez bien !

— Bergsel ! répète l'inspecteur. Il est avec vous dans la base ?

— Non. Mais il me guette à l'extérieur. Si j'ouvre, il se précipitera dans les bâtiments et sur moi. Vous n'ignorez pas ce qu'il est advenu à Clexon.

— Oui, vous nous l'avez appris par radio.

— C'est ce qui m'attend si je vous ouvre. Vous comprenez ?

Les trois minutes sont écoulées et Skol dégaine une nouvelle fois son arme. Ses hommes l'imitent. Ils ne tergiversent pas. Toutefois, Nitcheff demande une minute de sursis, l'obtient avec difficulté, réticence.

— Grouillez-vous, inspecteur, dit Skol d'une voix dure. Chestone m'a donné carte blanche et vous n'êtes ici que par respect dû à votre grade. Mais en aucun cas vous ne pouvez entraver mon action.

Nitcheff hausse les épaules. Il sait que Skol n'est pas un saint. C'est un type décisif, qui

ne recule devant rien, et que la pitié n'affecte pas.

Aussi Youri cherche-t-il seulement à gagner quelques secondes précieuses :

— Endossez un scaphandre, Nora, conseille-t-il. Vous auriez dû commencer par ça. C'est une protection efficace, à la fois contre les Umibs et contre Bergsel.

— J'y ai pensé, Youri. Mais il n'y a pas un seul vêtement étanche ici.

— Où sont-ils ?

— Dans l'astronef. Aussi je n'ai pas osé aller les chercher. C'était trop dangereux.

— Vous êtes sûre que Bergsel, ou l'une de ses annexes, ne rôde pas dans la base ?

— Je l'affirme. Je me suis enfermée depuis le jour où Clexon s'est incorporé à un Olox. C'est le seul moyen de protection dont je disposais. Je possède toute ma conscience, toute ma faculté. Et, croyez-moi, je n'ai pas du tout envie d'achever mon existence sous une autre forme biologique.

Elle pousse un cri déchirant, gémit :

— Oh ! Youri... Comment pourriez-vous m'aider ?

— Je ne vois pas Bergsel. Pourquoi pensez-vous qu'il vous guette hors de la base ?

— Ses annexes se rendent invisibles, comme les Umibs. Il profitera de votre passage par la porte pour entrer. J'en suis convaincue.

Skol s'impatiente de plus en plus. Il trouve cette conversation ridicule entre les parois préfabriquées. D'un coup d'épaule, il écarte Nitcheff, braque son thermique sur le battant.

— Ecartez-vous, inspecteur. J'en ai marre de jouer le poireau.

Il appuie sur la détente de son arme. Une chaleur effroyable se dégage dans un rayon concentré, attaque la porte, découpe un rond d'un demi-mètre de diamètre.

Le premier, le capitaine se glisse par cette ouverture aux bords encore brûlants et, après une brève gymnastique, parvient de l'autre côté. Immédiatement derrière lui, ses six hommes s'élancent, pistolets au poing.

Les soldats traversent le hall, pénètrent dans le Central où Nora se recroqueville dans un coin, frappée de terreur. Elle est pâle, le visage défait, contemple bizarrement les hommes en scaphandre.

— Pourquoi refusiez-vous d'ouvrir ? gronde Skol. Vous saviez très bien que nous avions les moyens d'entrer ici.

Elle se tord les mains, cherche Youri des yeux :

— Nitcheff..., balbutie-t-elle, les lèvres décolorées.

— Il va revenir dans cinq minutes. Il est allé dans l'astronef et vous ramènera un sca-

phandre. Ce n'est pas bien malin de n'avoir aucun vêtement étanche dans vos penderies.

— L'atmosphère de Kéra n'exige pas l'emploi de ces combinaisons.

— Il y a longtemps que vous auriez dû les utiliser pour vous protéger. Ainsi, vous ne faisiez rien pour...

— Nora ! Nora ! coupe Nitcheff arrivant au galop. Endossez-moi ça en vitesse.

Il renonce à serrer la jeune fille dans ses bras devant Skol, malgré son désir et la joie qu'il éprouve de la retrouver vivante. Il l'aide à enfiler le vêtement étanche. Mais il ne paraît pas rassuré pour autant.

— Ne restez pas là, Nora. Venez avec moi. Je ne vais pas vous lâcher une seconde.

Skol ricane :

— C'est ça. Suivez votre ange gardien. Pendant ce temps, mes hommes vont fouiller la base pouce par pouce.

Nitcheff hausse les épaules. Les sarcasmes du capitaine ne l'atteignent pas. Il a juré de sauver la jeune fille, de la ramener saine et sauve sur B.O.M.-16.

Pendant toute la durée du voyage, il n'a pas cessé d'être épié par Skol. Mais rien, rien dans son attitude, n'a permis de déceler en lui les indices d'une volonté défaillante. Il se comporte comme un homme normal, jouissant de toutes ses facultés. Si au départ de Kéra il avait pu

être influencé par Bergsel au point d'avoir abandonné sans regret ses compagnons, maintenant, il n'en subsiste aucune trace. Bergsel a dû relâcher son étreinte au moment où il embarquait.

Il emmène la biologiste dans l'astronef militaire, la boucle à double tour dans une cabine, lui explique pourquoi :

— Deux précautions valent mieux qu'une. Supposez que vous soyez contaminée par Bergsel, qu'une idée semblable à celle de Clexon se développe dans votre cerveau. Littéralement psycho-guidée, vous vous dirigeriez au-devant d'un Olox.

— Taisez-vous donc, Youri ! supplie la jeune fille.

— Je vous protégerai. Ne craignez rien. Je veillerai jour et nuit devant votre cabine s'il le faut, mais vous ne quitterez pas l'astronef. De retour sur OP.482, vous subirez un examen médical approfondi. Les spécialistes vous débarrasseront du parasite de Bergsel, si besoin est.

— Oh ! Youri ! Youri ! Vous vous donnez tellement de mal pour moi !

Ils s'étreignent, malgré leurs scaphandres, éprouvent un moment de volupté. Mais les préoccupations reviennent bien vite à leurs esprits.

— Je ne sais pas ce qu'envisage Skol, dit sombrement l'inspecteur divisionnaire. Il ne m'a pas mis dans la confidence, se méfie toujours de moi. Chestone lui a pourtant donné des consignes formelles. Croyez-moi, le capitaine les appliquera.

Skol et ses hommes reviennent vers l'astronef. Ils se livrent à un curieux travail, transbordent des containers de plastique à bord de plusieurs hélicos. Dans ces containers nage un liquide légèrement verdâtre.

Un soupçon effleure Nitcheff :

— Que préparez-vous, capitaine ?

— Occupez-vous donc de Nora Gordoff et veillez à ce qu'elle ne vous échappe pas.

— Skol, pensez à nos anciens compagnons, à Jivara, à Luzzi, à Clexon... Ne faites pas des bêtises. Laissez-leur une chance.

— Une chance de quoi ? De s'en sortir ? Ne vous tracassez pas. Je pense justement à eux.

Il n'en dit pas davantage, rejoint ses hommes. Sept hélicos quittent le parking, se dirigent vers la colline 107, survolent le relais. Ils répandent une sorte de pluie extrêmement fine, pulvérisée par des atomiseurs. Ainsi, des centaines et des centaines de litres d'un certain produit chimique se déversent sur le sol de Kéra.

Les hélicos inondent aussi la vallée OC.2, dans un large pourtour, utilisent tous leurs stocks de liquide. Ils arrosent également les alentours de la base. Le produit se gélifie en parvenant au sol et forme comme une pellicule verdâtre. Toute la terre prend donc une drôle de couleur vert-de-gris.

Ce véritable « sulfatage » s'achève et Skol revient, satisfait, devant Nitcheff : il ne cache plus son plan :

— De B.O.M.-16, nous avions emmené plusieurs tonnes de Vux-290. Il ne nous en reste plus un seul gramme.

— Du Vux-290 ?

Le capitaine sourit, ironique :

— C'est vrai, inspecteur, la chimie n'est pas votre fort. Moi non plus. Mais je me suis fait expliquer les propriétés du Vux-290. Il contamine n'importe quel sol, l'empoisonne à un tel point qu'il détruit tout ce qu'il contient de vivant. Mieux. Il détruit aussi les sels minéraux et les oligo-éléments. Bref, il rend la terre stérile à jamais.

Youri avale sa salive, ouvre de grands yeux :

— Etes-vous conscient de ce que vous avez fait ?

— Evidemment. Chestone m'a demandé de rendre Kéra, du moins la partie qui environne la base, comme un désert. Toute la végétation périra dans le secteur. Les Olox crèveront,

enfin ces sortes de termitières que vous appelez comme ça. Ainsi, la construction du relais automatique pourra s'achever dans des conditions de sécurité excellentes.

— Jivara, Clexon, les autres..., ânonne Nitcheff. Vous les condamnez donc, irrémédiablement ?

Skol hoche la tête, ne manifeste aucun regret :

— Qu'espériez-vous d'eux ? Un miracle qui les ramènerait à leur condition humaine ?

— Non, bien sûr. Mais une autre vie les attendait. Une vie toute différente, néanmoins fructueuse, riche en enseignements. Une vie à laquelle ils se seraient accoutumés...

— Quand des monstres naissent, inspecteur, les laissez-vous se développer ? C'est inhumain. Alors, pour Bergsel, pour les autres, nous avons agi humainement. Nous ne voulions pas qu'ils souffrent.

Youri apprend avec ménagement la nouvelle à Nora. Plus jamais un Olox, ou une créature semblable, ne se reproduira sur Kéra. La planète deviendra un monde sans vie.

La jeune fille, toujours en scaphandre, évoque un moment ses anciens compagnons. Puis, elle éclate en sanglots.

*
* *

Les hélicos effectuent un dernier survol de la planète. Par acquit de conscience. Skol a décidé de repartir le lendemain. Pourquoi rester un jour de plus sur cette maudite planète ?

Le Vux-290 opère tout seul sa mission. Lentement, inéluctablement, il empoisonne la terre et, par conséquence, tout organisme vivant, tout ce qui puise sa nourriture dans le sol. Il faudra évidemment quelques jours pour juger des résultats mais le processus est irréversible. Le produit chimique a fait ses preuves ailleurs.

Les sept hélicos survolent la vallée OC.2 à basse altitude. Leurs pilotes observent la pellicule verdâtre qui recouvre le sol comme une lèpre et dans leurs yeux ne brille aucun regret. Ils ont la conviction d'avoir exécuté une mission d'assainissement salutaire.

Soudain, Skol décroche son micro, le porte devant sa bouche. Il contacte l'astronef demeuré à la base sous la garde de Nitcheff et de Nora. Les visages de l'inspecteur et de la jeune fille s'encadrent même sur l'écran du tableau de bord.

— Nora Gordoff ? Vous m'entendez ?

— Oui, capitaine, dit la jeune fille emprisonnée sous son vêtement étanche, à l'image de ses compagnons.

— Des sortes de masses spongieuses, sphériques, hérissées de protubérances... Attendez. J'en compte dix sur chaque masse. Ça ressem-

ble au casque d'un électro-encéphalogramme. Couleur grisâtre... C'est pas des trucs comme ça que vous avez déjà vus ?

— Si, balbutie la biologiste, très pâle.

— Ils s'agitent en tous sens, se trémoussent. Il y a huit masses, toutes identiques. Bref, j'ai l'impression qu'elles ressentent les effets du Vux-290. De toute manière, leur agonie ne durera pas longtemps.

— Capitaine ! hurle Nora. Ce sont Bergsel, Vüller, tous les techniciens du relais et les hommes de la Section Sécurité que dirigeait Clexon. Ils ont muté pour la seconde fois. Il manque probablement Clexon car il n'en est qu'à sa première métamorphose, lui... Je vous en supplie, ne jouissez pas de ce spectacle !

— Rassurez-vous, apprend Skol. Nous mettrons fin à leurs souffrances, je vous le promets. Je comprends votre émotion.

— Comptez bien les protubérances sur chacune des masses, insiste la jeune fille. C'est important, très important. Etes-vous sûr que chaque créature porte ses dix annexes ?

L'hélico de Skol se rapproche du sol, survole les monstres en rase-mottes. Le capitaine prend son temps, examine plus attentivement ces épaves biologiques. Il acquiert une certitude :

— Sur l'une des masses, il manque effec-

tivement une protubérance, une seule. Je vous l'affirme.

Nora étouffe un sanglot :

— Mon Dieu ! gémit-elle.

— Quoi donc ? s'étonne Skol. Pourquoi vous mettez-vous dans des états pareils ? C'est à cause de cette protubérance manquante ?

— Oui, oui, je vous expliquerai.

— A tout à l'heure, annonce le capitaine, coupant l'émission.

Il donne des ordres à ses hommes. Les sept hélicos atterrissent simultanément et les soldats quittent les cockpits, thermiques au poing. Ils règlent leurs armes sur l'indice maximal.

— Nettoyez-moi ça, dit Skol.

Le premier, il appuie sur la détente. La créature visée noircit instantanément, se recroqueville, se rapetisse, devient une boule noirâtre. Les huit masses cervicales subissent le même sort, en quelques secondes. Une odeur infecte de chair grillée empeste l'atmosphère et derrière les hublots de leurs scaphandres, les hommes grimacent de dégoût.

— Pouah ! éructe le capitaine. Sale corvée. Est-il possible qu'il s'agisse de Bergsel et des autres ?

Ils rentrent à la base, retrouvent Nitcheff et Nora Gordoff. Celle-ci reste sous la surveillance de l'inspecteur et n'a pas quitté un seul instant sa cabine. D'ailleurs, l'idée de fuite ne

l'effleure même pas et la confiance revient chez Nitcheff.

— Vous voyez, Nora, vous n'avez pas été contaminée. Sinon vous auriez déjà ressenti cette impulsion irrésistible, caractéristique, qui vous pousserait vers un Olox.

Skol ne quitte pas son scaphandre, confirme ce qu'il a expliqué par radio :

— Nous avons parachevé le travail du Vux-290. Nous n'en doutons plus. Kéra deviendra une planète saine, débarrassée de toute substance vivante. Chestone est partisan de reprendre la construction du relais. Ainsi, la mission dont Bergsel avait primitivement la responsabilité s'achèvera néanmoins. Et il y a de fortes chances pour qu'on donne officiellement le nom de l'ingénieur au relais. Relais Bergsel... Vous appuierez cette demande, n'est-ce pas ?

Comme la jeune fille reste silencieuse, le capitaine ajoute :

— Tout à l'heure, quand je vous ai parlé de l'absence de cette protubérance, vous sembliez bouleversée. C'est si important ?

— Ça prouve, dit Nora, qu'une des annexes de Bergsel rôde sur Kéra. Peut-être se trouve-t-elle en moi, est-elle captive de mon corps ?

— Taisez-vous, Nora ! intime Nitcheff. Vous débitez des bêtises. En admettant même

cette éventualité, vous ne pouvez plus maintenant vous incorporer à un Olox, même sous la domination d'une des annexes de Bergsel. Vous resterez prisonnière dans cette cabine jusqu'à notre retour sur B.O.M.-16.

Il regarde intensément Skol, immobile :

— Vous les avez tous calcinés, tous les huit ?

— Oui, assure le capitaine. Pas un n'a été épargné.

— Alors, triomphe l'inspecteur, Nora peut respirer. Elle ne subira jamais plus la volonté de Bergsel puisqu'il est mort, définitivement.

Quelques heures plus tard, l'astronef militaire quitte Kéra. Il laisse derrière lui un désert. L'extraordinaire aventure paraît terminée. Pourtant, il reste un dernier épisode et il va se dérouler pendant le voyage du retour. Personne ne l'a prévu. Même pas Nora Gordoff.

*
* *

Les symptômes commencent le deuxième jour du voyage. Mais ils passent inaperçus parce que les passagers de l'astronef sont plongés en vie suspendue afin d'échapper aux effroyables contractions du temps et de l'espace. Les randonnées interstellaires rendent obligatoire cette précaution sinon des accidents

biologiques pourraient survenir, notamment un vieillissement trop accéléré des tissus.

Ainsi, pendant les deux semaines passées dans le cosmos, le processus irréversible s'accomplit, lentement, insidieusement, à l'insu de tous.

Ce n'est qu'une journée avant l'arrivée sur O.P.482 que le cerveau électronique du bord déclenche les opérations de réchauffement. Les températures des corps s'élèvent progressivement. Les organes recommencent leurs fonctions.

Le premier qui s'aperçoit du drame est Skol. Il passe en revue les containers étanches, individuels, dans lesquels sont étendus ses compagnons. Il se penche sur celui de Nora Gordoff.

Alors, il sursaute, se frotte énergiquement les yeux, croit à un cauchemar :

— Nom de D... ! jure-t-il.

Il n'ose pas ouvrir le container. Il titube, reprend enfin son aplomb. Il attend anxieusement le réveil définitif de Nitcheff et, lorsque celui-ci sort de sa chrysalide, il remarque immédiatement la pâleur effroyable du capitaine.

— Eh bien ! Skol, vous en faites une tête !

Un à un, les soldats émergent de leur sommeil artificiel. En quelques minutes, ils re-

prennent leurs esprits. Ils ont l'impression qu'ils ont quitté Kéra depuis une heure ou deux.

Skol avale sa salive, désigne le container de la jeune fille placé à un étage supérieur, comme sur les couchettes des paquebots.

— Je suis navré, inspecteur ; navré.

Youri se précipite vers l'échelle, gravit les barreaux, cœur battant. Il redoute quelque chose. Mais ce qu'il voit dépasse son imagination. Ça paraît impossible.

— Nora ! hurle-t-il comme un dément.

Sous la coque translucide, protectrice, la jeune fille repose. Mais elle a changé, terriblement changé. Son corps nage au milieu d'une masse de liquide légèrement ambré. Son corps qui paraît avoir rétréci.

Fébrile, Nitcheff libère les attaches magnétiques du container, ouvre brusquement le couvercle. Des litres de liquide se déversent dans la pièce, inondent Youri. Dans la chrysalide asséchée, Nora apparaît, immobile, ridée, racornie, comme momifiée. Son visage et toutes les parties de son corps, ont perdu leur élasticité, leur saine fermeté. Des chairs flasques, complètement déshydratées.

— Cette eau..., cette eau répandue, hoquette l'inspecteur, l'œil d'une fixité effrayante. C'est celle du corps de Nora. La malheureuse

s'est vidée de sa substance liquide pendant son sommeil.

Il détourne son regard de cette vision affreuse, redescend l'échelle. Skol est atterré :

— Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Youri voûte ses épaules. Il a vieilli de dix ans en quelques secondes :

— Oh ! C'est Bergsel le coupable.

— Bergsel ! Vous êtes fou. Je l'ai calciné moi-même dans la vallée OC.2. C'était la créature qui n'avait que neuf protubérances.

— Justement. La dixième a pénétré dans la base au moment où vous avez démoli la porte, capitaine. Elle s'est ruée sur Nora, sa victime, parce que Bergsel avait décidé de garder Nora pour lui, avec lui. La malheureuse m'a tout raconté pendant que nous étions seuls. J'ai cru, pour la protéger, qu'il suffisait simplement de l'enfermer, de l'empêcher de cuir. Ce dixième appendice de Bergsel a compris qu'il était perdu lui aussi. D'ailleurs, il a agi avec l'accord de son organe-mère, avant que celui-ci ne meurt. Il a probablement secrété un enzyme qui a ravagé le corps de Nora, l'a entièrement déshydraté...

Skol ouvre des yeux immenses. Il mesure tout le désarroi de Nitcheff.

— Je suis désolé, inspecteur. Je n'aurais pas dû forcer la porte de la base. Mais pouvais-je prévoir cette éventualité ?

— Non, capitaine, vous avez accompli votre devoir. Je ne vous en veux pas. Bergsel s'est terriblement vengé. Je ne savais pas qu'il était amoureux de Nora, qu'il la voulait pour lui, qu'il ne souffrirait pas qu'elle appartînt à un autre. Il s'est vengé par-delà sa propre mort... Il fallait, Skol, que vous ouvriez la porte de la base, d'une façon ou de l'autre.

L'inquiétude persiste dans l'œil de l'officier :

— Le dixième appendice de Bergsel...

Youri suit les mouvements du capitaine, ricane :

— Vous le cherchez dans cette pièce ? Rassurez-vous. En libérant son enzyme, il s'est suicidé, dissous intégralement. Même les spécialistes de B.O.M.-16 ne retrouveront pas une parcelle de son protoplasme. D'aileurs, aurait-il pu survivre loin de son organe-mère ?

Il soupire profondément, domine sa répulsion, remonte auprès du container où repose la jeune fille. Il reste de longues minutes au sommet de l'échelle, contemplant le corps déshydraté de Nora.

Skol chuchote à ses hommes :

— Laissez-le, respectez sa douleur. Nora Gordoff a rejoint ses compagnons dans la tombe. La planète Kéra a fait une nouvelle victime. La dernière. Grâce au Vux-290...

Nitcheff n'entend pas les paroles du capitaine. Hébété, immobile, la vie s'est arrêtée pour lui. Pourtant, sur B.O.M.-16, des hommes se préparent à accueillir l'astronef.

FIN



DEJA PARUS DANS LA MEME COLLECTION

365. *Des hommes, des hommes... et encore des hommes.* Richard-Bessière
366. *Les enfants d'Alga.* B.-R. Bruss
367. *Refuge cosmique.* Jimmy Guieu
368. *Arel d'Adamante.* J. et D. Le May
369. *Les aventuriers de l'espace* Peter Randa
370. *Ici, l'infini.* Maurice Limat
371. *Vikings de l'espace.* Pierre Barbet
372. *La machine venue d'ailleurs.* Richard-Bessière
373. *L'étoile en exil.* K.-H. Scheer et Clark Darlton
374. *Métalikus.* Maurice Limat
375. *L'an Un des Kréols.* M.-A. Rayjean
376. *Ortog et les ténèbres.* Kurt Steiner
377. *Les naufragés de l'Alkinoos.* Louis Thirion
378. *La grande chasse des Kadjars.* Peter Randa
379. *Le treizième signe du Zodiaque.* M. Limat
380. *Cauchemar dans l'invisible.* Richard-Bessière
381. *La neige bleue.* Gérard Marcy
382. *Solution de continuité.* J. et D. Le May
383. *Les Chimères de Séginus.* P. Barbet
384. *L'ordre vert.* Jimmy Guieu
385. *Mutants en mission.* K.-H. Scheer et Clark Darlton
386. *Les centauriens sont fous !* B.-R. Bruss

VIENT DE PARAITRE :

Kurt Steiner
*LES ENFANTS DE L'HISTOIRE*

A PARAITRE :

Peter Randa
*L'HOMME ÉPARPILLÉ*

---

Imprimerie Artistique de Monaco - Dépôt légal : 2e trim. 1969

# la Collection FEU

La **Collection FEU** est consacrée aux meilleurs romans qui aient jamais été écrits sur la guerre.

Sur **toutes les guerres :** celle de Corée et celle d'Espagne, la 1re et la 2e Guerre mondiale, les combats de Suez et ceux de Budapest.

Partout où l'homme s'est affronté à l'homme, partout où la violence s'est accompagnée d'héroïsme, partout où le FEU et le SANG se sont associés depuis un siècle, la **Collection FEU** vous conduit.

Avec elle, avec les deux romans publiés chaque mois depuis mai 1964, vous revivrez les heures les plus terribles et les plus exaltantes des grands combats et des faits d'armes dont rien, jamais, n'affaiblira la gloire.

La **Collection FEU,** c'est le visage même de la guerre, telle que vous l'avez peut-être connue.

La **Collection FEU,** c'est le témoignage **le** plus **vrai,** le plus **impitoyable,** le plus **total sur** notre temps, qui sert de cadre aux romans les plus **FASCINANTS.**

---

**112 TITRES PARUS A CE JOUR**

---

Voir au dos les deux ouvrages que nous publions ce mois-ci.

**Vient de paraître :**

**N° 113 - SAYONARA GUADALCANAL**
**N° 114 - GUÉRILLA POUR UNE ILE**

## DÉJA PARUS
## DANS LA MÊME COLLECTION :

| | | |
|---|---|---|
| 83. | *Les desperados de Provence* | Piet Legay |
| 84. | *Chez vous pour Noël* | Pat Frank |
| 85. | *La grande brèche* | Claude Joste |
| 86. | *Un général yankee* | Ray Hogan |
| 87. | *Tornade sur Tobrouk* | Piet Legay |
| 88. | *Mont-Pinçon* | A. R. Lomas |
| 89. | *Un tueur solitaire* | Anthony Feck |
| 90. | *Le vol des vautours* | F. E. Smith |
| 91. | *La harka* | Pierre Nemours |
| 92. | *Les cochons de mer* | Claude Joste |
| 93. | *Flammes sous l'océan* | G. Le Luhandre |
| 94. | *L'ouragan de Corée* | B. R. Carson |
| 95. | *Durer jusqu'au convoi* | Piet Legay |
| 96. | *Les Messerschmitts de Sedan* | R. Chavanac |
| 97. | *Rouge comme le sang* | Pierre Nemours |
| 98. | *Une balle pour le général* | Patrick Turnbull |
| 99. | *La septième jonque* | Guy Lespig |
| 100. | *Le feu de la terre* | Claude Joste |
| 101. | *Les soldats et les dieux* | S. Deville |
| 102. | *Le grand tournoi* | Michel Brog |
| 103. | *Les indomptables* | T.L. Kramer |
| 104. | *Décrochage à l'aube* | Piet Legay |
| 105. | *Mourir pour XA* | Jacques Hoven |
| 106. | *Par ordre du Führer* | G. Le Luhandre |
| 107. | *Moi . . . un lâche !* | Guy Lespig |
| 108. | *La chasse au renard* | G. Clavère |
| 109. | *La piste rouge de Kokoda* | D. Kenton |
| 110. | *Requiem pour un réseau* | C. Joste |
| 111. | *Un B 17 nommé Aixie* | Pierre Nemours |
| 112. | *Le château des serpents* | Jean Detis |

Le volume 256 pages, sous une présentation-choc

---

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES

VOLUME RÉALISÉ PAR

P. I. E.

Palais de la Scala

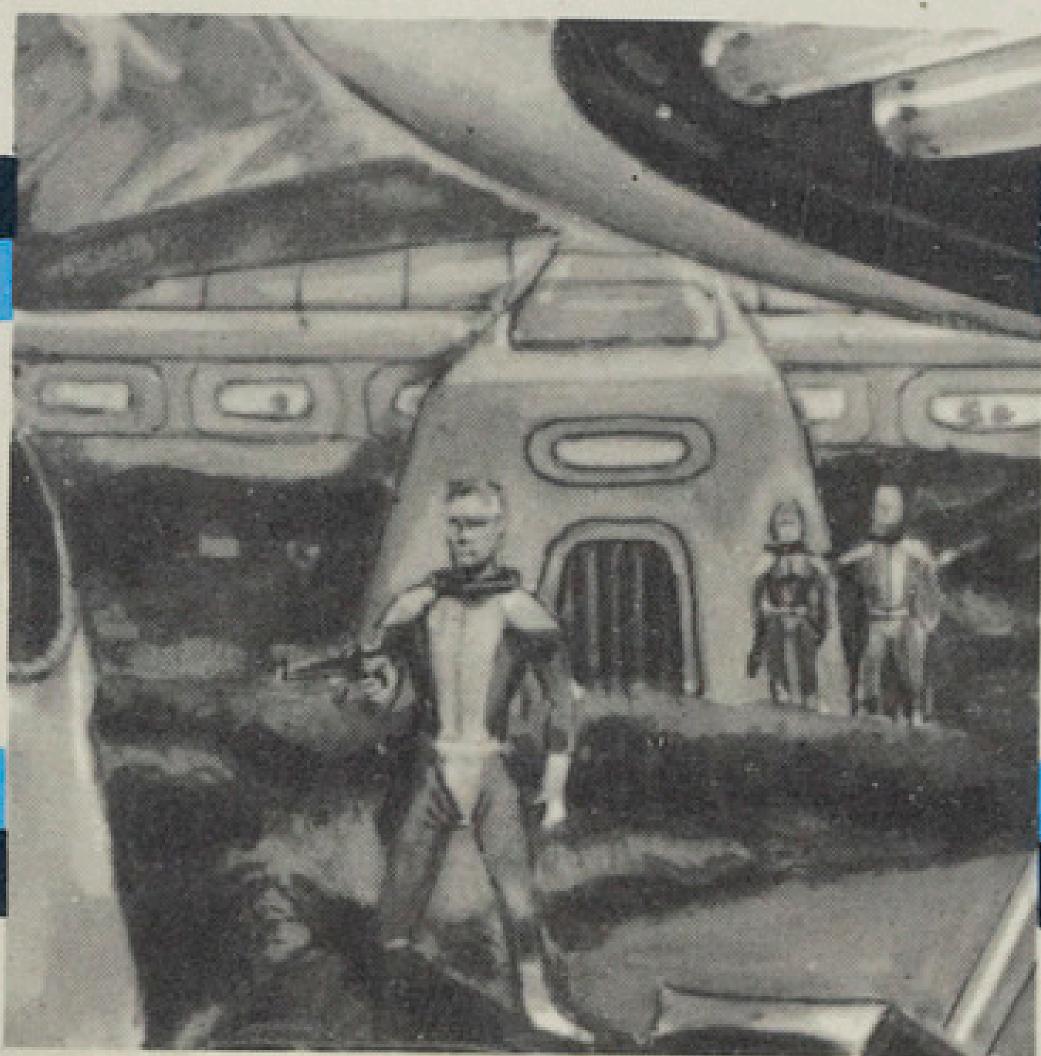
MONTE-CARLO

Principauté de MONACO

Publication mensuelle

PUBLICATION MENSUELLE

*Référence* 3.800



ANTICIPATION - FICTION

**M.A. Rayjean**

Bergsel s'est transformé. Complètement. Son état biologique est devenu une sorte de monstruosité dont seul le cerveau pourrait encore entrer dans la classification des Hommes. Le reste de son corps n'est plus qu'un moignon amputé de ses membres, de tous ses organes désormais inutiles.

La vie se confine maintenant derrière les membranes encéphaliques, considérablement épaissies. Un cerveau uniquement avec quelques bribes d'adhérences, vestiges d'un corps organique.

Il grouille, il palpite dans un bain nutritif. Des substances chimiques ont modifié puissamment le Terrien incorporé à l'Olox.